

Chateaubriand

A portrait of Chateaubriand, a French Romantic writer, with dark, curly hair, looking slightly to the right. He is wearing a dark coat over a white shirt and a dark cravat. The background is a soft, light gray.

au-delà
du miroir

Jean Markale

IMAGO

Jean Markale

Chateaubriand au-delà du miroir



EDITIONS
IMAGO

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Imago

Le Christianisme celtique et ses survivances populaires, 1983.

Lancelot et la Chevalerie arthurienne, 1985.

Aux Éditions Payot

Les Celtes et la Civilisation celtique, 9^e éd. 1985.

L'Épopée celtique d'Irlande, 2^e éd. 1979.

L'Épopée celtique en Bretagne, 2^e éd. 1975.

La Femme celte, 7^e éd. 1982.

La Tradition celtique en Bretagne armoricaine, 3^e éd. 1978.

Le Roi Arthur et la société celtique 4^e éd. 1982.

La Sagesse de la Terre (en coll. avec P. J. Hélias), 1978.

Aliénor d'Aquitaine, 2^e éd. 1980.

Isabeau de Bavière, 1982.

Le Druidisme, 1985.

© Éditions Imago, 1986
25 rue Beaurepaire, 75010 Paris

ISBN 2-902702-32-9

AVERTISSEMENT

Ce livre n'est pas une biographie, encore moins un essai littéraire sur l'un des plus grands écrivains que le monde ait connus. Il existe d'excellentes biographies sur François-René de Chateaubriand, et tous les essais critiques sur son œuvre sont excellents chacun à sa manière. Ce livre est seulement une méditation fraternelle sur un homme exceptionnel dont l'image me hante et me fuit, mais qui a été, pour moi, un de ces piliers de granit dont notre commune Bretagne est hérissée, comme autant de points de rencontre des grandes forces mystérieuses qui animent le monde.

J. M.

AVANT-PROPOS

INSAISSISSABLE RENÉ

Dans l'immense galerie des hommes célèbres que l'Histoire lègue à des postérités toujours remises en cause, les places imparties à chacun ne sont pas toutes d'égale importance. Tout le monde ne peut être assis à la droite du Père, et les zones d'ombre succèdent la plupart du temps aux avant-scènes puissamment éclairées. D'ailleurs, la galerie n'est pas extensible à l'infini. Les places peuvent devenir rares, et il est fréquent de constater que les statues de certains personnages illustres en leur temps ont tendance à se trouver remisées dans des réserves-catacombes lorsqu'on doit faire entrer de nouvelles gloires au Panthéon. De toute façon, les bouleversements sont nombreux, et la plus grande injustice, sinon la plus grande fantaisie, semble régner dans la répartition des places mémorables.

C'est ainsi que dans une ville comme Paris — et ce n'est qu'un exemple —, les principales artères portent les noms d'hommes politiques, et surtout de maréchaux ou de généraux qui, il faut bien le dire, ont davantage passé leur temps à éliminer leurs semblables qu'à travailler au bien de l'humanité. Que deviennent, dans tout cet étalage de gloire, les philosophes, les médecins, les artistes, les écrivains? A part quelques phénomènes, ils se partagent les petites rues, voire les impasses et les carrefours inhabités. Il y a une exception de taille : Victor Hugo. Mais n'était-ce pas lui qui disait, dans sa

jeunesse, qu'il voulait être *Chateaubriand* ou rien ? En toute bonne foi, on pourrait en conclure qu'il s'agit d'un hommage déguisé à l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Mais qui a donc lu les *Mémoires* ? Victor Hugo est davantage connu par son image politique et sociale que par sa dimension littéraire. Et, malgré tout, il semble avoir mérité son « apothéose ». Mais Voltaire ? Lui se taille la part du lion : un boulevard, une place, un quai. A côté de lui, si Montaigne demeure le symbole de la bonne société et des « beaux quartiers », on doit reconnaître que Jean-Jacques Rousseau, autrement important que Voltaire pour l'évolution de la pensée humaine, a été relégué dans un endroit beaucoup moins « fréquentable », une très modeste rue perdue entre le Palais Royal et les anciennes Halles, et que Pascal, « cet effrayant génie », selon Chateaubriand, a été franchement repoussé dans des zones suburbaines. Quant à Chateaubriand, qui donc irait chercher sa rue quelque part dans l'ombre bruyante des Champs-Élysées. Est-ce donc une vengeance très posthume de Voltaire ?

Cette brève incursion dans la toponymie littéraire parisienne pourra faire sourire : chacun sait pourtant que la gloire se mesure souvent à la longueur ou à la largeur d'une rue. C'est dire combien la mémoire populaire est soucieuse de conférer aux lieux quotidiens le patronage d'un personnage du passé, véritable figure de père protecteur. On s'en rend compte avec les nombreux noms de saints qui perdurent au sein d'une république laïque : les péripéties de la vie doivent se dérouler dans un cadre rassurant, que ce cadre soit un cadre religieux ou un cadre civil, et cela ne fait que réactualiser les coutumes de l'ancien temps où les membres de la communauté, quelle qu'elle fût, se nourrissaient de l'évocation des exploits de leurs ancêtres.

Mais cette mémoire collective est aussi sélective. La notoriété d'un personnage historique dépend de ce qu'on appelle un *impact* non pas sur le plus grand nombre mais sur les promoteurs de l'idéologie dominante du moment. Ce sont eux qui décident, et le peuple suit. En ce sens, la popularité du

déiste — pour ne pas dire agnostique — Voltaire s'explique fort bien dans le cadre d'une république qui se dit absolument laïque. Et cette république a beau être en grande partie l'héritière de la pensée de Jean-Jacques Rousseau, celui-ci n'est pas, si l'on ose ainsi s'exprimer, à mettre entre toutes les mains. A l'analyse, l'œuvre de Rousseau se révèle plus inquiétante qu'il n'y paraît, et de toute façon, une lecture attentive du *Contrat Social* contribuerait suffisamment à démystifier la démocratie telle qu'elle est pratiquée en France, montrant avec preuves à l'appui la trahison effrontée de ceux qui se réclament — sans l'avoir lu — de Jean-Jacques Rousseau. Inquiétant Rousseau ! On pourrait en dire autant de Blaise Pascal, que l'Eglise officielle, tout en reconnaissant ses mérites, n'a jamais voulu voir occuper les autels. Par son incroyable profondeur, Pascal donne le vertige. C'est un empêcheur de tourner en rond. Il n'est pas rassurant comme Montaigne dont il est pourtant le disciple sur bien des points. Il fait partie de ces héros qui sentent le soufre et que, ne pouvant éliminer, on se contente d'écarter.

Et Chateaubriand dans tout cela ?

C'est encore pire, car lui, il est franchement *inavouable*.

Et pourtant, il occupe une telle place qu'il est impossible de le passer sous silence. Mais surtout, ne le dites pas ! Ne dites jamais que ce hobereau breton est l'un des plus grands écrivains de langue française, qu'il est l'un des plus fantastiques personnages de l'histoire des Temps Modernes, et qu'il a été accessoirement ambassadeur de France et ministre des Affaires étrangères. Ecrivain, il l'a été en franc-tireur, comme jamais un autre ne l'a été, à tel point qu'il est presque le seul de son époque à avoir laissé un souvenir. Personnage fantastique, il l'est à des titres divers, ne serait-ce que par sa démesure et sa puissance d'imagination. Aristocrate, il l'est jusqu'au bout des ongles, mais il n'a jamais été admis par les gens de sa caste, à cause de son intransigeance et de son honnêteté. Ambassadeur et ministre, certes, il l'a été, mais d'une façon paradoxale et,

disons-le, indéfendable, sa gloire se situant ailleurs. Mais tout cela, il ne faut pas le dire. Chateaubriand gêne tout le monde.

Il a d'ailleurs des comptes à régler avec tout le beau monde littéraire évoqué par les rues de Paris. Comme Montaigne, il s'est pris lui-même pour sujet de son œuvre, avec cette différence fondamentale que l'auteur des *Essais* a tracé un portrait réaliste tandis que l'auteur des *Mémoires* s' imagine plutôt qu'il ne se voit. Au reste, Chateaubriand ne pardonne point à Montaigne son scepticisme et la fameuse formule selon laquelle la mort n'est qu'un quart d'heure sans conséquence. Pour le catholique vicomte, le seigneur de Montaigne n'est qu'un petit bourgeois enrichi qui fait semblant de ne pas s'intéresser aux affaires matérielles pour masquer hypocritement son agnosticisme purulent. Comme Blaise Pascal, Chateaubriand a voulu écrire une apologie du christianisme, mais contrairement à l'ermite de Port-Royal, le solitaire de Combourg n'a pas cherché dans la science la justification de sa foi. Pascal fait peur à Chateaubriand, lequel le connaît pourtant parfaitement et l'utilise abondamment. Tous deux sont des maîtres dialecticiens. Et tous deux délirent. Mais ce n'est pas le même délire. Comme Jean-Jacques Rousseau, Chateaubriand raconte l'histoire de sa vie. Mais si Jean-Jacques se complaît à retracer toutes ses turpitudes, François-René les gomme frénétiquement, voulant avant tout soigner son image de marque, et il serait pour le moins surprenant que le vicomte breton ne méprisât point le prolétaire citoyen de Genève. Il a souvent exprimé ce mépris ainsi que toutes les réserves que lui inspirait l'œuvre de Rousseau. Cependant, on doit reconnaître que Rousseau et Chateaubriand sont très proches l'un de l'autre et qu'en tout état de cause, l'auteur d'*Atala* est l'héritier direct de l'auteur de *la Nouvelle Héloïse*. Ils ont la même façon de voir la nature, c'est-à-dire de l'imaginer à leur gré, de la recréer. Ils ont la même façon de verser des torrents de larmes, la même façon d'aspirer à l'infini, en définitive la même façon de croire par la vertu de cette admirable « religion du cœur » qu'ils ont tenté de faire sentir à leurs lecteurs. Et enfin, ils

partagent une même paranoïa : tous deux dominent le monde, l'un sur le flanc d'une montagne, devant un précipice qui peut à chaque instant l'engloutir, l'autre sur le bord de la mer, face au vent du large et aux vagues déchaînées qui peuvent à tout moment l'emporter.

Reste Voltaire. Si l'on admet que Chateaubriand est proche de Rousseau, il faut également convenir qu'il est éloigné de Voltaire. Ce n'est pas si simple. Certes, toute sa vie, et dans toute son œuvre, Chateaubriand s'est donné pour mission de combattre la pensée empoisonnée de l'auteur de *Zadig*, et l'on sait que, notamment par le *Génie du Christianisme*, il a réussi à retourner une opinion troublée par l'ironie et la mauvaise foi de Voltaire. Mais quoi qu'on puisse dire sur Chateaubriand initiateur du romantisme, il est et demeure un homme du XVIII^e siècle dont la vie s'est prolongée jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Chateaubriand est un *classique* qui a su profiter des leçons de Voltaire. Pour mieux l'attaquer, il l'a étudié en profondeur, et il se révèle très souvent un des héritiers du philosophe ricanant, un héritier incontestable en dépit des apparences, ne serait-ce que par l'ironie, l'humour, le sens du raccourci et l'emploi des formules saisissantes et définitives par lesquelles on ridiculise un adversaire.

Imaginons une fable construite sur la *Divine Comédie* de Dante. Laissons-nous guider par Dante et Virgile dans les mystérieuses demeures de l'Autre Monde à la recherche des hérauts de la République des Lettres. Ceux-ci se trouvent fatalement quelque part, couronnant leur terrestre carrière par des activités qui ne peuvent que découler de celle-ci, ne serait-ce que par le lieu où elles se manifestent. Chacun non seulement est traité selon ses œuvres, mais perpétue celles-ci en un séjour où elles peuvent le mieux s'épanouir.

Dans ces conditions, il est évident que Voltaire ne peut se trouver qu'en enfer où il fait bon ménage avec tous les diables, provoquant ceux-ci à plus de férocité envers les pauvres humains dont les oreilles se remplissent d'un énorme ricanelement répercuté à travers l'éternité. Mais il ne faudrait pas

croire que Voltaire passe son temps à pérorer devant une cour de beaux esprits à la mode du XVIII^e siècle. Si Diderot se trouve en enfer, ce qui est loin d'être prouvé, il doit bien se garder de fréquenter l'auteur de *Zaïre* dont la technique dramatique le hérisse et dont l'intellectualisme bourgeois heurte sa sensibilité rustique. Du reste, les écrivains ne sont guère nombreux en enfer : à force d'habiletés dialectiques, ils ont tous plus ou moins réussi à se faire pardonner leurs paroles imprudentes plutôt qu'impies et leurs vies dérégées plutôt que débauchées.

C'est dire que tout ce beau monde tient salon au purgatoire, en attendant d'être admis en paradis. Il y a là Rabelais et Molière, bien sûr, mais Blaise Pascal, qui y a fait un court séjour pour cause de jansénisme, a réussi à démontrer à Montaigne, lequel a encore bon nombre d'années à résider ici, que, contrairement au conformisme en usage sur terre, la certitude naît souvent d'un faisceau d'incertitudes. Montaigne en a convenu, même s'il n'a rien compris au raisonnement de Pascal, beaucoup trop brillant pour son modeste esprit. Et il essaie d'en discuter avec Jean-Jacques Rousseau : celui-ci, grâce au *Vicaire Savoyard* et à quelques belles envolées lyriques sur l'Être Suprême, serait depuis longtemps en paradis s'il n'avait commis, durant sa vie, de menues peccadilles assez difficiles à oublier pour un juge intègre. Mais Rousseau bâille d'ennui en écoutant Montaigne. Il préfère entendre tonitruer Victor Hugo qui, grâce au faux certificat de baptême rédigé par Félicité de Lamennais lors de son mariage avec Adèle Foucher, a pu être sauvé *in extremis* des ténèbres infernales que lui valaient ses obsèques civiles et nationales.

Du côté du paradis, on entend évidemment la grande voix de Bossuet, et aussi celle de Lacordaire qui s'est réconcilié avec Lamennais. Et l'on y voit la cohorte des poètes : l'état de poésie n'est-il pas l'équivalent de la sainteté ? L'ange Arthur Rimbaud côtoie l'archange Jean Racine, et Lamartine pleure d'attendrissement — que ferait-il d'autre ? — en écoutant les stances de Paul Claudel et d'Agrippa d'Aubigné. Ici, il n'y a plus de temps, plus d'écoles de pensée, plus de clivages : c'est

le chant éternel, la poésie pure enfin délivrée du poids des mots et des contraintes de la matière, et Stéphane Mallarmé joue volontiers le chef de cette céleste chorale.

Mais, au fait, où est donc Chateaubriand ?

Non, ne cherchons pas plus loin, plus profond, dans le paradis. Visiblement, Chateaubriand ne s'y trouve pas. Aurait-on, en haut lieu, oublié le *Génie du Christianisme* ? Redescendons au purgatoire. Sans doute avons-nous mal regardé. Le *Génie*, les *Martyrs* et la *Vie de Rancé* sont des œuvres pieuses, certes, mais François-René avait quelques petits défauts. Lui-même ne s'en est jamais vanté ouvertement, se contentant de parler avec beaucoup d'émotion ou d'enthousiasme de M^{me} de X... ou de M^{me} de Z... La pudeur a des mystères que la vertu ne connaît pas. C'est en tout cas moins provocateur que Jean-Jacques racontant comment il partagea le lit de « Maman », alias M^{me} de Warens. Tout est en nuances dans les écrits de Chateaubriand : qu'il ait voulu partager le lit de sa sœur Lucile, voilà une évidence qui se retrouve presque à chaque page de son œuvre, ne serait-ce que sous forme symbolique. Cela explique d'ailleurs sa sévérité critique à l'égard de lord Byron, en lequel il sentait un rival, et qui, lui, a osé passer aux actes. Mais, dans tout cela, il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Pourtant, la réponse de l'ange gardien du purgatoire est formelle : non, M. le vicomte de Chateaubriand n'est pas ici. Adressez-vous ailleurs.

Ailleurs ? C'est triste à dire, mais il n'y a plus que les vallées infernales, encore que la présence de l'auteur d'*Atala* en un tel endroit paraisse relever plutôt du déni de justice, ou de l'erreur judiciaire la plus flagrante. Mais au seul nom de Chateaubriand prononcé, l'Enfer retentit de hurlements épouvantables. Et celui qui crie le plus fort n'est autre que Voltaire, plus rouge que tous les diables réunis, ce qui n'est pas peu dire. Une fois sa colère légèrement apaisée, Voltaire s'explique : une telle question est une insulte à l'honneur infernal. Comment un individu comme François-René de Chateaubriand pourrait-il être admis dans ces lieux privilégiés où l'on n'est point tenu

d'honorer Dieu toutes les secondes de l'éternité ? D'ailleurs, ajoute Voltaire en grinçant abominablement des dents, il n'y a pas de place pour Chateaubriand et moi en un même lieu, et si, par le plus grand des hasards, et le plus grand des malheurs, il prenait fantaisie à Satan de le faire entrer ici, je m'en irais immédiatement, quitte à passer mon éternité comme un clochard !

Mais alors, où est donc Chateaubriand ? Allez voir ailleurs ! répond Voltaire, visiblement agacé de l'intérêt que nous portons à l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Et comme il se doit, Voltaire ne peut s'empêcher d'ironiser : puisque vous le connaissez si bien, référez-vous aux dernières lignes des *Mémoires* ! Vous saurez peut-être où il est allé !

Chateaubriand ne se trouvant ni au paradis, ni au purgatoire, ni en enfer, force nous est de relire les lignes qui servent de conclusion aux *Mémoires d'Outre-Tombe* : « Je me suis rencontré entre deux siècles, comme au confluent de deux fleuves ; j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où je suis né, nageant avec espérance vers une rive inconnue. »

Notre fiction, quelque fantaisiste qu'elle soit, met l'accent sur l'impossibilité que l'on a de situer Chateaubriand. Il ne se trouve pas là où sont les autres. Il est *ailleurs*, sur « une rive inconnue ». Et nous ne savons pas du tout dans quelle direction on pourrait espérer découvrir cette « rive inconnue ». Insaisissable René !

La critique littéraire a mis, depuis longtemps, en relief le rôle joué par Chateaubriand dans l'évolution du goût et de la sensibilité. Les belles phrases se sont amoncelées sur son tombeau : « Il a ranimé en France le sentiment religieux ; il a renouvelé dans la littérature française le sentiment de la nature ; il a restauré la cathédrale gothique ; il a contribué à la faveur des études historiques. » Tout cela est vrai, comme il a été l'initiateur du romantisme, ce que lui-même a toujours nié, se sentant davantage homme de l'Ancien Régime plutôt que chantre d'un siècle dans lequel il se sent étranger. Mais ces

belles phrases dispersées dans les manuels scolaires, et dans des textes parfois intéressants, ne doivent pas faire oublier le rejet, la mise à l'écart, et disons-le l'incompréhension majeure dont a souffert l'auteur de *René*. Ses contemporains l'ont peut-être, en certaines occasions, comblé de flagorneries. Mais c'est parce qu'ils avaient besoin de lui, de ce qu'il représentait. En fait, ils l'ont méprisé. Même Victor Hugo, en qui il a nourri une flamme dévorante, s'est éloigné de lui, gêné sans doute par l'effrayante profondeur qu'il décelait dans le solitaire de Combourg. George Sand, en lisant les *Mémoires*, avouait sa déception : « C'est un ouvrage sans moralité. L'âme y manque. » Alfred de Vigny est peut-être le plus féroce : « Hypocrisie politique, littéraire et religieuse, faux air de génie, c'est tout ce qu'il y a dans cet homme qui n'a jamais rien inventé. » Un psychanalyste dirait qu'il est nécessaire de tuer le Père afin de se partager ses dépouilles.

Et dans le siècle qui a suivi sa disparition, quels concerts de haines ! quels ricanements de hyènes ! Il faut écouter le très catholique Louis Veuillot qui le définit comme « l'homme de pose, l'homme de phrase, toujours affairé de sa prose et de sa phrase, qui pose pour phraser, qui phrase pour poser, qu'on ne voit jamais sans pose, qui ne parle jamais sans phrase... » Ou encore l'agnostique royaliste Charles Maurras : « Race de naufrageurs et de faiseurs d'épaves, oiseau rapace et solitaire, amateur de charniers, Chateaubriand n'a jamais cherché dans la mort et dans le passé le transmissible, le fécond, le traditionnel, l'éternel... » Ou encore André Suarès : « Il a le ton souverain sans avoir l'âme souveraine. Homme sans souffrance, sinon de la vanité, il abonde en allégories de carton et en apostrophes burlesques, éternel Narcisse au miroir du néant. » Voilà qui est net et précis. Heureusement, d'autres voix se sont fait entendre : « Au lointain de toutes les avenues du parc romantique, s'écrie Julien Gracq, au bord du miroir d'eau, il y a ce bel oiseau qui gonfle ses plumes... *Nous lui devons presque tout.* »

A vrai dire, superbement enfoui dans l'îlot du Grand Bé, au

large de Saint-Malo, et face à la mer éternelle, François-René de Chateaubriand se moque bien de tous les commentaires acerbes ou feutrés qu'on dispense sur sa tombe. Il est *ailleurs*, il est sur une *rive inconnue*, ni d'un côté ni de l'autre de la Rance, ni sur la terre ferme, ni franchement en plein large. *Ailleurs*, c'est le maître mot. Et solitaire. C'est encore Julien Gracq qui le dit, mieux que quiconque : « Essayons de nous représenter cette aventure singulière, cette situation presque impensable en France : un écrivain qui sent le vide autour de lui... »

Il descendait peut-être de ces pilleurs d'épaves dont parle Maurras. Il descendait peut-être — il le prétendait en tout cas — de ce Morven, ce roi breton qui s'était opposé farouchement à Louis le Débonnaire, en des temps où la péninsule armoricaine était une proie rêvée pour les hordes franques sous couvert de civilisation et de christianisme. Il avait en tout cas la hauteur, la violence et l'orgueil démesuré que le chroniqueur Ermold le Noir prête à ce Morven, prince ténébreux et solitaire embusqué au plus profond des bois. Chateaubriand est un loup — comme celui de Vigny, d'ailleurs — et ce n'est certainement pas un hasard si, en dehors de Combourg, la demeure qui lui a été la plus chère est la *Vallée aux Loups*. Il ne pouvait que s'y sentir à l'aise, car, pendant toute sa vie, d'une façon symbolique, il a été un loup solitaire hurlant sur les landes bretonnes, parmi le vent du large et les brouillards du crépuscule.

Mais les hommes ne fréquentent pas les loups. Ils les fuient. Et ils les éliminent. Le loup est une image insupportable de l'inconscient humain, réveillant de vieilles terreurs qu'on croyait à jamais effacées et qui revient pourtant, de temps à autre, narguer l'âme la plus forte, tant il est vrai que la force n'est qu'absence de crainte. On peut alors affirmer que Chateaubriand représente pour nous ce qui est, ce qui a été et ce qui sera toujours au plus profond de l'inconscient : une réalité inéluctable. C'est cette réalité qu'il incarne. Et cette réalité nous gêne, nous surprend, nous irrite. Nous voudrions la chasser comme on chasse des mouches importunes. Mais le

noir essaim se reforme plus loin et, de nouveau, passe à l'attaque, toujours nulle part, toujours partout.

C'est-à-dire *ailleurs*.

Partons à la recherche de l'insaisissable René.

CHAPITRE I

UN ADOLESCENT PERVERS

Depuis la Révolution de 1789, où la bourgeoisie s'est servie de la populace pour assurer sa prise de pouvoir, mais surtout depuis l'instauration de l'impôt sur le revenu, ce qui est très récent, les Français républicains et démocrates comme il se doit ne peuvent se défendre d'une certaine nostalgie, pour ne pas dire une nostalgie certaine, à propos de l'Ancien Régime. C'est à qui tentera de se faire anoblir, même si le titre équivaut à un grade honorifique. C'est à qui mettra en valeur la particule « de » alors qu'elle ne signifie rien d'autre qu'une indication d'origine. C'est à qui se plongera avec délices — voire avec amours et orgues — dans les reportages plus ou moins imaginaires consacrés aux « altesses » en poste ou en exil dans des magazines spécialisés. Et quand on manque d'altesses françaises, on va en chercher ailleurs. Il est vrai que l'aristocratie est une grande famille qui ignore les frontières.

En fait, ce sont surtout les « privilèges » attribués à la noblesse de l'Ancien Régime qui font rêver. C'est là que le plus défavorisé des prolétaires se sent une âme d'aristocrate : il s'excite à l'idée qu'il *aurait pu* (au mode irréel du passé) satisfaire sa paresse naturelle, ses désirs et ses caprices, au moyen d'une valetaille à peine issue du servage. D'ailleurs, n'a-t-on pas remplacé les serfs par les immigrés ? Il y a dans tout esclave un maître qui ne s'ignore pas toujours. Aussi, tout un chacun se sentira-t-il attiré par l'image du jeune François-René

de Chateaubriand, né à Saint-Malo le 4 septembre 1768, sous le signe de la Vierge, d'une des plus anciennes familles de la noblesse bretonne.

Les illusions sont tenaces. Il suffit de peu pour croire au paradis. Pourtant, le sort d'un cadet de famille noble, à la fin de l'Ancien Régime, particulièrement dans les bocages de la Haute-Bretagne, n'était pas précisément enviable. Certes, ce n'était pas la misère, mais tout de même une certaine pauvreté. Il arrivait souvent que des hobereaux de campagne vécussent de façon encore plus modeste que les humbles paysans qui les entouraient et dont ils étaient les seigneurs. Ces paysans étaient riches de leur travail — et souvent de leur débrouillardise. Les hobereaux, eux, ne possédaient guère que leurs titres, et, dès lors, pourquoi s'étonner que les députés de la noblesse aient, pour la plupart, et dans un bel élan de générosité, la nuit du 4 août, voté l'abolition de leurs privilèges. A la vérité, ces privilèges n'en étaient plus guère, et l'on n'abandonne jamais que ce que l'on n'a plus.

C'est dire que le jeune chevalier de Chateaubriand, sixième et dernier enfant de la famille, n'avait à son berceau, pour toute fortune, que la gloire de ses ancêtres — réels ou fictifs — et les espérances que son père plaçait logiquement et affectueusement en lui. C'était au frère aîné que devait revenir le titre de comte de Chateaubriand, et aussi le château familial de Combourg. Encore faudrait-il préciser les choses : il y avait à peine quelques années que le comte de Chateaubriand était devenu, avec des difficultés financières fort grandes, propriétaire de ce château qui avait autrefois appartenu à une branche de sa famille. Le père Chateaubriand, qui passait ses journées dans son bureau à étudier son arbre généalogique, était hanté par le désir de faire retrouver aux siens leurs racines perdues ou dispersées, et il était prêt à sacrifier le bien-être familial pour satisfaire cette passion. Pour lui, l'honneur valait bien quelques souffrances : François-René s'en souviendra toute sa vie. Et qui pourrait jamais reprocher à l'auteur d'*Atala* d'avoir fait passer son intérêt au détriment de l'honneur ?

Car la réalité quotidienne, dans les années 1770, n'était guère brillante pour les Chateaubriand. De nos jours, le château de Combourg, quoique triste, austère et situé dans une région mélancolique, a tout de même fière allure, et il est relativement bien entretenu comme tout monument historique d'importance. Mais à l'époque, il était à moitié en ruine. Il faut lire ce qu'écrit le voyageur anglais Arthur Young, cité par Chateaubriand lui-même : « Le peuple y est presque aussi sauvage que le pays, et la ville de Combourg, une des places les plus sales et les plus rudes que l'on puisse voir ; des maisons de terre sans vitres et un pavé si rompu qu'il arrête les passagers, mais aucune aisance. Cependant, il s'y trouve un château, et il est même habité. Qui est ce M. de Chateaubriand, propriétaire de cette habitation, qui a des nerfs assez forts pour résider au milieu de tant d'ordures et de pauvreté ? Au-dessus de cet amas hideux de misère est un beau lac environné d'enclos bien boisés. » On comprend assez bien, en se référant à cette description objective, l'origine de la mélancolie malade de René et de la folie mystique de sa sœur. René était parfaitement conscient de ce qu'il devait à cette terre ingrate : « C'est dans les bois de Combourg que je suis devenu ce que je suis, que j'ai commencé à sentir la première atteinte de cet ennui que j'ai traîné toute ma vie, de cette tristesse qui a fait mon tourment et ma félicité. »

« Tourment et félicité. » C'est là qu'apparaît l'ambiguïté de Chateaubriand. Il a toujours admis sa responsabilité quant au développement de la mélancolie romantique, ce « mal du siècle », mais en même temps, il l'a désavouée, prétendant que son autoportrait, dans *René*, n'était que l'image idéalisée de ses propres chimères, et que celles-ci ne concernaient que lui-même. Il a toujours dit que René n'était pas un modèle, mais un exemple de ce qu'il ne fallait pas être. D'ailleurs, la fin tragique de René dans *les Natchez* est là pour prouver ses bonnes intentions. Mais, si tout le monde a lu *René*, personne n'a pu aller jusqu'au bout des *Natchez*, et d'entrée de jeu, les dés sont pipés, puisque ce qui tourmente René le rend tout de

même heureux. Bonheur ambigu, certes, confiné dans de louches réalités, mais qui témoigne dans l'esprit de Chateaubriand d'une profonde perversité. Les pleurnicheries d'un Lamartine, évoquant dramatiquement la disparition de Julie Charles dans les magnifiques strophes du *Lac*, alors qu'il est en train de vivre un amour heureux avec une autre femme, ne sont pas sincères, et pourtant, elles sont émouvantes. Les désolations de François-René tout au long de son œuvre, ses amours à la fois impossibles et heureuses, cette sempiternelle fièvre qui l'agite, le fait trembler et atteindre l'extase, cette incapacité à vivre qui est en même temps le signe d'une incroyable énergie, tout cela est beau. Mais c'est aussi d'une sincérité absolue. Chateaubriand n'a jamais écrit une ligne qui fût contraire à sa pensée ou à ses sentiments. Il y allait de son honneur. Il n'a jamais triché, même quand il ment, car alors, ce n'est même plus du mensonge, c'est une extraordinaire affabulation où il prend l'imaginaire pour du réel. Certes, de ce fait, il pose franchement le problème : qu'est-ce qui est imaginaire ? qu'est-ce qui est réel ? Il y répond à sa façon, et selon une logique qui est beaucoup plus celtique que latine. Mais cette logique, il l'exprime dans un langage que pourrait lui envier le plus brillant des orateurs latins. Ambiguïté encore et toujours. Cela lui plaît. Chateaubriand est le type parfait du pervers polymorphe.

1. LA DÉLECTATION MOROSE

D'après tous les témoignages — ce qui corrobore l'œuvre elle-même —, François-René était d'une intelligence rare et remarquable. Loin d'être le jouet de ses passions, il en a joué brillamment. Il n'a jamais *subi* que ce qu'il avait voulu consciemment, lucidement. Avant d'agir, il conceptualisait, comme on dit maintenant dans un jargon qu'il aurait répugné à utiliser. Il a toujours su où il allait. Il a toujours compris le tourment qui l'agitait. Ainsi prend toute sa force cette réflexion

des *Mémoires* : « Combien rapidement et que de fois nous changeons d'existence et de chimère... Il y a toujours un temps où nous ne possédions rien de ce que nous possédons, un temps où nous n'avons rien de ce que nous eûmes. L'homme n'a pas une seule et même vie ; il en a plusieurs mises bout à bout, et c'est sa misère. »

C'est la constatation que l'être est à la fois simple et multiple. C'est, en termes héraclitéens, la prise de conscience que c'est toujours le même fleuve qui passe sous un même pont, mais que ce n'est jamais la même eau. La singularité de l'existence est la conséquence d'une complexité qu'il importe de ne pas dissimuler. En avance sur le temps de Freud, Chateaubriand préfère formuler les réalités profondes plutôt que de les refouler dans le « vague des passions », autrement dit l'inconscient. Et c'est aussi le cri de Rimbaud : « Je est un autre ! »

Mais la démarche est inverse. Arthur Rimbaud se sent prisonnier dans un *moi* rétréci qui ne lui permet pas d'appréhender toutes les richesses du monde : il va donc multiplier les tentatives de dérèglement des sens pour s'ouvrir, pour « s'éclater » dirait-on de nos jours, comme quoi la jeunesse de cette fin de ^{xx}e siècle est essentiellement post-rimbaldienne. C'est une démarche centrifuge, une attitude analytique où les composantes du *moi* sont révélées comme des entités à part entière et successivement vécues comme des totalités. Il est bien entendu que cela ne peut se faire que par une négation de toute valeur transcendantale, voire par une remise en cause fondamentale du concept de l'âme individuelle. En ce sens, cette démarche rimbaldienne s'apparente aux philosophies orientales et s'appuie sur une métaphysique agnostique dont le nihilisme trouve son expression la plus complète dans le concept de *nirvâna*.

Bien au contraire, Chateaubriand constate que l'être est multiple, qu'il est déjà éclaté, sans doute à cause du fameux péché originel, qu'il ne vit que par ses sens, que ceux-ci ne lui rendent compte qu'imparfaitement puisque fragmentairement, de la réalité du monde. La tentative de Chateaubriand est donc de reconstituer le puzzle d'après les morceaux épars et de

tendre ainsi vers l'unité de l'être. C'est une attitude synthétique et centripète s'appuyant sur des valeurs considérées comme sûres qui permettent de transcender un réel apparent en un réel absolu. Et c'est aussi un individualisme, d'esprit très occidental, qui vise à rassembler les éléments constitutifs de l'être pour rendre à celui-ci sa totalité, face à tous les autres êtres individués et pourtant solidaires les uns des autres. Ainsi s'explique le caractère égotique de Chateaubriand, mais aussi sa conformité avec la métaphysique chrétienne ou préchrétienne : le salut est individuel, même si ce salut d'un seul passe par le salut de tous les autres êtres dans le cadre de la « Communion des Saints ». D'ailleurs, le *mal du siècle*, c'est avant tout de ne pas savoir reconstituer le puzzle : d'où la souffrance de se voir éclaté sans pouvoir revenir à l'unité.

Mais le problème se complique chez René par le fait que la souffrance donne l'illusion de combler un manque. La mort, la souffrance, le caractère éphémère de l'existence, tout cela alimente l'angoisse humaine. Or cette angoisse n'est pas autre chose qu'un *divertissement* de type pascalien qui nous empêche de voir avec clarté les réalités supérieures. C'est pourquoi, à la fin de *René*, Chateaubriand fait prononcer au père Souël la condamnation du héros qu'il traite de « jeune homme entêté de chimères, à qui tout déplaît, et qui s'est soustrait aux charges de la société pour se livrer à d'inutiles rêveries... La solitude est mauvaise à celui qui ne la vit pas avec Dieu ; elle redouble les puissances de l'âme, en même temps qu'elle leur ôte tout sujet pour s'exercer ».

Le drame de Chateaubriand se trouve là. Il a conscience de son éclatement. Il a conscience de ce qu'il faudrait faire pour retrouver l'unité. Mais en même temps, il s'aperçoit de la vanité d'une telle démarche à travers une société qui, elle-même, se trouve dans un état d'éclatement et de dissolution duquel elle ne peut sortir. Avoir conscience de cela est un bien, une *félicité*, pour reprendre le terme de Chateaubriand. Mais c'est aussi un *tourment*. Et qui peut savoir la part que prend le *tourment* dans la *félicité* ? Le rêveur de Combourg le dit lui-

même : « Dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs. »

Attitude masochiste ? Certainement pas. C'est une constatation d'une effrayante lucidité. L'excès de bonheur mène aux larmes, on le sait, de même que l'orgasme s'exprime sur le ton de la plainte. « Qui ne se trouve quelquefois accablé du fardeau de sa propre corruption, et incapable de rien faire de grand, de noble, de juste ? » Et puisqu'il n'y a rien à faire, puisque l'homme est *corrompu*, c'est-à-dire « éclaté », il ne reste guère d'autre solution que le désespoir. Mais il y a des degrés dans le désespoir, et si l'idée du suicide est venue tenter un jour Chateaubriand, il l'a bien vite écartée, sachant bien que cela ne résolvait en rien le problème fondamental de l'être aux prises avec lui-même. Alors, à un moindre degré, dans une tonalité mélancolique que l'époque encourageait, Chateaubriand s'est replié sur lui-même, sur sa lucidité. Il s'est rabattu sur la « délectation morose ».

Cette expression définit assez bien l'attitude d'un adolescent qui a perdu tout espoir et qui se contente de survivre en comblant le vide de sa vie par son angoisse. D'autres, pour le même motif, se font la proie de maladies imaginaires qui, à force d'être visualisées, deviennent authentiques. Mais la « délectation morose » s'est teintée d'une coloration suspecte, et comme telle, elle a été combattue par les moralistes, principalement par les ecclésiastiques régents de collège. La louche connotation qui est devenue usuelle en fait, sinon un péché, du moins une occasion de péché. Toute sa vie, Chateaubriand a dénoncé cette délectation morose, il l'a fustigée, eu égard à la culpabilisation qu'elle évoquait pour lui. Mais, soyons justes, il l'a pratiquée allègrement. Et il en rajoute.

Cela commence très tôt. Quand il fait dire à René : « J'ai coûté la vie à ma mère en venant au monde », il dramatise une

situation beaucoup moins nette. Il veut mettre l'accent sur une solitude à laquelle il aspire, mais qui n'a pas forcément été la sienne. Mais ce n'est pas tout à fait une contre-vérité dans la mesure où il était le dernier de la famille, que sa mère était malade et fatiguée, et qu'il a été élevé sous la direction de sa grand-mère, à Plancoët, où celle-ci résidait non loin de son fils, le comte de Bédée. Il ne semble pas que la mère de François-René se soit montrée excessivement maternelle : elle vouait une admiration sans bornes à son fils aîné, qui deviendra gendre de Malesherbes et qui mourra sur l'échafaud, et se préoccupait fort peu du cadet. Du reste, lorsque Chateaubriand parle de sa mère, dans les *Mémoires*, c'est toujours pour en faire un portrait assez insignifiant, et la seule constante qui revient, c'est qu'elle passait son temps à soupirer à fendre l'âme.

D'ailleurs, François-René, à sa naissance, n'avait rien qui pût lui permettre de survivre, et surtout de vivre jusqu'à quatre-vingts ans. Il tire vanité de cette faiblesse. « J'étais presque mort quand je vins au jour », nous dit-il, mais il ajoute aussitôt des détails qui sont de son cru bien qu'il prétende les avoir entendus : « Le mugissement des vagues, soulevées par une bourrasque annonçant l'équinoxe d'automne, empêchait d'entendre mes cris. » En somme, cet « heureux événement » a déjà l'allure d'une tragédie racinienne : tout est déjà contenu, y compris le dénouement, dans les premières paroles prononcées dès le lever du rideau. Et il insiste lourdement : « Il n'y a pas de jour où, rêvant à ce que j'ai été, je ne revoie en pensée le rocher sur lequel je suis né, la chambre où ma mère m'infligea la vie, la tempête dont le bruit berça mon premier sommeil, le frère infortuné qui me donna un nom que j'ai presque toujours traîné dans le malheur. » Chateaubriand a écrit ces lignes en 1811, à la Vallée aux Loups. Il ne savait pas encore que sa tombe l'attendait sur l'îlot du Grand Bé. Mais peut-on s'étonner de cet emplacement ? Ce retour dans le sein maternel n'est-il pas normal pour un être à qui on a infligé la vie ? Mais quel plaisir délicieux y a-t-il à entourer cette misérable

naissance des accords tumultueux et tonitruants de la tempête d'équinoxe ! L'orgueil est là, présent dans le malheur, et la jouissance qu'on en a est décuplée par un environnement exceptionnel. Il n'y a que les grands génies qui naissent de cette façon-là.

C'est dire que Chateaubriand joue habilement de sa presque mort à la naissance et de son malheur permanent pour se grandir singulièrement aux yeux de la postérité, la seule qui pouvait lui rendre hommage, et au profit de laquelle il multiplie les détails significatifs. Les héros naissent bizarrement. Voyez Gargantua qui sort de l'oreille de sa mère. Qu'on se le dise, les génies ne font jamais comme tout le monde, car sinon, comment saurait-on que ce sont des génies ? Et comme il a l'art de relier entre eux les événements par des liens subtils, lui qui a mal vécu son émigration pendant la Terreur, il en profite pour ajouter : « En sortant du sein de ma mère, je subis mon premier exil ; on me relégua à Plancoët. » Pour un peu, on prendrait l'auteur d'*Atala* pour celui de *la Nouvelle Héloïse*, victime d'un complot universel dirigé contre lui exclusivement. Mais Rousseau accusait les hommes d'être méchants, tandis que Chateaubriand met en cause un vague destin qui pourrait bien être Dieu s'il avait osé aller plus loin dans le blasphème. Mais, ce blasphème, qui lui vient pourtant aux lèvres durant sa vie, il ne l'a jamais formulé. A la différence d'Antonin Artaud, Chateaubriand s'est refusé à pénétrer dans les domaines sataniques. Il a gardé la tête froide et les pieds sur terre même si son délire nous apparaît bien souvent comme une errance de l'autre côté du miroir. C'est que Chateaubriand savait parfaitement que, dans le miroir, la réalité est inversée. Son délire, au lieu de sombrer dans la schizophrénie la plus pure, se contente sagement des limites du « maniaco-dépressif », avec des pointes de paranoïa plus ou moins aiguës selon les circonstances. Il faut dire que la paranoïa, par l'énergie qu'elle développe, en arrive à atténuer considérablement les effets des tendances maniaco-dépressives : soyons sans crainte, l'Enchanteur est toujours maître de la situation.

C'est pourquoi il adresse un clin d'œil complice à ses lecteurs chaque fois qu'il le peut, afin, soit de se faire plaindre, soit de s'attirer une sympathie affectueuse. Toujours à propos de son entrée dans le monde, il précise que « sa nourrice se trouva stérile ; une autre pauvre chrétienne me prit à son sein », le vouant à Notre-Dame de Nazareth jusqu'à l'âge de sept ans. Et il ajoute ce commentaire : « Je n'avais vécu que quelques heures, et la pesanteur du temps était déjà marquée sur mon front. Que ne me laissait-on mourir ? » Il est bien évident qu'il attend alors de la postérité cette réponse : quel génie supérieur nous aurions perdu !

Car cette délectation morose est également une manière de se singulariser. Elle est du genre : cela n'arrive qu'à moi. Il se sent marqué au front par une destinée qui pour être fâcheuse n'en est pas moins exemplaire. Mais à la différence de certains écrivains romantiques pour qui la souffrance est plus intellectuelle que vécue, Chateaubriand se livre à une sorte d'introspection pour tenter de déterminer quelles sont les causes de cette souffrance. En un mot, cette souffrance n'est pas gratuite. Elle est le résultat de facteurs inhérents à sa personnalité. « Mon humeur était impétueuse, mon caractère inégal. Tour à tour bruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblais autour de moi mes jeunes compagnons ; puis, les abandonnant tout à coup, j'allais m'asseoir à l'écart pour contempler la nue fugitive, ou entendre la pluie tomber sur le feuillage. »

Durant toute sa vie, François-René a étonné — et enchanté — son entourage par ses sautes d'humeur brutales, allant de la joie la plus folle, de l'enthousiasme le plus délirant à la tristesse la plus morose, à l'accablement le plus affligeant : « On m'accuse d'avoir des goûts inconstants, de ne pouvoir jouir longtemps de la même chimère, d'être la proie d'une imagination qui se hâte d'arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle était accablée de leur durée. » Car la part n'est pas égale entre la joie et la tristesse, la première arrivant toujours au terme de sa plénitude dans un minimum de durée. C'est le propre de tout esprit vif et impétueux. Or Chateaubriand, d'après tous

les témoignages, possédait la rare faculté de penser à toute vitesse et d'exprimer cette pensée, de la conceptualiser, avec une rapidité ahurissante. Quand il visitait un site, une ville, il lui suffisait de parcourir un instant les rues, d'observer un instant l'ensemble, de s'imprégner de l'atmosphère générale, pour en embrasser l'essentiel et restituer la globalité dans des descriptions longues et somptueuses qui font qu'on s'y croirait.

C'est une forme d'intelligence. Mais elle n'a pas que des aspects positifs. Chateaubriand s'en est aperçu à ses dépens : car la mélancolie persistante qui est en lui, son impossibilité à vivre pleinement la joie, son amertume d'avoir atteint tout de suite les paliers les plus hauts du désir, tout cela est dû à cette rapidité. Il ne lui reste donc plus que cette sorte de dégoût qui le saisit après chaque moment d'intense enthousiasme, un peu comme lorsqu'on est écœuré par une pâtisserie succulente mais trop douce et trop sucrée. C'est l'excès d'enthousiasme qui détermine la satiété. D'où la vacuité qu'il convient de remplir avec ce qui traîne dans les bas-fonds de l'inconscient. Le vague des passions se trouve là, et il est paradoxal de constater que François-René de Chateaubriand, qui avait tout pour être heureux, ne l'a jamais été. Mais, non moins paradoxalement, son tourment constitue une sorte de bonheur ambigu tel qu'on en découvre dans les louches paradis de l'imaginaire. C'est encore lui qui le dit, à propos de lui-même et de sa sœur : « Nous jouissions plus que personne de ces idées graves et tendres. » Le mot est lâché, même si son acception est plus générale dans la langue du début du XIX^e siècle, beaucoup plus proche de la racine *gaudere*. Mais c'est une réalité : Chateaubriand ne peut *jouir*, au sens large du terme, que dans la tristesse. Cela aura des répercussions sur sa vie sentimentale, bien entendu, et cela éclaire cette fameuse délectation morose qui est la sienne. Il est impossible d'y voir un simple jeu intellectuel, ou un simple procédé littéraire. Elle concerne son être dans ce qu'il a de plus profond.

Certes, si l'hérédité joue un rôle évident dans son caractère (son père et sa mère sont des personnages pour le moins

moroses), l'atmosphère qui l'a environné dès son enfance n'a rien fait pour corriger sa nature. Bien au contraire. Chateaubriand insiste, tout au long de son œuvre, sur l'aspect mélancolique de la Bretagne, alors qu'il n'en connaît guère que la région de la Rance, Dol, Saint-Malo et Rennes. Les rivages colorés du Morbihan lui sont inconnus, comme les grandioses falaises du Finistère et les Landes ensoleillées du sud de la péninsule. Confiné dans un pays de bocage humide et verdoyant, dont les rochers sont de granit gris, sous un ciel souvent brumeux, il a mémorisé ce paysage jusqu'à en faire son univers intime. Parfois il le projette dans ses récits, pour parler de l'Ecosse revue et corrigée par les poèmes ossianiques, ou du Nouveau Monde entr'aperçu à travers les récits des voyageurs. Mais, la plupart du temps, comme il est attiré par les paysages rutilants de la Méditerranée, Italie, Grèce et Proche-Orient, il ne peut s'empêcher de les opposer à ses visions d'enfance : et, en plein soleil, en plein désert, dans le bleu infini des nuits d'Orient, il se souvient qu'il est un barde breton nourri de brume et de tristesse. En vrai, il en est fier, et ne manque jamais de le dire. A Rome, alors qu'il est ambassadeur, il s'exclame : « Il n'y a pas de petit chemin entre deux haies que je ne connaisse mieux que les sentiers de Combours. »

Combours est un nom magique. Il suffit de le prononcer pour que, dans son esprit, se déclenche la rêverie morose. Et il s'en délecte. Et il a peur d'y revenir, lui qui, de son propre aveu, est « assez faible pour n'oser visiter le rocher paternel sur lequel » il a marqué sa tombe. Pourquoi cette peur ? « Je n'ai jamais pu revoir dans ma longue vie mes foyers paternels. » Ce n'est pas vrai. Il aurait pu. Mais il ne l'a pas voulu. Sans doute avait-il conscience que la mémoire est infidèle et qu'elle ne garde du passé qu'une certaine image de la réalité : il n'a pas osé tenter l'expérience de confronter ce qui était dans sa mémoire avec ce qu'était la réalité objective. Il aurait risqué de tout perdre d'un coup, et de ne plus pouvoir se retrancher dans les brumes de l'enfance pour mieux échapper au temps qui fuyait. Alors, il aurait peut-être perdu toute justification à son

œuvre, c'est-à-dire à son existence, car l'une s'identifie parfaitement à l'autre. Et nous savons bien que sans cette délicieuse délectation morose qui empoisonne les écrits de Chateaubriand, celui-ci n'existerait pas.

Il a été un petit garçon livré à lui-même au milieu des bois, des prés et des landes, un petit garçon d'une extraordinaire sensibilité, presque un écorché vif, un petit garçon doué d'une non moins extraordinaire faculté, celle de peupler les déserts de toutes sortes d'êtres, de fantômes, de *chimères*, comme il aime à le dire. Et où aurait-il pu placer celle qu'il nomme sa *démone* sinon dans les solitudes mélancoliques de Combourg ? Au soleil de la Méditerranée, cette *démone* n'eut été qu'un peu de vent jeté en pâture aux oiseaux de passage.

2. TURBULENCES

On sait que le diable est toujours présent là où la sainteté se manifeste. C'est le grand principe qui régit l'univers des relativités où le jour ne peut être perçu que par rapport à la nuit. Dans le cas de Chateaubriand, la piété et l'éducation religieuse dont il a été entouré, si elles ont marqué profondément son âme, n'ont pas été sans contrepartie. Il n'est même pas besoin de lire entre les lignes : François-René est beaucoup trop intelligent pour nier la présence sournoise, auprès de lui, à travers ses rêveries, de ce que les confesseurs — eux-mêmes torturés et tourmentés — cristallisent sous le nom de « diable ». Ce n'est pas pour rien que le jeune solitaire de Combourg imagine une « *démone* ». En dehors du sens étymologique, qu'il connaissait fort bien, et qui apparente le terme à celui de « divinité », la connotation, dans le cadre religieux qui était le sien, est nécessairement sulfureuse. La « *démone* » est l'image interdite et donc terriblement tentante de toutes les pulsions qui s'exaspèrent en lui : « Les souffles de l'aiglon ne m'apportaient que les soupirs de la volupté. » On ne peut guère être plus précis.

Il est coutumier de dire que l'oisiveté est la mère de tous les vices. C'est sans doute pourquoi, dans les collèges où l'on parquait les fils de bonne famille, l'emploi du temps était-il si sévèrement réglementé, ne laissant aucun instant libre à ce qui pouvait déboucher sur la « délectation morose ». Dans certains établissements, comme le collège de Dol, à la fin du XVIII^e siècle, la rigueur était telle qu'on s'arrangeait pour ne jamais laisser pratiquement seul un jeune homme tout au long de sa scolarité. La méthode avait du bon à court et à moyen terme, et elle permettait de canaliser l'énergie des élèves vers des études sérieuses et solides. Mais à long terme ? L'exemple de Fouché, l'un des plus brillants élèves du collège des Oratoriens de Juilly, ne semble guère convaincant ! Combien de ducs d'Otrante pour combien de curés d'Ars ?

Pour ce qui est de Chateaubriand, qui fut élève du collège de Dol, le problème se complique du fait de la facilité avec laquelle il enregistre les moindres détails : il comprend tout de suite, il retient tout de suite. Alors, il peut se permettre de « décrocher ». Présent physiquement, il est psychologiquement ailleurs, seul avec lui-même dans ce monde de chimères qui lui est familier. Et comme, en dehors des périodes scolaires, il se retrouve livré à la solitude, sans aucune surveillance, sans aucune censure autre que les principes moraux qui lui ont été inculqués, ses tendances naturelles repliées dans le jardin secret de sa conscience ne font que se fortifier et s'amplifier : « Rentré dans ma première oisiveté, je sentis davantage ce qui manquait à ma jeunesse : je m'étais un mystère. Je ne pouvais voir une femme sans être troublé ; je rougissais si elle m'adressait la parole. »

Il n'y a rien d'anormal dans tout cela, ni d'exceptionnel d'ailleurs. Les pulsions profondes de l'être rencontrent une interrogation déjà métaphysique : comment et pourquoi suis-je né ? L'angoisse commence dès l'instant où l'on prend conscience qu'on surgit du ventre d'une femme, parce que la Femme devient objet de mystère, objet de désir et de rejet. Ainsi s'ouvre un univers fantasmatique d'une richesse insoup-

çonnée, mais dont la composante sexuelle n'est que la partie émergée de l'iceberg.

Le récit que donne Chateaubriand de son premier *émoi* est justement célèbre. Dans sa naïveté, il témoigne de la sincérité de l'auteur, mais également de son innocence. C'est à partir de ce moment que tout va se compliquer, et que le redoutable interdit — celui de l'inceste — va construire la destinée du jeune vicomte, le mettant aux prises avec d'insurmontables contradictions. La confession que nous livre Chateaubriand sur ce sujet constitue une condamnation supplémentaire de l'attitude chrétienne occidentale en matière de sexe, attitude d'une flagrante hypocrisie où le manque d'information est suppléé par une culpabilisation sournoise.

Car tout commence par la peur. Peur de connaître ses origines. Peur de savoir d'où l'on vient. Si l'on vient de Dieu, créateur *ex nihilo*, c'est tout de même par l'intermédiaire d'êtres déjà vivants, ceux-ci constituant la chaîne qui relie à l'origine. Mais à la peur de savoir se mêle la peur de ne pas avoir le droit de savoir. « Ma timidité déjà excessive avec tout le monde était si grande avec une femme que j'aurais préféré je ne sais quel tourment à celui de demeurer seul avec cette femme. » En somme, il y a un choix entre l'enfer et le paradis, mais où est l'enfer, où est le paradis ? « Elle n'était pas plutôt partie, que je la rappelais de tous mes vœux. » L'attitude de François-René n'est pas tellement différente de celle de Perceval : mis en présence du Cortège du Graal — et surtout de cette mystérieuse femme qui porte l'objet d'où émane une lumière étonnante —, la question lui brûle les lèvres. Il va parler, c'est certain. Il va demander ce que c'est. Il veut savoir. Mais les conseils de la mère et ceux de l'ermite sont présents à sa mémoire : il ne faut pas s'enquérir de ce qui ne vous regarde pas. La culpabilisation est là, et l'interdit ne peut être transgressé par un jeune homme qui commence seulement à entrevoir le monde. Perceval se tait. Chateaubriand fait fuir la femme.

Alors, tout bascule. Perceval se retrouve dans un château

totalelement désert. Seul l'écho répond à sa voix. S'il avait posé la question, il n'en serait pas là. Ayant chassé l'image féminine à laquelle il n'avait pas droit, Chateaubriand se rend compte qu'elle seule pouvait lui donner la clef de l'énigme. Et il la rappelle. Trop tard. Si encore il savait la question qu'il aurait dû poser... Mais le malheureux l'ignore, comme le reste : « Quand on m'aurait livré les plus belles esclaves du sérail, je n'aurais su que leur demander. » Perceval est bien un archétype présent en chacun de nous, du moins dans la civilisation chrétienne occidentale. Heureusement, l'expérience conduit parfois sur le chemin de l'initiation.

Un jour, un voisin de la terre de Combourg étant venu chez les Chateaubriand en compagnie de sa femme, qui était « fort jolie », quelque chose se passa dans le village. « On courut à l'une des fenêtres de la grand' salle pour regarder. J'y arrivai le premier, l'étrangère se précipitait sur mes pas, je voulus lui céder la place et je me tournai vers elle ; elle me barra involontairement le chemin, et je me sentis pressé entre elle et la fenêtre. Je ne sus plus alors ce qui se passa autour de moi. » Voilà une révélation de la sexualité exprimée avec beaucoup de justesse en même temps que d'élégance. François-René s'aperçoit alors que le monde extérieur n'existe plus : seul son être occupe l'espace, et il comprend alors la relation qu'il peut y avoir entre l'objet extérieur désiré et le trouble profond qu'il ressent en lui.

A vrai dire, ce trouble a dû aller assez loin et se manifester physiologiquement. Dans ses *Mémoires*, il n'en dit pas plus sur le sujet, mais, dans les fragments des *Mémoires de ma vie*, fragments qu'il n'osait pas publier, il ajoute des détails significatifs : « Mon air extraordinaire frappa sans doute cette jeune femme ; car elle appuya deux ou trois fois son sein contre ma poitrine en me demandant d'un air effrayé ce que j'avais. » La femme en tout cas n'était pas dupe, et, avec une certaine perversité, elle s'ingéniait à augmenter le trouble du jeune homme au vu et au su de tout le monde tout en jouissant vraisemblablement du caractère scabreux de la situation.

Chateaubriand ne s'y trompe pas quand il rapporte cette anecdote en 1817. La précision des détails prouve que l'événement a été d'importance, et quand on pense à la vie sentimentale agitée de l'auteur des *Martyrs*, on ne peut plus douter que cette révélation n'ait eu des répercussions sur sa sensualité. Car la sensualité de Chateaubriand n'atteindra sa plénitude que dans l'ambiguïté, pour ne pas dire la perversité : toutes les liaisons qu'il a eues avec des femmes — de la bonne société bien entendu — ont été à la fois secrètes et publiques, comme si, pour lui, le bonheur amoureux découlait du fait d'aimer ouvertement, à la face de tout le monde, en s'efforçant de faire croire qu'il n'en était rien. Voilà pourquoi, chaque fois qu'il parle d'une de ses maîtresses, c'est toujours une Madame de... Et honni soit qui mal y pense. Même en Angleterre, avec Charlotte Ives. Mais là, c'est une autre histoire.

La perversité de Chateaubriand réside essentiellement dans l'impossibilité qu'il a d'atteindre la plénitude — et l'orgasme — dans une situation ordinaire et commune. Puisqu'il est lui-même hors du commun, ses actions doivent être extraordinaires. Il ne peut « prendre son pied », comme on dit aujourd'hui assez joliment, qu'au milieu de situations paradoxales, contradictoires, où sont mises en jeu des forces d'autant plus redoutables qu'elles ont été longtemps refoulées. La transgression d'un interdit est une jouissance. Encore faut-il être capable de supporter le terrible poids de cette transgression. Car toute transgression mène au sacrilège et en définitive au blasphème. « Si j'avais fait ce que font les autres hommes, j'aurais bientôt appris les peines et les plaisirs de la passion dont je portais le germe ; mais tout prenait en moi un caractère extraordinaire. »

Ainsi apparaît l'idée de malédiction. Cette idée est bien dans le ton de l'époque. Elle concerne aussi bien Werther que Childe Harold. Mais Goethe relève la malédiction faustienne par le sacrifice de Marguerite : la femme, divinisée, sauve le maudit, même quand celui-ci a signé de son sang le pacte avec le diable. Quant à Byron, il s'arrange pour aller jusqu'au bout

de cette malédiction, préférant la violence de l'enfer à l'immobilité du paradis. René, s'il savoure ici-bas les plaisirs délicieux de l'enfer, n'en a pas pour autant renoncé aux concerts célestes. D'où cette dichotomie fondamentale : je suis maudit, plaignez-moi car je porte une souillure au front, mais soyez sans crainte, je m'en sortirai quand même, et *tout seul*. Chateaubriand n'a nul besoin de Marguerite pour aller jusqu'au trône suprême : son attitude est déjà hugolienne, mais elle n'est sûrement pas romantique. L'inconvénient, c'est que le prix à payer est lourd : une vie terrestre entièrement vouée au malheur, à la souffrance intérieure à laquelle il est impossible d'échapper puisque c'est la seule justification de cette vie, la seule façon de prouver qu'on existe.

Cela dit, Chateaubriand sait maintenant ce que contient le Graal que lui présentait la femme qu'il a bousculée près de la fenêtre du château de Combourg. Cependant, le rayonnement qui émane de ce Graal est si intense, si terrible, qu'il est impensable de pouvoir l'approcher. On risquerait d'être foudroyé. Ainsi s'ajoute une autre peur, intellectuelle celle-là, aux deux autres peurs, la naturelle et la morale, qui écartaient René de la féminité.

Il est pourtant impossible de renoncer à cette féminité qui est la base absolue de toute connaissance et de tout accomplissement. Mais puisque l'approche de la féminité se heurte à des obstacles majeurs, à des peurs fondamentales, à l'idée même de la mort, il s'agit d'une remise en cause totale de l'être. C'est une épreuve à laquelle sont soumis tous les hommes, et dont ils sortent généralement vainqueurs, prêts à assumer leur rôle dans la vie : le désir sexuel, une fois sublimé, sert de moteur à l'action.

Or Chateaubriand, par son caractère et par les interdits qui pèsent sur lui, est dans l'impossibilité d'agir, du moins dans l'immédiat. Sans doute est-il ce que l'on appelle « trop précoc ». Il y a en tout cas en lui une force vitale qu'on pourrait facilement comparer à une tempête. Lucidement, il avoue : « L'ardeur de mon imagination, ma timidité, la

solitude firent qu'au lieu de me jeter au-dehors, je me repliai sur moi-même. » Voilà un bel exemple d'introversion. Mais cela avait de quoi alimenter la rêverie du jeune homme, et cela ne pouvait que conforter sa paresse naturelle : pourquoi se fatiguer à aller chercher ailleurs ce qu'on peut trouver en soi. « Faute d'objet réel, j'évoquai par la puissance de mes vagues désirs un fantôme qui ne me quitta plus. »

Mais ce fantôme est loin d'être inconsistant. Il n'est pas surgi de rien. « Je me composais donc une femme de toutes les femmes que j'avais vues. » Ce sont d'abord des femmes réelles, celles qu'il a pu rencontrer. Il écarte d'emblée les images de sa mère et de sa sœur Lucile sous prétexte de leur pureté. Il a tort d'écarter *consciemment* l'image de Lucile : celle-ci reviendra le hanter lorsqu'il s'apercevra que sa démonsse ressemble en réalité beaucoup plus à sa sœur qu'à toutes les autres femmes qu'il a cru aimer. Mais il n'a pas encore savouré les délices infernales de l'inceste, ignorant que cela pût exister, même fantasmatiquement. Il eût peut-être mieux valu pour son équilibre qu'il le formulât plus tôt. Au reste, le prétexte de pureté qui lui sert à écarter sa sœur des modèles de son fantôme est faux. Il ne se serait pas embarrassé de si peu, puisqu'il avoue avoir « dérobé des grâces jusqu'aux tableaux des Vierges suspendues dans les églises ». Il est vrai que dans certaines églises baroques, Marie, pourtant vidée de toute sexualité dans la tradition chrétienne, apparaît souvent très proche d'une Vénus sortant des eaux.

C'est du syncrétisme. Et Chateaubriand n'hésite pas à en faire, un peu comme le fera plus tard Gérard de Nerval dans son délire érotico-mystique. Si les personnages réels donnent l'aspect général du fantôme, celui-ci prend toutes les nuances de la culture littéraire et artistique du jeune collégien. Il n'oublie pas « les grandes dames du temps de François I^{er} » — avait-il lu Brantôme ? —, de Henri IV et de Louis XIV. Il n'oublie pas les figures de la mythologie classique qui lui sont familières, ayant échappé à la censure des bons pères, et, quand il rédige ses *Mémoires*, il y ajoute « les ombres des filles de Morven » entrevues à travers les brumes des poèmes

ossianiques, les « sultanes de Bagdad et de Grenade » surgissant en plein soleil de la Méditerranée, et « les châtelaines des vieux manoirs » des chansons de son enfance et surtout des romans gothiques anglais qu'il a dévorés durant son exil londonien. Le mélange est hétéroclite. Il est même bizarre. Mais il se prend volontiers pour Pygmalion à qui il donnerait même des leçons. Au fond, il est très fier de sa création et n'hésite pas à la porter à la connaissance de tout un chacun. C'est une façon d'affirmer l'existence *réelle* de la démonsse : ainsi décrite et répercutée sur l'imagination de ses lecteurs, elle prend encore plus de vie ; elle finit par exister, et lui-même finit par y croire.

C'est alors que se manifeste une autre attitude ambiguë et perverse de François-René. Non content d'exposer son idole à l'adoration des foules, ce qui est d'ailleurs une forme d'exhibitionnisme, il entreprend de conter sa dépendance vis-à-vis de celle-ci. Et il le fait en des termes que n'aurait pas désavoué Sacher Masoch : « Je me prosternais pour être foulé sous ses pieds ou pour en baiser la trace. » On comprend alors mieux pourquoi il se complaît dans ses tourments : il imagine qu'il est torturé par celle qu'il aime. Il est prêt à recevoir le fouet, à se faire piétiner, à se faire traîner dans la boue. Car la démonsse est une déesse : « Je la plaçais sur un autel et je l'adorais. » Ainsi s'accomplit un rituel toujours douloureux, parfois sanglant : car les divinités ne sont pleinement adorées que lorsqu'on consent à leur sacrifier des victimes. Or quelle peut être la meilleure victime sinon l'ami, à la fois prêtre évocateur du mystère et sacrificateur, toujours disponible pour être dévoré après l'acte d'amour, tel le mâle de la mante religieuse. Chateaubriand parle d'elle comme d'une « enchantresse ». Il fait allusion à Armide, mais il ne cite pas le nom de Circé : c'est dommage, car on le verrait volontiers comme un des amants de la magicienne. Mais on imagine mal qu'avant de sacrifier à l'amour, René ait le souci de se protéger, comme Ulysse, des sortilèges qui en sont fatalement la conséquence. René est trop heureux d'y succomber.

Son attitude « masochiste », qui est d'ailleurs loin d'être ridicule, justifiée qu'elle est par la beauté et la perfection de son idole, est en effet inséparable d'une attitude proprement fétichiste : « Je frémissais de désir si je touchais ce qu'elle avait touché. » On avait déjà vu cela chez Jean-Jacques Rousseau à propos de M^{me} de Warens, mais celle-ci était un être de chair et d'os, et dont la nymphomanie a au moins appris au pauvre vagabond que l'exhibitionnisme puéril et la masturbation morose étaient à l'érotisme ce que la chicorée est au café. René, lui, voit plus haut, et son fétichisme est véritablement un culte des reliques. « L'air exhalé de sa bouche humide pénétrait dans la moelle de mes os, coulait dans mes veines, au lieu du sang. » Il n'y a nulle humiliation dans tout cela : être la victime désignée est une gloire, parce qu'elle rend l'individu unique et irremplaçable : la divinité ne peut se tromper dans son choix. Et d'autre part, le fétichisme, si vulgairement déprécié dans ses manifestations aberrantes parce que fragmentaires (par exemple, lorsque le pied devient objet d'adoration, se substituant à la totalité de l'être), peut aller très loin et conduire à la fusion mystique qu'ont tant de fois tentée les grands saints sans toujours y parvenir. Chateaubriand, lui, y parvient, et il l'affirme : « J'étais homme et n'étais pas homme ; je devenais le nuage, le vent, le bruit ; j'étais un pur esprit, un être aérien, chantant la souveraine félicité. Je me dépouillais de ma nature pour me fondre avec la fille de mes désirs, pour me transformer en elle, pour toucher plus intimement la beauté, pour être à la fois la passion reçue et donnée, l'amour et l'objet de l'amour. »

Ces paroles ont une extraordinaire puissance. Elles témoignent d'un cheminement intérieur qui explique l'aspect pervers de Chateaubriand. Car, ayant atteint une telle intensité d'extase, il lui est impossible de se satisfaire de ce que la réalité, fût-elle la plus favorable, pourrait lui proposer. C'est là toute la différence entre l'absolu et le relatif. Or, une existence terrestre est une manifestation dans le monde des relativités. Lorsque Galaad, à la fin de la Quête du Graal, dans la version cistercienne, se penche sur le vase mystérieux et contemple la

lumière qui en émane, il meurt : il n'a plus rien à faire ici-bas, puisqu'il a déjà atteint l'absolu, et que ce serait déchoir que de revenir vers le relatif. Mais Chateaubriand n'est pas Galaad. Il est plutôt Perceval. Et voulant devenir roi du Graal, il revient dans ce monde-ci, affirmant à tout va qu'il connaît le fin mot de l'histoire et qu'il est prêt à guider les autres vers la résolution des mystères. Il porte témoignage. Et il a le sort de tous les témoins de cette espèce, comme le Moïse de Vigny, il est « puissant et misérable ». Après tout, le Roi Pêcheur, gardien du Graal, est un roi boiteux qui ne peut plus régner. Qui dit que Perceval, son successeur, n'est pas lui aussi blessé, qu'il n'est pas lui aussi condamné à passer le reste de sa vie dans la souffrance ? Chateaubriand pourrait bien être ce Perceval, roi du Graal, mais aussi homme blessé dans sa chair et dans son esprit, tourmenté par le désir de l'impossible.

Ces turbulences dans la vie et dans l'œuvre de l'Enchanteur de Combourg sont non seulement un héritage d'ancêtres épris d'idéal, mais aussi le résultat d'un choix parfaitement conscient. Ce n'est pas sans risque, assurément. « Est-ce ma faute, si je trouve partout des bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur ? » A force de se heurter contre des horizons qui empêchent le regard de dépasser les crêtes, on perd courage. On se pose des questions : « Que faisais-je dans ce monde ? » Le doute et la tentation s'installent : « Puisque enfin je devais passer, ne valait-il pas mieux partir à la fraîcheur du matin, arriver de bonne heure, que d'achever le voyage sous le poids et pendant la chaleur du jour. » Cette tentation que Chateaubriand exprime dans les *Mémoires*, de façon cohérente, il l'a déjà évoquée dans *René*. Elle l'a marqué, lui donnant à la fois des remords d'avoir un instant pensé succomber à la faiblesse, mais aussi la fierté de ne pas y avoir succombé. Encore n'en est-il pas totalement innocent.

Il insiste d'abord sur une forme aberrante de la jouissance, celle de la non-existence. Mais il ignore tout de la métaphysique extrême-orientale : ce n'est pas le nirvâna qui le tente. C'est plutôt une fuite : « Un secret instinct m'avertissait qu'en

avançant dans le monde, je ne trouverais rien de ce que je cherchais. » Alors la fuite paraît délicieuse : « Le rouge du désir me montait au visage ; l'idée de ne plus être me saisissait le cœur à la façon d'une joie subite. » Il aurait pu ajouter « une joie malsaine ».

En fait, il est malade. D'abord de lui-même. Ensuite des autres : « Tout nourrissait l'amertume de mes dégoûts : Lucile était malheureuse ; ma mère ne me consolait pas ; mon père me faisait éprouver les affres de la vie. Sa morosité augmentait avec l'âge. » Si Chateaubriand avait vécu en notre fin de siècle, il se fût assurément drogué, et jusqu'à l'*overdose*.

Mais dans les années 1770-1780, on en est encore à des méthodes plus archaïques, surtout en pleine campagne bretonne. On connaît l'épisode par la confession très brève mais très précise qu'en fait Chateaubriand. Il prend un vieux fusil, le charge de trois balles et met le canon dans sa bouche. Mais le coup ne part pas, et l'arrivée d'un garde le détermine à remettre son projet à plus tard, c'est-à-dire, en fait, à l'abandonner. Cela nous vaut d'ailleurs un beau morceau de bravoure du genre « quel artiste périt en moi ! » et une réflexion où triomphe son délire de délectation morose : car, s'il s'était tué, personne n'aurait compris pourquoi, et cela n'aurait servi à rien, « je ne me serais pas fait suivre à la trace de mes chagrins comme un blessé à la trace de son sang ».

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il s'est bien remis de cette épreuve, et, qu'aux pires moments de son existence, notamment à Londres, il n'a jamais plus pensé attenter à ses jours. Il est vrai que « cet état de calme et de trouble, d'indigence et de richesse, n'était pas sans quelques charmes ». Que serait donc la vie sans les turbulences qui secouent l'âme tout au long d'un voyage qu'on n'a pas désiré mais qui se révèle en définitive beaucoup plus passionnant qu'on ne l'imaginait ?

3. SACRILÈGES

De sa naissance à 1775, François-René vécut à Plancoët chez sa grand-mère. Il s'en alla alors rejoindre son père, sa mère et sa sœur Lucile qui résidaient à Saint-Malo. Ce fut, pour lui, une sorte de nouvelle naissance. Sortant de l'univers clos et protecteur où il avait été élevé, nourri d'une religion certainement plus proche de la superstition que de la vraie foi, il se trouvait d'un coup aux prises avec une réalité qu'on pourrait qualifier d'urbaine. Comme on le destinait à être marin, on ne fit pas grand cas de ses études : on se contenta de lui donner quelques notions de dessin, de langue anglaise, d'hydrographie et de mathématiques, en tout cas rien de littéraire. En fait, comme il le dit lui-même, on le « livra à une enfance oisive ».

Ce ne fut pas sans conséquences. D'abord cela accentua ses tendances naturelles à l'introversion et contribua à développer en lui la rêverie mélancolique. Ensuite, cela lui donna des habitudes d'indépendance quant à l'étude : il n'a jamais appris que ce qu'il a voulu et au moment où il l'a voulu. Il y a un aspect autodidacte chez lui, et n'eût été sa prodigieuse mémoire, il eût passé bien souvent à côté des connaissances essentielles ou se fût réfugié dans une paresse permanente. Ce n'est pas son père, trop distant et indifférent, ni sa mère, parfaitement inconsistante, ni la bonne Villeneuve, sa nourrice illettrée, ni sa sœur Lucile trop jeune, qui eussent pu le tirer de là.

En fait, il passait le plus clair de ses journées à errer dans Saint-Malo, dans les ruelles *intra-muros* et sur les grèves. « Les polissons de la ville étaient devenus mes plus chers amis : j'en remplissais la cour et les escaliers de la maison. Je leur ressemblais en tout ; je parlais leur langage ; j'avais leur façon et leur allure ; j'étais vêtu comme eux, déboutonné et débraillé comme eux. » Encore faudrait-il s'entendre sur ces polissons : les habitants de Saint-Malo n'étaient pas des va-nu-pieds, mais des aristocrates et des bourgeois, et les gamins étaient de bonne

famille. Seulement, eux aussi étaient livrés à leur oisiveté. C'est alors qu'apparaît le personnage de Gesril, qui a eu une profonde influence sur François-René.

« Au second étage de l'hôtel que nous habitions demeurait un gentilhomme nommé Gesril : il avait un fils et deux filles. Ce fils était élevé autrement que moi ; enfant gâté, ce qu'il faisait était trouvé charmant : il ne se plaisait qu'à se battre et surtout qu'à exciter des querelles dont il s'établissait le juge. » Voilà bien un mauvais génie, le pire des sacripants de Saint-Malo à l'époque, qui jouait des tours pendables aux uns et aux autres. Le plus fort est que le père s'esclaffait quand on lui racontait les prouesses ou les méfaits de son fils. Gesril était le diable incarné, tout au moins Chateaubriand le décrit-il ainsi, ne pouvant cependant taire la profonde affection qu'il éprouve envers lui. Ce polisson devint néanmoins un héros qui, lors de l'affaire de Quiberon, sacrifia sa vie à son honneur.

Il n'empêche qu'à l'époque, Gesril est un véritable chef de bande d'enfants prêts à faire les quatre cents coups. René y trouve son compte : « Je profitai sous un tel maître, quoique mon caractère fût entièrement l'opposé du sien. » Effectivement, autant Gesril est extraverti, autant René est solitaire. Mais les deux réunis forment un couple idéal. René revient chez lui en haillons, tout déchiré et blessé de s'être battu avec les autres garnements. Car Gesril excite les bagarres et il en jouit, en tant que spectateur. Il faut que René fasse son apprentissage de la vie. « Quand quelque polisson me parlait, Gesril me disait : " Tu le souffres ? " A ces mots je croyais mon honneur compromis et je sautais aux yeux du téméraire. » Le chevalier de Chateaubriand se réveillait sous l'apparence du garçon apathique et mélancolique. Après cela, la bonne Villeneuve et Lucile avaient fort à faire avant de remettre de l'ordre dans la tenue de M. le vicomte. Du moins elles essayaient. Cela n'empêchait pas la mère de s'écrier : « Qu'il est laid ! » Et M. le vicomte de baisser la tête. Il est vrai que cela se passait en famille. C'était bien autre chose quand il paraissait en public. On retrouve bien le futur amant de M^{me} de

Beaumont dans cette réflexion : « J'étais surtout désolé quand je paraissais déguenillé au milieu des enfants, fiers de leurs habits neufs et de leur braverie. »

C'est même à cette occasion que l'on comprend la détresse de la famille Chateaubriand. François-René a déjà fait allusion à Gesril qui, lui, était *gâté*. Les autres polissons de la ville sont également gâtés, riches, et ils le montrent par leurs vêtements. Et quand il y a des fêtes à Saint-Malo, ce qui arrive assez fréquemment, François-René ressent encore plus profondément l'écart qui sépare sa glorieuse famille des marchands de soupe qui envahissent la cité des corsaires. « J'étais le seul témoin de ces fêtes qui n'en partageât pas la joie. J'y paraissais sans argent pour acheter des jouets et des gâteaux. Evitant le mépris qui s'attache à la mauvaise fortune, je m'asseyais loin de la foule, auprès de ces flaques d'eau que la mer entretient et renouvelle dans les concavités des rochers. » Pauvre Chateaubriand ! Il ne sait pas encore que, pendant toute sa vie, il devra emprunter à gauche pour rembourser ce qu'il doit à droite, et qu'il devra vendre, de son vivant, avant même de les avoir terminées, ses *Mémoires d'Outre-Tombe* à une société d'actionnaires qui en fera paraître une partie sans son consentement...

Grandeur et misère de la vieille aristocratie bretonne à la fin du XVIII^e siècle ! On ne peut guère s'étonner du goût d'amertume que semble avoir pour François-René une telle existence. Il n'est riche que de son nom, de ses ancêtres — qu'il fait d'ailleurs remonter aux anciens rois de Bretagne (cela ne coûte pas cher) —, de son honneur et de son orgueil, toutes choses qu'on ne peut monnayer et qu'en définitive il refusera, même dans les pires circonstances, de vendre pour survivre. Heureusement, il avait son intelligence et son imagination : si elles ne lui ont pas rapporté la fortune, elles lui ont permis d'être. Et ce n'est pas rien.

La vie quotidienne n'était d'ailleurs pas plus exaltante. La nourriture que l'on servait à la table familiale n'était guère appétissante. « J'avais une répugnance pour certains mets : on me forçait d'en manger. » Et seule la complicité du valet, au

moment où le père tournait la tête, le faisait échapper au supplice. « Pour le feu, même rigueur : il ne m'était pas permis d'approcher de la cheminée. »

Cela paraît impensable. Et Chateaubriand d'ajouter cette réflexion désabusée : « Il y a loin de ces parents sévères aux gâte-enfants d'aujourd'hui (en 1811). » Et par-dessus tout, il y avait la terreur que provoquait le père. Il faut lire la description des soirées à Combourg, dans la grande salle éclairée par une seule bougie (toujours cette pauvreté), dans le plus grand silence, où le comte de Chateaubriand se promène de long en large comme un fantôme. Quand Lucile et François-René échangent par hasard un mot à voix basse, le père leur demande de quoi il s'agit. « Saisis de terreur, nous ne répondions rien. » Et que dire de ce détail : lorsqu'avant de se coucher, les enfants disent bonsoir à leur père, celui-ci « penchait vers nous sa joue sèche et creuse sans nous répondre » ? On ne peut guère prétendre que la vie familiale de Chateaubriand ait été chaleureuse. La question se pose même de savoir s'il a eu une vraie vie familiale. En tout cas, parvenu à l'âge adulte, il fera tout pour ne pas en avoir, allant même jusqu'à refuser la paternité. Et si le doute subsiste quant à un fils de Charlotte Ives, il concerne un accident qui ne paraît pas avoir marqué le déroulement de son existence. Il a réellement répugné à fonder une famille, sans doute parce que, né dans « le malheur », comme il le dit, il n'a pas voulu perpétuer la malédiction qui semblait peser sur lui.

Faut-il alors s'étonner de certaines de ses attitudes négatives, quelque peu iconoclastes et presque sacrilèges. Le fondement même de la religion n'est pas en cause, mais sa foi, durant son enfance et son adolescence, passe de la crédulité à l'indifférence, puis au doute. Il lui faudra attendre la mort de sa mère pour, comme il le prétend, pleurer et croire. En attendant, s'il se bat avec les polissons de Saint-Malo, c'est aussi pour se prouver à lui-même qu'il est un chenapan. Et qui sait si ce n'est pas pour narguer M. le comte de Chateaubriand ?

La mère de François-René n'avait guère voix au chapitre.

Elle avait pourtant des ambitions pour son fils, fort modestes, à vrai dire, et l'espoir de le tirer d'affaire. Les filles, elles, on pouvait toujours les marier puisqu'elles appartenaient à une noble famille. Mais pour un cadet, il n'y avait guère de solution autre que l'armée ou l'état ecclésiastique. « Sa piété la portait à souhaiter que je me décidasse pour l'Eglise. » Il est d'ailleurs assez étonnant de constater que, dans les bonnes familles chrétiennes, les mères veulent toutes avoir un fils prêtre. Cela peut venir d'une excellente intention, mais quand on gratte un peu la surface de l'intention, on s'aperçoit qu'il s'agit toujours du même calcul sordide : le fils prêtre pourra prier pour sa mère et contribuer à son salut. Pourtant, à les en croire, les mères de famille chrétienne sont toutes des saintes vierges, et si elles ont enfanté, ce n'est sûrement pas à la suite d'un quelconque rapport sexuel. A vrai dire, elles se montrent les premières étonnées de ce qui leur arrive. Quoi qu'il en soit, la mère de François-René appartenait à la confrérie. Et elle eut la chance de convaincre son comte de mari, qui trouva sans doute là une bonne occasion de se débarrasser à peu de frais d'un fils qu'il n'avait vraisemblablement pas souhaité. Voilà donc le futur auteur d'*Atala* inscrit au collège de Dol, parce que Dol « se trouvait sur la route de Saint-Malo à Combourg ».

Il y fera de très bonnes études et se trouvera, lui qui se prend pour un « hibou », fort aise de « la cage d'un collège ». Il se fait non point des amis, mais des relations, et il a soin de manifester en toutes circonstances son indépendance absolue : « Je ne prétendais mener personne, mais je ne voulais pas être mené : je n'étais bon ni pour tyran ni pour esclave, et tel je suis demeuré. » La seule ombre au tableau : il demeure toujours un « polisson qui n'avait pas même d'argent de semaine ». C'était bien la peine d'avoir un père chanoine héréditaire de la cathédrale de Dol, et de fréquenter Mgr de Hercé, l'évêque de ladite ville, lequel fut fusillé à Auray, au Champ des Martyrs, en compagnie de Gesril et d'autres malheureux. Mais sur le plan scolaire, il n'y avait nul problème : « Mon aptitude au

travail était remarquable, ma mémoire extraordinaire. » On ne peut que le croire.

Une anecdote est révélatrice à la fois de sa prodigieuse mémoire et de son caractère frondeur, toujours à la limite du sacrilège. Comme dans tous les collèges, on ne laissait guère aux élèves de Dol le temps de se livrer à d'inutiles rêveries, encore moins à la délectation morose. Aussi, aux cours proprement dits succédaient les jeux en commun et les exercices de piété, à tel point qu'au moment de la prière du soir, tous étaient épuisés, tombant de sommeil, cherchant à ne pas se faire remarquer de peur d'être interrogés. Il y avait même un confessionnal très pratique pour se camoufler, et chacun se disputait cette place qui permettait de sommeiller en toute impunité. Un soir, François-René s'y trouve. Mais la manœuvre a été repérée par le Principal qui décide de faire un exemple. « Il lut donc lentement et longuement le second point d'un sermon ; chacun s'endormit. Je ne sais par quel hasard je restai éveillé dans mon confessionnal. Le Principal qui ne me voyait que le bout des pieds, crut que je dodelinais comme les autres, et tout à coup m'apostrophant, il me demanda ce qu'il avait lu. »

Or François-René restitue intégralement « non seulement le fond de la chose », mais les moindres détails d'une longue énumération, « plusieurs pages d'une prose mystique, inintelligible pour un enfant ». C'est le succès. Chateaubriand a beau se dérober « modestement » à l'admiration de ses camarades, le récit qu'il en donne prouve qu'il en acquiert une grande fierté.

Cette fierté prend parfois des colorations corrosives. On connaît le fameux épisode du nid de pie dans un parc, au cours d'une sortie. Par esprit de gloire, c'est lui qui le dit, François-René, devant tous ses camarades, grimpe comme un chat au sommet de l'arbre et s'empare des œufs qu'il a dénichés. Il ose ce que les autres n'osent pas faire, et il leur montre ainsi qu'il est capable physiquement de le faire. Mais un incident de parcours, lors de la descente, l'oblige à rester à califourchon sur une branche. Pour comble de malheur, le

préfet arrive. François-René se laisse glisser. Il s'en tire avec quelques écorchures. Malheureusement, au cours de la manœuvre, il écrase les œufs. « Le préfet ne m'avait point vu sur l'orme ; je lui cachai assez bien mon sang, mais il n'y eut pas moyen de lui dérober l'éclatante couleur d'or dont j'étais barbouillé. » La punition doit être exemplaire : « Monsieur, vous aurez le fouet. »

Il est difficile d'imaginer un fils de famille noble recevoir ce châtement réservé aux roturiers. A plus forte raison quand il s'agit du jeune chevalier de Chateaubriand : « A tous les âges de ma vie, il n'y a point de supplice que je n'eusse préféré à l'horreur d'avoir à rougir devant une créature vivante. » Il essaie de négocier la punition. Peine perdue. Alors, tout devient épique. A bout d'arguments, « je me levai, plein de rage, et lui lançai dans les jambes un coup de pied si rude qu'il en poussa un cri ». Une vraie bataille s'engage, le préfet armé d'une fêrule, et François-René de sa rage. Mais comme il veut braver son adversaire, il lui décoche une citation en latin. C'est ce qui le sauve : « Cette érudition de grimaud fit rire malgré lui mon ennemi ; il parla d'armistice : nous conclûmes un traité ; je convins de m'en rapporter à l'arbitrage du Principal. » Et celui-ci, sans lui donner gain de cause, le soustrait à la punition. Du coup, Chateaubriand se rengorge : « Ainsi se termina le premier combat que me fit cet honneur devenu l'idole de ma vie, et auquel j'ai tant de fois sacrifié repos, plaisir et fortune. » Le plus fort, c'est que c'est rigoureusement exact.

C'est dire le caractère intraitable du jeune chevalier. Plus tard, au collège de Rennes, il lui arrivera une aventure dans le même ton. Les élèves ont l'habitude de régler leurs différends en véritables duels à coups de compas de mathématiques attachés au bout d'une canne, ce qui peut d'ailleurs être fort dangereux. Cela se passe dans les bosquets du jardin des Bénédictions, qui est aujourd'hui le parc du Thabor. Ayant une affaire avec un certain Saint-Riveul, jeune gentilhomme qui sera l'une des premières victimes de la Révolution, il se bat contre lui. Il a le dessous mais « je refusai de me rendre et payai

cher ma superbe ». Il ne nous dit malheureusement pas quel est le prix qu'il dut payer.

Cela ne l'empêche pas d'être complice avec Saint-Riveul, dont il partage la chambre, en compagnie de Gesril, qu'il a retrouvé là, et d'un nommé Limoëlan, qui se révélera plus tard être l'auteur de la machine infernale, lors de l'attentat de la rue Saint-Nicaise contre le Premier Consul. Comme dans tous les collèges, l'espionnage est de rigueur. Le soir, le préfet faisait sa ronde et regardait à travers les trous pratiqués dans les portes des chambres. « Vainement avions-nous plusieurs fois bouché le trou avec du papier ; le préfet poussait le papier et nous surprenait sautant sur nos lits et cassant nos chaises. » Mais un jour, Limoëlan prépare un tour de sa façon et engage ses camarades à éteindre la lumière et à faire semblant de dormir. Bien entendu, le préfet, faisant sa ronde, et soupçonnant les jeunes gens de faire un mauvais coup, vient à la porte, « écoute, regarde, n'aperçoit point de lumière, croit le trou bouché, y enfonce imprudemment le doigt »... Chateaubriand a jugé lui-même que son texte était malséant, et il l'a coupé, reprenant un peu plus loin : « Qu'on juge de sa colère ! “ Qui est-ce qui a fait cela ” ? s'écria-t-il en se précipitant dans la chambre. Limoëlan d'étouffer de rire et Gesril de dire en nasillant, avec son air moitié niais, moitié goguenard : “ Qu'est-ce donc, monsieur le préfet ? ” Voilà Saint-Riveul et moi à rire comme Limoëlan et à nous cacher sous nos couvertures. »

Evidemment, aucun des quatre n'avoue quoi que ce soit, et ils sont enfermés dans un cachot. Mais le démon tenaille les jeunes gens : « Saint-Riveul fouilla la terre sous une porte qui communiquait à la basse-cour ; il engagea sa tête dans cette taupinière, un porc accourut et lui pensa manger la cervelle ; Gesril se glissa dans les caves du collège et mit couler un tonneau de vin ; Limoëlan démolit un mur, et moi, nouveau Perrin Dandin, grimpant dans un soupirail, j'ameutai la canaille de la rue par mes harangues. » On ne dira pas que Chateaubriand n'avait pas le sens de l'humour, quand bien

même il se gardait d'être trop rabelaisien. Plus tard, il aura l'occasion d'exercer cet humour sur ses contemporains, en particulier sur des personnages comme Talleyrand et Fouché. Mais il n'oubliera pas non plus le théosophe Louis-Claude de Saint-Martin dont il décrira avec férocité une tentative d'évocation des morts, ou le magnétiseur l'abbé Faria qui s'était vanté « de tuer un serin en le magnétisant : le serin fut plus fort, et l'abbé, hors de lui, fut obligé de quitter la partie, de peur d'être tué par le serin ». On pourrait multiplier ce genre d'exemples. Ils témoignent tous d'un certain irrespect des valeurs apparemment consacrées que Chateaubriand s'ingénie à montrer, par un trait d'esprit, par une accentuation discrète d'un élément grotesque ou paradoxal, sous la pleine lumière d'une réalité objective. Chateaubriand est certes un rêveur, mais ce rêveur observe, retient tous les détails et ne pardonne rien.

Ces plaisanteries de collègue, cette dispersion, ce *divertissement*, tout cela conduira, de son propre aveu, à une modération de sa ferveur religieuse. Et puis, surtout, il y a la découverte de livres nouveaux, livres qu'il lira d'ailleurs très souvent entre les lignes et qui seront la cause d'innombrables rêveries, d'innombrables angoisses.

« Le hasard fit tomber entre mes mains deux livres bien divers, un *Horace* non châtié (c'est-à-dire non expurgé) et une histoire des *Confessions mal faites*. Le bouleversement d'idées que ces deux livres me causèrent est incroyable. » Il est évident que la lecture des poèmes d'Horace, surtout de ceux qu'on n'étudie jamais en classe, avait de quoi augmenter le trouble du jeune René, déjà fortement tourmenté par son expérience personnelle. Il retrouvait ainsi dans une littérature devenue classique les sensations qui se manifestaient en lui de la façon la plus naturelle qui soit. C'était, pour lui, une sorte de confirmation. Cela rendait pour ainsi dire officielles ses propres émotions.

Mais celles-ci n'en étaient pas moins louches et ténébreuses parce qu'interdites. On se doute qu'un livre sur les *Confessions mal faites*, au lieu d'apporter la sérénité dans l'âme d'un

adolescent, y apporte encore plus de troubles : insister sur les péchés qu'il ne faut surtout pas oublier d'avouer à son confesseur, c'est leur donner subitement une importance qu'ils n'avaient pas jusqu'alors, et c'est exciter ce qu'on appelle parfois la curiosité malsaine. A cela s'ajoute l'ombre toujours présente du châtiment. « D'un côté, je soupçonnai des secrets incompréhensibles à mon âge... D'un autre côté, des spectres traînant des chaînes et vomissant des flammes m'annonçaient les supplices éternels pour un seul péché dissimulé. » Cela devient un véritable délire chez René : « Je perdis le sommeil ; la nuit, je croyais voir tour à tour des mains noires et des mains blanches passer à travers les rideaux : je vins à me figurer que ces dernières mains étaient maudites par la religion, et cette idée accrut mon épouvante des ombres infernales. »

On voit là le beau résultat d'une éducation chrétienne où l'on oublie que la religion concerne le rapport de l'être humain avec une divinité transcendante, et que la morale n'est qu'une science humaine destinée à régir, selon les données du moment, les rapports entre les êtres. A force de vouloir nier la sexualité, les moralistes chrétiens la réintroduisent constamment dans le discours quotidien en multipliant les effets. Car il s'agit bien de sexualité : on dirait que les éducateurs chrétiens — et les laïques qui suivent les mêmes traces — éliminent d'emblée le respect de la vie humaine, les notions de tolérance et de charité pour ne se fixer que sur un seul cas, le plus grave, le plus définitif, le péché de chair.

Un psychanalyste aurait beau jeu de décrypter le texte de Chateaubriand. Tout y est dit, avec une lucidité qui lui fait honneur, mais également avec une remarquable utilisation des symboles. Quand il est malséant de prononcer certaines choses, on emploie un langage métaphorique. On peut cependant s'interroger sur la signification des mains blanches et noires aperçues par François-René dans ses délires. Au premier degré, il semble y avoir une vision manichéenne facile à comprendre. Mais ce sont les *mains blanches* qui sont, de l'aveu de l'auteur, maudites par la religion. Cela change tout.

Seraient-ce les mains des anges déchus parce qu'ils sont tombés amoureux des filles des hommes ? On comprend aussi pourquoi, chez les catholiques, la lecture de la Bible, *en français*, était, jusqu'à ces dernières années, rigoureusement interdite comme donnant lieu à péché.

Mais n'allons pas si loin dans l'interminable sottisier de l'éducation chrétienne. Il suffit de rappeler un usage longtemps répandu dans les internats religieux : les pensionnaires, garçons ou filles, devaient dormir les mains par-dessus le drap et non en dessous, sous peine de châtement. Et quand un enfant se hasardait à demander une explication, on ne lui en donnait pas. Tout cela a conduit aux ahurissantes élucubrations de la fin du XIX^e siècle, élucubrations dues autant à de graves médecins patentés par la Faculté qu'à des prélats de bonne foi du genre de Mgr Dupanloup, par ailleurs très célèbre à cause d'une chanson fort irrévérencieuse. Le thème général est que la masturbation rend fou, cause diverses maladies, et, bien entendu, conduit tout droit en enfer.

Car que s'agit-il d'autre que de masturbation. Chateaubriand est très clair là-dessus : « Frappé à la fois au moral et au physique, je luttais encore avec mon innocence contre les orages d'une passion prématurée et les terreurs de la superstition. » Et de se plonger dans des livres en apparence anodins, l'*Enéide* par exemple, ou Lucrèce, ou encore Tibulle. Là, il s'excite tellement que son régent, l'abbé Egault, lui arrache le livre des mains et le condamne à étudier les racines grecques. Il se venge en dévorant les sermons de Massillon : c'est sans doute un pieux exercice, mais la perversité de Chateaubriand déjoue toutes les censures, car il ne se lasse pas du sermon sur *la Pécheresse* ou de celui sur *l'Enfant prodigue*. Il ajoute avec ironie : « On me les laissait feuilleter, car on ne se doutait guère de ce que j'y trouvais. » Il est vrai que ces tentations vertigineuses s'accordent parfaitement chez lui avec un raffinement esthétique : « Je volais de petits bouts de cierges dans la chapelle pour lire la nuit ces descriptions séduisantes des désordres de l'âme. » Sacrilège, bien sûr, mais tellement bon...

« Je m'endormais en balbutiant des phrases incohérentes, où je tâchais de mettre la douceur, le nombre et la grâce de l'écrivain qui a le mieux transporté dans la prose l'euphonie racinienne. » C'est peut-être une façon de trouver des prétextes, mais il faut avouer que c'est une excellente recette pour devenir un grand écrivain.

Il y a là, en tout cas, une redoutable prise de conscience qui va marquer la vie de Chateaubriand. « Dès lors je sentis s'échapper quelques étincelles de ce feu qui est la transmission de la vie. » Cette phrase est bien obscure, cela dit sans jeu de mots. Et pourtant le jeu de mots se trouve dans la phrase. Il a probablement échappé à Chateaubriand, mais il témoigne d'une réalité qu'il a cru refouler dans son inconscient : il s'agit d'une évocation métaphorique d'un orgasme masturbatoire, et « le feu qui est la transmission de la vie » ne peut faire aucun doute. Mais ce qui est frappant, ce sont les termes utilisés par Chateaubriand et qu'on retrouve dans bien d'autres passages de son œuvre : « transmission de la vie », « mystères de la vie ». Venant d'un homme qui a toujours refusé la paternité, cela ne laisse pas d'être surprenant.

Nous n'avons aucun détail sur la vie sexuelle intime de Chateaubriand. Peu nous importerait d'ailleurs, si celle-ci n'avait pas un rapport avec son comportement, et donc avec l'ensemble de son œuvre. Ni lui, ni ses proches, ni ses nombreuses conquêtes n'ont levé le voile pudique que René a tenu à rendre encore plus opaque. Mais on se trahit toujours. A propos du mariage de ses deux sœurs aînées à Combourg, en 1778, Chateaubriand, en 1812, écrit cette phrase redoutable et lourde de significations : « Après le malheur de naître, je n'en connais pas de plus grand que celui de donner le jour à un homme. » Le moins qu'on puisse dire, c'est que cette réflexion n'est guère conforme à la doctrine chrétienne, et que l'auteur du *Génie du Christianisme* est, une fois de plus, en contradiction avec lui-même. En tout cas, elle éclaire une zone d'ombre.

Dans ces conditions, on peut dire que le jeune François-René a mal vécu certains exercices de piété imposés, comme la

confession. Ne parlons pas de celle qu'il a faite à la fin de sa vie, et dont la pénitence a été la rédaction de ce chef-d'œuvre qu'est la *Vie de Rancé*. Parlons de l'une des premières, celle qu'il subit avant de faire sa première communion (nous dirions aujourd'hui « communion solennelle »), lors de la fin de son séjour au collège de Dol. Elle en vaut la peine, surtout dans les termes rapportés par lui-même.

René a pour confesseur « le supérieur du séminaire des Eudistes, homme de cinquante ans, d'un aspect rigide ». Voilà qui n'est pas fait pour donner au jeune pénitent la sérénité qu'il devrait avoir. Il est vrai que souvent, les confesseurs oublient qu'ils ne sont que *témoins* et non *juges*, le seul juge étant en l'occurrence Dieu lui-même. Au lieu de libérer l'âme, la confession apparaît alors comme une audience à un tribunal où l'on risque la damnation éternelle. De plus, « toutes les fois que je me présentais au tribunal de la pénitence, il m'interrogeait avec anxiété ». Il y a une certaine naïveté dans cette réflexion : sans doute René, angoissé de se trouver là, ne peut se rendre compte que le confesseur est aussi angoissé que lui. On dit souvent que les psychiatres sont nécessairement atteints des mêmes psychoses que leurs patients : faut-il penser que les confesseurs sont aussi coupables que les pénitents qui viennent implorer leur absolution ? La suite du récit de Chateaubriand le laisserait à imaginer : « Surpris de la légèreté de mes fautes, il ne savait comment accorder mon trouble avec le peu d'importance des secrets que je déposais dans son sein. » C'est alors, à chaque confession nouvelle, cette question : « Ne me cachez-vous rien ? » Et la réponse de René est à chaque fois négative. « Il me renvoyait en doutant, en soupirant, en me regardant jusqu'au fond de l'âme, et moi, je sortais de sa présence, pâle et défiguré comme un criminel. » Voilà un excellent moyen de développer les névroses, ou tout au moins de les faire passer d'un individu à un autre. Cela n'était guère propice à calmer la tempête qui se préparait dans le crâne de René.

Car le confesseur en question ne lui donnait pas l'absolution : il le renvoyait purement et simplement jusqu'à la

prochaine confession. Ce genre de traitement, s'il ne déséquilibre pas celui qui le subit, ne peut en faire qu'un tricheur. C'est ce qui va se produire.

Il n'y a en effet plus à reculer. Le jour de la communion approche et François-René doit recevoir l'absolution le mercredi saint. « Je passai la nuit du mardi au mercredi en prière, et à lire avec terreur le livre des *Confessions mal faites*. » Visiblement, le jeune homme ne sait pas ce qu'il a oublié d'avouer, et, par tous les moyens, il se cherche un péché. Encore faut-il que celui-ci en vaille la peine. Le voilà aux pieds du prêtre. « Eh bien, n'avez-vous rien oublié ? » René ne répond rien. L'autre insiste, réitère plusieurs fois sa question. « Non, mon père », répond René. Le prêtre abandonne. « Alors, faisant un effort, il se prépare à me donner l'absolution. »

C'est alors que tout bascule : « La foudre que le ciel eût lancée sur moi m'aurait causé moins d'épouvante, je m'écriai : “ Je n'ai pas tout dit ! ” Ce redoutable juge, dont le visage m'inspirait tant de crainte, devient le pasteur le plus tendre ; il m'embrasse et fond en larmes. »

Curieuse histoire... Chateaubriand raconte qu'après cela il fut soulagé : « Je sanglotais de bonheur. J'ose dire que c'est de ce jour que j'ai été créé honnête homme. » On peut quand même se demander lequel des deux, du confesseur ou du pénitent, était le plus soulagé. La réponse n'est pas évidente, pas plus que la réalité du péché avoué par René. A-t-il inventé en dernière minute ? Il en était capable, et les nuits d'angoisse et de recherches qui avaient précédé l'absolution sont là pour témoigner de l'imprécision de ce péché, si tant est qu'il existât. Mais il paraît, dans son récit tout au moins, d'une sincérité à toute épreuve. Alors, s'est-il brusquement souvenu de ce péché si profondément enfoui qu'il n'arrivait plus à le faire surgir au-dessus du niveau de la conscience ? Peut-être, mais ce n'est pas convaincant. Il y aurait même une troisième solution : un péché impossible à formuler. Mais là encore, il y a doute. Ce

dont on peut être sûr, c'est que cette histoire frôle le sacrilège si elle n'y entre pas.

Car un sacrilège est une transgression d'interdits. Or, pour Chateaubriand, l'interdit est la seule chose qui vaille la peine d'agir. Par la transgression bien entendu, ce qui, en aucun cas, ne peut nous éclairer sur le fin mot de cette histoire. Mais cela nous donne la preuve d'une profonde perversité qui se cache sous les traits innocents d'un jeune garçon qui va faire sa première communion, en ayant parfaitement conscience qu'il va absorber Dieu tout entier. A y réfléchir, ce n'est pas tellement différent de l'adoration de la *démone*, cette déesse inaccessible et pourtant d'une beauté si parfaite qu'on en arriverait à se damner pour gagner le paradis.

4. DÉLIRES

Grâce au collège de Dol et à celui de Rennes, le jeune chevalier de Chateaubriand avait acquis une solide instruction classique, aussi bien scientifique que littéraire. Comme sa ferveur religieuse avait quelque peu souffert de son passage à Rennes, on l'envoya à Brest pour subir l'examen de garde de la marine. A la suite de certains contretemps, il se contenta de résider à Brest et d'y mener une vie oisive. Gesril y était déjà, et dans le corps des officiers. Mais brusquement, Gesril, qui a reçu un coup d'épée au cours d'un duel, retourne dans sa famille. Voici François-René tout seul, et qui commence à réfléchir sérieusement sur les avantages et les inconvénients d'être officier de marine.

Les avantages rejoignent les rêveries du solitaire de Combourg : l'aventure, les horizons nouveaux, les continents inconnus. Ce n'est pas sans raison qu'il s'embarquera pour l'Amérique, au début de la Révolution, c'est pour découvrir une nouvelle route maritime, celle du nord-ouest, devenue d'ailleurs aussi légendaire que le fabuleux royaume de Thulé. On sait ce qu'il adviendra des résolutions du vicomte : il

restera prudemment sur la côte orientale des Etats-Unis, se contentant de dévorer les récits des voyageurs et d'en faire son profit.

Pour l'heure, à Brest, dans l'attente d'un brevet d'aspirant, et plein d'amertume depuis le départ de Gesril, il pense surtout aux inconvénients du métier. « J'aurais beaucoup aimé le service de la marine, si mon esprit d'indépendance ne m'eût éloigné de tous les genres de service : j'ai en moi une impossibilité d'obéir. » On s'en serait douté. Passe encore si on lui eût tout de suite conféré le grade de capitaine et le commandement d'un navire ; il eût été le seul maître à bord, après Dieu. Mais, suivre un *cursus honorum* où il faut obéir avant de commander, c'est une chose impensable pour un jeune homme issu des lignées les plus anciennes de la Bretagne. A quoi servirait d'être aristocrate si l'on ne pouvait se dispenser d'obéir ?

C'est là qu'apparaît le caractère de Chateaubriand. Il est réellement indépendant, ingouvernable. On l'a vu à l'œuvre parmi les polissons de Saint-Malo, parmi ses camarades de collège, et aussi vis-à-vis de ses maîtres. L'honneur est un prétexte facile lorsqu'on veut justifier une attitude intransigeante. Or l'honneur de la famille Chateaubriand, s'il est un dépôt sacré dont il a la charge, ne va pas jusqu'à se confondre avec l'humilité ou avec la modestie. François-René se souvient d'avoir rencontré un instant un de ses cousins, l'abbé de Chateaubriand, un véritable hurluberlu « rouge de visage, les manières brusques et impatientes, le ton farouche, ayant un bâton à la main, portant une perruque noire mal frisée, une soutane déchirée retroussée dans ses poches, des souliers poudreux, des bas percés au talon ». Ce personnage presque à la côte avait pourtant refusé une offre alléchante : le préceptorat du jeune duc de Bourbon, fils du prince de Condé. « Le prêtre outrecuidé répondit que le prince, possesseur de la baronnie de Chateaubriand, devait savoir que les héritiers de cette baronnie pouvaient avoir des précepteurs, mais n'étaient les précepteurs de personne. » Cela nous ramène bien loin dans

le temps, dans la Rome antique, où les pédagogues étaient des esclaves, grecs de préférence. « Mais cette hauteur était le défaut de ma famille », avoue ingénument Chateaubriand qui ajoute prudemment : « Je ne suis pas bien sûr, malgré mes inclinations républicaines, de m'en être complètement affranchi, bien que je l'aie soigneusement cachée. » On est prié de ne pas rire, tant à propos des inclinations républicaines de M. de Chateaubriand que de son souci permanent à cacher son orgueil.

Cela dit, le jeune chevalier, se sachant inapte à être commandé — et également inapte à commander, il faut bien le reconnaître, c'est cela la véritable indépendance, — décide de regagner Combourg sans même avertir de son arrivée. Cette arrivée jette un certain froid. Mais François-René a franchi une étape : il ose affronter son père, et à sa grande satisfaction, il s'aperçoit que ce n'est pas si terrible qu'il le pensait. Au lieu d'être accueilli par des réprimandes, il est reçu d'une façon qui est toute naturelle. Il comprend alors qu'il est le vrai maître de son destin. C'est déjà un homme mûr.

Bien sûr, il faut quand même satisfaire aux convenances et trouver une bonne excuse. Il affirme sa « volonté ferme d'embrasser l'état ecclésiastique ». Pourquoi pas ? A l'époque, le clergé était composé d'individus très divers dont un très grand nombre considérait l'état ecclésiastique comme un moyen de vivre, sinon de survivre. Plus tard, Chateaubriand ironisera sur certains d'entre eux dont il sera le compagnon au sein du ministère qui suivra les Cent Jours : « Le Roi *très chrétien* s'était mis à l'abri de tout reproche de cagoterie : il possédait dans son conseil un évêque marié, M. de Talleyrand ; un prêtre concubinaire, M. Louis ; un abbé peu pratiquant, M. de Montesquiou. » Que serait devenu M. de Chateaubriand s'il eût été abbé ou évêque ? Il en aurait eu les talents. Mais que dire de la vie qu'il aurait menée ?

N'en profitons pas pour l'accuser d'hypocrisie. Il manifestait seulement, le jour où il reprenait sa place à Combourg, des dons innés pour la diplomatie, dons qu'il mettra à profit plus

tard quand il sera secrétaire d'ambassade, puis ambassadeur à part entière. Dans les *Mémoires*, il avoue en effet, après avoir rendu compte de son désir apparent de devenir prêtre : « La vérité est que je ne cherchais qu'à gagner du temps, car j'ignorais ce que je voulais. » Ainsi présentées, les choses sont très simples.

On l'envoie donc au collège de Dinan pour parfaire ses études. Quelle déception ! « Je savais mieux le latin que mes maîtres. » Cela fait penser à Montaigne, qui, à son arrivée au collège de Bordeaux, savait lui aussi bien plus de latin que les pédagogues ramollis qu'il trouvait en face de lui. Mais Chateaubriand profite de l'occasion pour apprendre l'hébreu, ce qui montre en tout cas qu'il est loin d'être aussi paresseux qu'il le prétend. Mais comme Dinan se trouve à égale distance de Plancoët et de Combourg, le jeune chevalier est beaucoup plus souvent chez son oncle de Bédée ou chez son père, à tel point que celui-ci trouve plus économique de le garder franchement à la maison. Voilà donc François-René à demeure dans le séjour qui lui est incontestablement le plus agréable.

C'est là que se placent ce qu'il appelle lui-même ses « deux années de délire ». Elles ont une importance capitale, à la fois dans la direction bien étrange et bien paradoxale que va prendre sa vie, et dans l'œuvre immense qui est la sienne, immense par la portée autant que par le génie si particulier dont elle est l'émanation subtile. Imaginons en effet un jeune homme, bourré d'études classiques, parlant à peu près l'anglais, connaissant le grec et le latin, sachant un peu d'hébreu, très versé en mathématiques et en géographie, brutalement plongé au milieu du bocage breton, dans une quasi-solitude, et surtout livré entièrement à lui-même. S'il s'agissait de religion, on appellerait cela une retraite. Aujourd'hui, compte tenu des modes, on parlerait d'années sabbatiques. Il vaut mieux revenir à l'expression même de Chateaubriand : deux années de délire.

Plantons le décor. D'abord le vieux château à moitié en ruine. La terre du domaine se compose de quelques landes

incultes, de deux forêts et de trois moulins. Quelques droits féodaux aident péniblement la famille à vivre. Une cuisinière, une femme de chambre, deux laquais et un cocher. Quatre maîtres : le comte de Chateaubriand, son épouse, Lucile et François-René. Le père a des idées bizarres : « Au lieu de resserrer sa famille et ses gens autour de lui, il les avait dispersés à toutes les aires de vent de l'édifice. » De ce fait, chacun vit dans l'isolement. Le père siège dans la tour de l'est, la seule à peu près intacte, mais son cabinet de travail est curieusement à l'opposé, dans la tour de l'ouest, dont le plus beau fleuron est l'arbre généalogique, sa seule richesse. La mère se trouve au-dessus de la grande salle, entre les deux petites tours. La sœur se terre dans un cabinet dépendant de l'appartement de sa mère. Quant à François-René, il est « niché » dans une sorte de cellule isolée, au haut de la tourelle de l'escalier qui communiquait de la cour intérieure aux diverses parties du château. Les domestiques sont répartis à peu près de la même façon.

La vie se déroule d'une façon immuable. Le père se lève à quatre heures du matin, hiver comme été. La mère et la sœur déjeunent à huit heures du matin. Le repas est sonné à onze heures et demie, et servi à midi. Vers deux heures, la mère s'en va dans son oratoire où elle passe son temps en prière, Lucile s'enferme dans sa chambre, et le père va courir les champs ou bien chasser à la saison. A huit heures, c'est le souper. Après quoi, s'il fait beau, la famille reste un peu dehors. Autrement, on se livre à une étrange veillée dans la grande salle, à la lueur d'une seule bougie, dans le silence, tandis que le père marche de long en large.

Et François-René dans tout cela ? « Je n'avais aucune heure fixe, ni pour me lever, ni pour déjeuner ; j'étais censé étudier jusqu'à midi : la plupart du temps, je ne faisais rien. » Rassurons-nous, cependant : cela veut dire qu'il *rêvait*. L'après-midi, « je regagnais ma cellule, ou j'allais courir les champs ». Voilà qui n'est guère contraignant et qui convient fort bien à un jeune homme ne supportant pas d'obéir.

François-René n'a pas l'air de se plaindre de cette vie étrange. A vrai dire, il en savoure les délices tout aussi ambiguës et perverses que les rêveries qu'il a connues au collège après la lecture de tel ou tel poème d'Horace ou de Tibulle, ou encore après avoir médité sur le manuel des *Confessions mal faites*. Solitaire, lui ? Pas du tout : on pense bien que sa *démone* vient lui tenir compagnie. Ce qu'ils font ensemble, il ne nous le dit pas, mais à l'analyse de ses délires, on s'en doute un peu.

Car il est bien certain que « l'entêtement du comte de Chateaubriand à faire coucher un enfant seul au haut d'une tour pouvait avoir quelque inconvénient ; mais il tourna à mon avantage ». D'abord le jeune homme apprend à vaincre les terreurs nocturnes. Il en acquiert un courage à toute épreuve. D'ailleurs, avant d'aller se coucher, c'est lui qui passe l'inspection dans les appartements de sa mère et de sa sœur. Elles le font en effet « regarder sous les lits, dans les cheminées, derrière les portes, visiter les escaliers, les passages et les corridors voisins ». On ne sait jamais ce qui peut se cacher dans les ombres d'un vieux château féodal, d'autant plus que la tradition locale parlait d'un comte de Combourg, mort depuis des siècles, qui apparaissait à certaines époques. « Sa jambe de bois se promenait aussi quelquefois seule avec un chat noir. »

Il y a beaucoup de légendes dans le pays de Dol et de Combourg. Certaines sont inquiétantes, sulfureuses. Le diable y rôde volontiers, et derrière lui des personnages qu'il ne fait pas bon rencontrer à l'orée des bois ou dans les carrefours de chemins de terre. Mais François-René n'est pas tellement sensible à l'action des êtres maléfiques. Sa mère lui répète : « Mon enfant, tout n'arrive que par la permission de Dieu ; vous n'avez rien à craindre des mauvais esprits tant que vous serez bon chrétien ! » Il ajoute : « J'étais mieux rassuré que par tous les arguments de la philosophie. » Il vise évidemment Voltaire. Mais est-il vraiment « bon chrétien » comme le voudrait sa mère ? On peut en douter. « Mon succès fut si complet que les vents de la nuit, dans ma tour déshabitée, ne

servaient que de jouets à mes caprices et d'ailes à mes songes. Mon imagination allumée, se propageant sur tous les objets, ne trouvait nulle part assez de nourriture et aurait dévoré la terre et le ciel. » On croirait lire une illustration des thèses contemporaines sur l'imaginaire, en particulier la définition précise que donne Jean-Paul Sartre du phénomène de l'imagination à partir des notions de *hylè* (matière) et d'*analogon* (l'objet intermédiaire qui provoque l'image). Le problème est que le jeune Chateaubriand n'a pas assez d'objets autour de lui pour nourrir cet imaginaire : il lui en faut toujours davantage.

Cette voracité se manifeste dans le portrait qu'il trace de sa *démone*, de son fantôme d'amour. A vrai dire, ce n'est pas un portrait, mais une succession de portraits jamais achevés et toujours recommencés. « Sans cesse je retouchais ma toile ; j'enlevais un appât à ma beauté pour le remplacer par un autre. Je changeais aussi ses parures ; j'en empruntais à tous les pays, à tous les siècles, à tous les arts, à toutes les religions. » Pour un jeune homme décidé à porter l'habit ecclésiastique, cela promet. Heureusement, il s'agissait de gagner du temps. « Puis, quand j'avais fait un chef-d'œuvre, j'éparpillais de nouveau mes dessins et mes couleurs ; ma femme unique se transformait en une multitude de femmes, dans lesquelles j'idolâtrais séparément les charmes que j'avais adorés réunis. »

Cet aveu est de taille, et il explique clairement la vie sentimentale ultérieure de Chateaubriand. Le problème de son épouse mis à part, puisqu'il s'est laissé marier par convenance et qu'il n'y a jamais eu le moindre élan d'amour de sa part vers elle, Chateaubriand donne l'impression d'avoir été un papillon qui a butiné toutes les belles fleurs qui se trouvaient sur son passage. Les « madame » ont été les plus belles femmes de l'époque, et elles ont toutes eu les dessins et les couleurs de la femme unique dont rêvait René à Combourg. C'est déjà Nerval : « La treizième revient, c'est encore la première. »

On voit l'importance de cette construction chimérique du fantôme d'amour à partir d'éléments empruntés ici et là. Cela donnait un personnage parfaitement irréel, trop beau, trop

parfait pour avoir une existence palpable. Et c'est pourtant ce personnage féminin que René a cherché toute sa vie. Et il ne l'a jamais trouvé bien entendu, puisqu'il n'était que le produit de son imagination. Tout au plus trouvait-il en une femme certains traits de sa démonsse, mais il en manquait bien d'autres. D'où cette apparente dispersion de René, ses liaisons multiples et successives. Il a fallu M^{me} Récamier pour tempérer en lui cette « voracité ». Mais alors, il était déjà parvenu à un âge où la passion se teinte des couleurs de la tendresse, et Juliette elle-même avait franchi des étapes analogues. Le Chateaubriand jeune est insatiable vis-à-vis des femmes comme il est insatiable vis-à-vis de la vie elle-même. Ce n'est pas qu'il soit infidèle. Bien au contraire, il est fidèle, d'une façon absolue, mais à une image projetée hors de sa conscience. « Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de son existence : je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future. »

Il fait dire cela à son héros dans le récit de *René*. C'est soi-disant de la fiction. Mais chez Chateaubriand, pas plus que chez Nerval, il ne peut y avoir de distinction entre le réel et l'imaginaire. La seule différence entre l'auteur du *Génie du Christianisme* et le poète des *Chimères*, c'est que le second, malade physiquement, n'arrive plus à faire coïncider sa pensée avec son corps, tandis que le premier, doué d'une force et d'une santé peu communes, réalise l'unité, et s'en trouve fort bien. Il va même plus loin dans cette sorte de *monisme* qui est, somme toute, beaucoup plus une attitude philosophique qu'un simple état d'âme : il intègre franchement la nature à lui-même. Ce n'est pas le poète romantique prenant la nature à témoin de ses émois, ce n'est même pas un Hugo qui, comme dans la *Tristesse d'Olympio*, falsifie la nature en lui donnant les couleurs de sa propre émotivité, c'est un créateur qui absorbe l'environnement, qui le dévore, qui le digère littéralement : le résultat est l'apparition d'une créature qui est à la fois le créateur et son double féminin. Écoutons-le : « Je l'embrassais

dans les vents, je croyais l'entendre dans les gémissements du fleuve ; tout était ce fantôme imaginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de vie dans l'univers. » Ce passage, extrait de *René*, est en réalité un fragment détaché de la première édition du *Génie du Christianisme*, dans un chapitre consacré à Didon, et qui est une analyse de l'amour passionné par opposition à la religion du mariage. Chateaubriand y retrouve ses rêveries de collégien sur Enée, et surtout sur la reine de Carthage. N'oublions pas que, selon Virgile, Didon choisit la mort autant parce qu'elle est abandonnée par Enée, qu'elle aime de toute la fureur de la passion, que parce qu'elle a trahi son défunt époux à qui elle avait juré fidélité.

Le problème de la fidélité est donc posé. Mais la seule fidélité que Chateaubriand ait jamais respectée est celle qu'il devait à ce fantôme d'amour. Il délire, bien sûr, mais son délire est solide dans la mesure où il est conscient. C'est du délire organisé. Chateaubriand ne le subit pas : il le provoque, il le dirige, il le mène où il veut, il l'assume entièrement. L'avantage certain de ce comportement est qu'il peut franchir les multiples étapes qui mènent à la transcendance. Car ce délire, d'abord sensuel, devient passion, puis cette passion se métamorphose en extase mystique qui n'est pas exempte d'un certain panthéisme.

Certes, qu'il le veuille ou non, quelles que soient ses défiances vis-à-vis de l'auteur de l'*Emile*, il suit la même voie que Jean-Jacques, et, comme lui, il parvient à atteindre « l'être universel qui embrasse tout ». La vision exacerbée acquiert tant de force que, paradoxalement, elle touche à l'inexprimable : « Comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j'éprouvais dans mes promenades ? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert : on en jouit, mais on ne peut les peindre. » C'est déjà la page blanche qui hantait Mallarmé. Mais Chateaubriand est trop bavard pour se taire. La musique des mots lui donne le vertige, et c'est ce vertige qu'il parvient à décrire, sans

d'ailleurs se faire trop d'illusions sur la réalité des sentiments (c'est-à-dire des passions) dont il prétend jouir. Il y a aussi une mécanique verbale qui se déclenche quand on ouvre les portes du château féerique grâce à des mots de passe qui sont autant d'incantations magiques. Chateaubriand est l'*Enchanteur*, ne l'oublions pas. S'il est bien souvent Perceval à la recherche du Graal, il est aussi Merlin : il connaît *le mot*. Il n'en est pas plus heureux pour autant, car il sait très bien que tout cela n'est qu'illusion. Il écrit dans l'*Essai sur les Révolutions* une phrase assez amère sur ce sujet : « Nous sommes ici-bas comme au spectacle : si nous détournons un instant la tête, le coup de sifflet part, les palais enchantés s'évanouissent ; et lorsque nous ramenons les yeux sur la scène, nous n'apercevons plus que des déserts et des acteurs inconnus. » Il ne faut pas ignorer que, dans la plupart des textes qui racontent sa légende, Merlin est présenté comme quelqu'un qui éclate de rire lorsqu'on lui pose une question. Pourquoi ce rire ? Est-ce dérision vis-à-vis des interrogateurs, ou dérision vis-à-vis des questions posées ? Ou n'est-ce pas tout simplement un aveu d'impuissance ? L'acte magique consiste à faire apparaître des châteaux merveilleux et des vergers féeriques ? Mais une simple absence détruit tout. Héros, sage ou saint, Merlin est aussi *celui qui délire* : et pris dans son délire, il crée des mondes illusoires qui se détruiront d'eux-mêmes dès que sa parole aura cessé.

Nous touchons là un problème ontologique fondamental. C'est la parole qui crée. « Au début était le Verbe. » Par la somptuosité de son discours, Chateaubriand nous enchante. Il s'enchante lui-même. Il vit de sa parole. Mais un simple écart de langage suffit pour tout remettre en cause. Il y a là une terrible ambiguïté dont aucun être vivant ne peut mesurer l'ampleur. Chateaubriand sait très bien que rien n'est réel dans ce qu'il raconte, pas plus ses descriptions passionnées du lac Ontario qu'il n'a jamais vu que le portrait de sa démonsse. Et pourtant, *cela est*. Et autant pour M. le vicomte que pour ses lecteurs. Et il suffira d'une pirouette, d'un instant d'inattention pour que la scène se vide.

Fragilité du monde. Fragilité des « passions ». Fragilité du discours. « Un jour, je m'étais amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau, et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînait. Un roi, qui craint de perdre sa couronne par une révolution subite, ne ressent pas des angoisses plus vives que les miennes à chaque accident qui menaçait les débris de mon rameau. O faiblesse des mortels ! ô enfance du cœur humain, qui ne vieillit jamais ! voilà donc à quel degré de puérilité notre superbe raison peut descendre ! » Le symbole est éloquent. Pourtant, il n'y a aucun moyen d'éviter cela si l'on ne veut pas grossir la cohorte des médiocres. Car la médiocrité est une chose qu'il faut éviter à tout prix, quitte à s'engouffrer dans la voie de l'orgueil. « Si la renommée est peu de chose quand elle ne se rapporte qu'à nous, il faut convenir néanmoins que c'est un beau privilège du génie que de donner une existence impérissable à tout ce qu'il a aimé. »

Nous y voilà. Le fantôme d'amour a beau être un flot de paroles, il acquiert non seulement une réalité dans l'immédiat, mais une sorte d'éternité. Car l'homme a le pouvoir de créer et d'immortaliser, lui qui n'est pourtant qu'un *passager*, un être éphémère : « La voix de l'homme ne se ranime pas comme celle de l'écho ; l'écho peut dormir dix siècles au fond d'un désert, et répondre ensuite au voyageur qui l'interroge ; la tombe ne répond jamais. » On pourrait faire un parallèle entre la tombe de Chateaubriand, sur le Grand Bé, et l'écho que continue à perpétuer son œuvre. On ne vient visiter le Grand Bé que parce qu'il y a *Atala*, *les Martyrs* ou la *Vie de Rancé*. Qui penserait encore à M^{me} de Caud si François-René n'avait pas tracé un portrait saisissant de sa sœur Lucile, prolongeant à travers les siècles cet écho qui n'en finit pas de se répercuter sur les roches des rivages impénétrables ?

Tout cela ne va pas sans souffrance. Même cette souffrance est incomplète : « Croyez-moi, les douleurs ne sont point éternelles ; il faut tôt ou tard qu'elles finissent parce que le cœur de l'homme est fini ; c'est une de nos grandes misères ;

nous ne sommes pas même capables d'être longtemps malheureux. » Quelle constatation ! Quel déploiement de ruses pour en arriver là ! Il faudrait croire que François-René s'invente son fantôme d'amour de façon si parfaite qu'il est assuré de ne jamais le rencontrer et d'en souffrir le plus longtemps possible.

Il y a de cela. « Il faut avoir le cœur placé haut pour verser certaines larmes : la source des grands fleuves se trouve sur le sommet des monts qui avoisinent le ciel. » On comprend ainsi que cette attitude ne relève nullement du masochisme le plus vulgaire, mais du sentiment de plénitude qui s'empare de l'audacieux qui peut assumer les souffrances d'un Dieu. Dans toute son œuvre, Chateaubriand a tenté de démontrer la supériorité du christianisme sur les autres religions et surtout sur tous les autres systèmes de pensée. Et l'argument principal est le suivant : Jésus, qui est Dieu incarné, a souffert les plus grandes souffrances du monde parce que ses souffrances étaient celles de l'humanité entière, passée, présente et à venir. L'union avec Dieu est donc, en un premier temps, une union dans la souffrance. C'est de là que viendra le bonheur, qui ne peut être que suprême, puisqu'il s'agit de participer soi-même à la rédemption.

C'est pourquoi Chateaubriand, avec sa dialectique puisée à bonne source, principalement chez Blaise Pascal, insiste avec force sur les vertus de la souffrance, seule attitude noble pour remplir une vie. C'est pourquoi, tout en essayant de l'analyser, il pratique la *Passion*. Le terme lui-même est d'une ambiguïté fondamentale, puisqu'il désigne aussi bien la souffrance subie que le sentiment dans sa plus haute manifestation. Et que dire de la connotation purement chrétienne, de la Passion du Christ ? Cette passion du Christ est tout autant une souffrance suprême qu'un amour suprême, absolu pour les hommes. Quand il commente *Phèdre* de Racine, Chateaubriand ne peut s'empêcher de dire que, dans les tirades où elle exhale sa passion malheureuse pour Hippolyte, l'héroïne pousse « le cri le plus énergique que la passion ait jamais fait entendre », à

savoir le regret éprouvé par Phèdre de n'avoir point profité au moins un instant de son « crime affreux ». Et Chateaubriand de commenter ainsi : « Il y a là-dedans un mélange des sens et de l'âme, de désespoir et de fureur amoureuse, qui passe toute expression. Cette femme qui se *consolerait d'une éternité de souffrance* si elle avait joui d'un instant de bonheur, cette femme n'est pas dans le *caractère antique* ; c'est la *chrétienne réprouvée*, c'est la pécheresse tombée vivante dans les mains de Dieu ; son mot est le mot du damné. »

Voilà des paroles bien définitives et bien dures, et en tout cas fort imprudentes. *Car elles concernent aussi bien René que Phèdre*. Faut-il donc passer par l'enfer pour découvrir la porte du paradis ? Au moment où il passe ses deux années de délire, Chateaubriand se résoudrait bien à devenir prêtre, et comme tel à juger des passions des autres. Il n'a aucune vergogne à concilier l'exigence de pureté absolue qui doit caractériser, selon lui, le prêtre chrétien, et l'obsession de la démons. Aurait-il vu, comme le verra plus tard Georges Bataille, qu'il y a un érotisme violent dans toute ascèse spirituelle, ou que le chemin du divin passe nécessairement par toutes les turpitudes de la chair ? Dans tout le *Génie du Christianisme*, Chateaubriand va s'ingénier à montrer les « beautés » de la religion chrétienne, de sa doctrine et de son rituel. En fait, il n'insiste que sur l'aspect esthétique, sensoriel et presque sensuel de ce christianisme, à vrai dire très peu orthodoxe. S'il n'a pas été plus loin dans une exégèse érotique de la religion, c'est que l'époque ne s'y prêtait guère.

Mais lui, François-René, en tant qu'individu, comment aurait-il réagi dans une société de type permissif, dans un milieu socio-culturel où le sexe-roi remplace la vague et commode passion ? On ne refait pas l'histoire, et il serait ridicule de vouloir réécrire l'œuvre de Chateaubriand à notre époque. Mais la question peut être posée. Et l'on peut y répondre. C'est lui-même qui répond d'ailleurs : « Cette maladie de l'âme se déclare avec fureur aussitôt que paraît l'objet qui doit en développer le germe. » Stendhal reprendra

cette conception de l'amour et parlera de phénomène de « cristallisation ». Et Freud, en des termes différents, dira à peu près la même chose. François-René n'a pas échappé au sort commun. Il l'a même magnifiquement exploité à son profit : il est réellement un grand fleuve qui prend sa source dans des hauteurs proches de Dieu. Et il ose le dire, quitte à se retrancher derrière Massillon, en particulier derrière le sermon sur la *Pécheresse* qui alimenta sa délectation morose de collégien : « C'est un désordre d'aimer pour lui-même ce qui ne peut être ni notre bonheur, ni notre perfection, ni par conséquent notre repos : car aimer, c'est chercher la félicité dans ce qu'on aime ; c'est vouloir trouver dans l'objet aimé tout ce qui manque à notre cœur ; c'est l'appeler au secours de ce vide affreux que nous sentons en nous-mêmes, et nous flatter qu'il sera capable de le remplir. » Ce sont là paroles de sermoneur. Chateaubriand admire beaucoup Massillon et reprend ces paroles à son compte. Il a raison, car tout y est dit. Il suffit de lire entre les lignes pour comprendre, et c'est effectivement ce qu'a fait le collégien François-René. Les livres qui pervertissent la jeunesse ne sont pas forcément ceux qui se trouvent à l'index. Il est vrai que François-René n'avait pas besoin d'être pervers, il l'était déjà par nature. Tout enfant est un « pervers polymorphe ». Il suffit de prendre conscience de cette tare originelle et de la faire servir à l'éclosion de la véritable personnalité.

De quoi s'agit-il en effet, sinon de la prise en compte d'un vide effrayant qui est en tout être humain, vide provoqué par le sentiment d'*avoir été séparé* de quelque chose. Le mot *sexe* provient d'une racine qui signifie « coupure », « séparation », on l'oublie un peu trop. Sur le plan religieux, l'union avec le divin compense cette coupure, si tant est qu'on puisse bien comprendre le sens de l'union avec Dieu. Sur le plan affectif, c'est l'amour — filial, parental, conjugal, ou tout simplement érotique — qui opère cette compensation. Mais sur le plan physique, c'est la sexualité elle-même qui commande. Et nous la subissons (de façon *passive*) : c'est la *passion*. Et l'origine du

mot se trouve dans le latin *pati*, « souffrir », « supporter ». Il ne peut pas y avoir de passion heureuse, c'est évident : voyez Yseult et Tristan. Mais, au fait, est-ce que la passion est de l'amour ?

Grave question. Elle débouche sur le plan métaphysique et engendre d'autres questions sur la singularité de l'être : cet être est-il fait pour être seul, ou pour trouver sa complémentarité ? La mythologie nous propose des modèles, la *dyade*, et aussi les traditions sur l'androgynie primitif. Chateaubriand ne prononce jamais les mots de *dyade* ou d'*androgynie*. Ils auraient été malséants. Mais sa réflexion intérieure, et sa propre vie, ne sont qu'une longue et patiente dissertation sur ce thème, à plus forte raison quand il délire.

Et il délire souvent.

« Voici venir une jeune reine, ornée de diamants et de fleurs (c'était toujours ma sylphide) ; elle me cherche à minuit, au travers des jardins d'orangers, dans les galeries d'un palais baigné des flots de la mer... Elle s'avance au milieu des statues immobiles, des pâles tableaux et des fresques silencieusement blanchies par les rayons de la lune... Je tombe aux genoux de la souveraine des campagnes d'Enna ; les ondes de soie de son diadème dénoué viennent caresser mon front, lorsqu'elle penche sur mon visage sa tête *de seize années*, et que ses mains s'appuient sur mon sein palpitant de respect et de volupté. » Charles Le Quintrec écrit à ce propos un commentaire dont l'acidité ne nuit pas à la justesse : « M. de Chateaubriand me fait penser à ce prince qui fit le tour du monde afin de trouver une compagne qu'à son retour il sut découvrir dans la fille de son jardinier¹. »

Oui, mais Chateaubriand avait peut-être ses raisons pour faire ainsi le tour du monde à la recherche de la compagne

1. Charles Le Quintrec, *Les grandes heures littéraires de Bretagne*, Rennes, Ouest-France, 1978, p. 30.

idéale, de son double. On a beau être un adolescent pervers, il est des choses qu'on n'ose pas avouer au monde, et surtout qu'on n'ose pas s'avouer à soi-même, quelle que soit l'intensité du délire dans lequel on plonge avec délices.

Au fait, qui était donc la fille du jardinier ?

CHAPITRE II

L'INCESTE ABSOLU

En 1822, le vicomte de Chateaubriand, après avoir rappelé les circonstances dans lesquelles, en 1792, *on le maria* à M^{lle} de la Vigne, brosse un tableau assez chaleureux de son épouse, mettant l'accent sur ses vertus chrétiennes et les opposant à ses propres faiblesses. « Quand l'un et l'autre nous paraîtrons devant Dieu, c'est moi qui serai condamné. » Et il termine son hommage par cette réflexion un peu désabusée : « Je dois donc une tendre et éternelle reconnaissance à ma femme dont l'attachement a été aussi touchant que profond et sincère. Elle a rendu ma vie plus grave, plus noble, plus honorable, en m'inspirant toujours le respect, sinon toujours la force des devoirs. »

Il est certain que M^{me} de Chateaubriand n'a jamais fait le poids face à une M^{me} de Beaumont, une M^{me} de Noailles ou une M^{me} Récamier. Elle a été, selon une célèbre définition, la *veuve d'un vivant*. A-t-elle même été une épouse au sens strict du terme ? On peut se le demander. Chateaubriand qui a écrit de fort belles pages sur le mariage chrétien considère ce mariage comme bon pour les autres mais comme peu adapté à son propre cas. Il est vrai que Jean-Jacques Rousseau, qui abandonna ses enfants, est l'auteur d'un remarquable traité sur l'éducation. Après tout, avoue Chateaubriand, « si je ne me fusse pas marié, ma faiblesse ne m'aurait-elle pas livré en proie à quelque indigne créature ? N'aurais-je pas gaspillé et sali mes

heures comme lord Byron ? » Cette réflexion vise évidemment Rousseau, coupable de s'être encanaillé avec Thérèse Levasseur, et, le plus ouvertement possible, le poète anglais qu'il aime et déteste le plus, ce George Gordon qui, par le jeu des héritages, s'en vint siéger à la Chambre des Lords, attirant de ce fait encore plus l'attention sur ses excès et sur ses turpitudes. Chateaubriand ne rate pas une occasion de fustiger Byron. On pourrait croire qu'il en est jaloux. Ils étaient en tout cas de la même trempe.

Il est certain que M. de Chateaubriand ne se pardonne pas ses faiblesses. Il serait plutôt comme la Phèdre de Racine : un chrétien à qui la grâce a manqué. Mais il n'est pourtant pas janséniste. Il n'admet pas une quelconque prédestination et se sent responsable de ses actes. S'il est condamné par Dieu, ce ne peut être éternellement, car son Dieu, dieu d'amour et de beauté, n'a pas le caractère terrible de celui de Saint-Cyran : il se sent plus à l'aise à travers les prédications de Massillon. Le problème, c'est qu'un aristocrate se doit d'être un exemple de vertu et de dignité. Pour ce qui est de la dignité, M. de Chateaubriand n'a pas à rougir. Mais la vertu ? La honte le saisit, et il sait très bien qu'il ne réussira pas à justifier son attitude. Alors, il se venge sur Byron, son *alter ego* qui, lui, n'hésite pas à affirmer les transgressions qu'il opère.

Car il s'agit bel et bien de transgression. Transgresser un interdit, ce n'est pas désobéir bêtement à un règlement : c'est *aller plus loin*, au strict sens étymologique. Et n'importe quel individu n'est pas forcément capable de transgresser. Seuls ceux qui ont une personnalité hors du commun peuvent se livrer à ce genre d'exercice. Le génie est une transgression permanente. C'est le perpétuel dérèglement des sens qu'a pratiqué Rimbaud. Mais Rimbaud n'est pas revenu de sa saison en enfer. La terreur de Chateaubriand est de ne pouvoir revenir, d'où ses tâtonnements, ses errements, ses retours en arrière, ses travestissements. Aller plus loin, oui, mais en respectant les règles du jeu. Voilà quel a été le souci de François-René pendant toute sa vie. Mais les volcans qui

paraissent éteints sont susceptibles de se réveiller un jour avec d'autant plus de violence qu'ils se faisaient oublier. Et, de toute façon, sous la roche dure et compacte, il y a de la lave en fusion.

C'est par ses réactions envers les femmes, les réelles, les « madame » mais aussi vis-à-vis des imaginaires, les héroïnes de ses récits, que se manifeste la transgression de Chateaubriand. Cette transgression concerne l'interdit de l'inceste, mais pas n'importe quel inceste, celui qui est absolu. En effet, le terme d'inceste a été galvaudé et cela mérite quelques réflexions.

Il faut d'abord écarter toute idée d'inceste dans la *Phèdre* de Racine. Si *Phèdre* est une amoureuse dévorée jusqu'aux extrêmes limites par la passion, elle n'a aucun lien de parenté réelle avec le fils de son mari. De plus, c'est en croyant, de bonne foi, que Thésée est mort, qu'elle avoue à Hippolyte qu'elle l'aime : elle n'est même pas adultère. C'est Racine qui, en développant des arguments de métaphysique janséniste, a introduit cette notion d'inceste dans la légende primitive qui n'est ni plus ni moins que le doublet du fameux épisode biblique de M^{me} Putiphar, et qu'on retrouve en de multiples exemplaires dans la tradition populaire orale, voire dans la légende archaïque de la Ville d'Is. Si l'on admet une possibilité d'inceste entre *Phèdre* et Hippolyte, ce ne peut être que sur un plan social et non moral : les sociétés de type indo-européen sont exogames, donc interdisent toute union dans l'intérieur même du clan. On sait que cette donnée s'est retrouvée dans tout le Moyen Age chrétien avec les degrés de parenté prohibés. Il fallait alors une décision pontificale pour contracter certains mariages royaux ou princiers, quitte à demander ensuite, en cas de besoin, une annulation pour cause de consanguinité. L'exemple d'Aliénor d'Aquitaine est célèbre : son union avec Louis VII est rompue parce qu'ils sont cousins à un degré prohibé, donc parce que cette union est « incestueuse », mais ce qu'on ne dit pas, c'est que son second mariage avec Henry II Plantagenêt, également son cousin, est

entaché de la même tare. Toutes ces histoires ne sont, en dépit de l'apparence, ni religieuses, ni morales, mais simplement sociales, et bien entendu économiques.

Car l'interdit sur l'inceste est d'origine économique. Dans les sociétés exogamiques, il s'agit d'agrandir le patrimoine en contractant une union avec un membre d'une autre famille. Par contre, certaines sociétés endogamiques s'attachent à préserver l'intégrité du patrimoine en encourageant les unions entre membres de la même famille : chez les Juifs traditionnels, un homme — libre bien entendu — doit épouser sa belle-sœur si celle-ci devient veuve. La même idée prédomine dans l'Égypte ancienne où le pharaon épouse sa sœur. Mais là, l'usage politique se double d'une résonance religieuse et mythologique.

Car l'inceste est avant tout un schéma mythologique. On a beau prétendre que les enfants nés de relations incestueuses risquent d'être des monstres, la véritable raison de l'interdit n'est pas là. Certes, les tares héréditaires s'ajoutent d'autant plus que le degré de parenté réelle est proche — mais pas tellement plus que lors des unions entre cousins —, mais ce qui fait peur, c'est le caractère incongru des relations sexuelles entre mère et fils, entre père et fille, entre frère et sœur. Et chose curieuse, on passe sous silence les relations homosexuelles qui pourraient s'établir — et qui sont plus difficilement décelables — entre mère et fille, entre père et fils, entre frère et frère, entre sœur et sœur. Il y a là un « tabou » beaucoup plus grave, qui s'évacue par un non-dit absolu.

Dans les sociétés occidentales, le comble de l'horreur est l'exemple d'Œdipe, et Freud n'a fait que suivre l'opinion commune en étalant sur l'humanité entière ce qui est pourtant un cas individuel. Certes, c'est, au profond du psychisme, la mère qui excite la première la sensualité de son fils, quitte à y trouver elle-même son compte. Certes, le fils voit toujours, à un moment de sa vie, dans son père un rival — mais un rival nécessaire pour contribuer à sa propre maturation — qu'il a envie d'éliminer. Freud a sûrement raison. Mais on a oublié

que l'inceste d'Œdipe est savamment préparé par les dieux et que ceux-ci, pour reprendre les termes du *pater noster*, s'acharnent à *inducere in tentationem* le malheureux fils de Laios et de Jocaste, le piégeant à chaque étape de sa vie et le conduisant à un destin qu'ils ont choisi. En fait, les dieux, si l'on décrypte objectivement la légende, ont conduit Œdipe vers une situation hors du commun, mais *Œdipe n'a pas su assumer le destin qui lui était proposé* : il se crève les yeux, ce qui est la preuve qu'il vit son expérience comme un échec qu'il ne peut plus voir.

Les choses sont beaucoup plus complexes. Dans la mythologie grecque, Zeus est l'époux de sa sœur Héra, et personne n'y trouve à redire. Si l'on prend la Genèse à la lettre, avec quelle femme Caïn procrée-t-il sa nombreuse progéniture sinon avec sa mère Eve elle-même ? Bien entendu, c'est une question qu'on ne pose jamais. Quant à la Vierge Marie, elle est fécondée par le Saint-Esprit, qui est Dieu, et donne naissance à Jésus qui est également Dieu. Les explications des théologiens ne sont, en ce domaine, qu'une suite de paralogismes où l'apparence tient lieu de réalité. Il y a bien les filles de Loth : mais leur acte est justifié par la survie de la race, le père étant alors le seul mâle. En cas de nécessité, la morale s'estompe, preuve que cette morale n'est là que pour freiner quelque chose, pour empêcher cette chose de devenir habituelle.

D'où l'interdit, et la transgression de cet interdit, mais dans des cas exceptionnels et avec des personnages exceptionnels. Les dieux ont le droit d'être incestueux. Les filles de Loth ont le droit d'être incestueuses. Le pharaon a le droit d'être incestueux (il est d'ailleurs lui-même une sorte de divinité incarnée). Certains héros ont le droit d'être incestueux. Le légendaire des peuples non indo-européens fourmille d'exemples de ce genre où l'on voit le frère et la sœur *inventer* l'amour physique, en conformité avec le soleil et la lune, qui sont les principes mâle et femelle (d'ailleurs interchangeables suivant les sociétés). Tout cela se retrouve dans le conte de *Peau d'Ane*, mais le christianisme y a imposé sa morale, et le roi n'est plus

qu'un père libidineux en face d'une pure et tendre fille qui obéit aux principes que lui ont inculqués les religieuses chez lesquelles elle a dû faire ses études. Soyons sérieux : le schéma de ce conte est mythologique.

Il y a d'ailleurs différents degrés dans l'inceste, aussi bien dans la vie quotidienne que dans la symbolique des théogonies. L'inceste qui suscite le plus de réprobation est incontestablement celui qui concerne le père et la fille, car on suppose que le père, homme sûr, conscient et responsable, abuse de sa fille, trop jeune pour résister — et pour désobéir ! — et se montre donc coupable. C'est vite dit. Et c'est passer sous silence l'attitude de la fille, laquelle peut ne pas se montrer insensible au père, ne serait-ce qu'au niveau fantasmatique, Freud et ses disciples l'ont bien compris. On oublie qu'en un tel cas, deux êtres sont en jeu.

L'inceste qui fait le plus peur est, par contre, celui qui concerne la mère et le fils. On n'en rend responsable ni l'un ni l'autre — comme dans *Œdipe* —, mais on considère cela comme particulièrement immonde. En fait, dans ce cas, ce qui est insupportable, c'est, au niveau de l'inconscient, le retour du fils dans le ventre de la mère, autrement dit le *regressus ad uterum* : il s'agit d'une mort, d'une véritable négation de l'être. Et c'est ainsi que le vivent Jocaste et Œdipe. Dans son magnifique récit intitulé *ma Mère*, Georges Bataille, de façon très distinguée quoique très crue, illustre parfaitement ce thème en lui redonnant ses dimensions humaines.

Chaque fois qu'un géniteur intervient dans la relation incestueuse, l'opinion commune s'émeut et crie au scandale. C'est un fait. Mais cette même opinion commune semble beaucoup plus tolérante envers l'inceste où sont impliqués le frère et la sœur. On se contente de détourner pudiquement les yeux. Ainsi n'insiste-t-on jamais sur ce qui unit Oreste à sa sœur Electre. Il est vrai que le cadre est mythologique et qu'il se réfère à l'antique culte de la Diane scythique, la déesse-soleil des Indo-Européens. Dans ces conditions, la relation entre lord Byron et sa demi-sœur peut être considérée comme une

provocation. C'en était d'ailleurs une, mais chargée de bien d'autres éléments, *ce que Chateaubriand a fort bien compris*, et ce qui est une des raisons pour lesquelles l'auteur d'*Atala* n'est jamais tendre envers son confrère britannique. C'est à croire que l'opinion courante, si sévère quant à l'inceste parental, ne peut se défendre de certaines complaisances à propos de l'inceste fraternel.

Et pourtant, à l'analyse, l'inceste fraternel a une tout autre portée. En effet, dans l'inceste parental, le père ou la mère ne représentent *qu'une moitié* de la parenté : le fils ou la fille ne sont que le résultat de la rencontre entre deux courants, et, en copulant avec un des deux parents, c'est seulement avec l'un de ces courants que s'accomplit la copulation. Dans la réalité profonde, il s'agit uniquement d'un *demi-inceste*. Mais que dire de l'inceste fraternel ? Frère et sœur ont le même père et la même mère. Ils sont tous deux dans le même courant. Il y a totalité. Il s'agit bel et bien d'un acte complet, d'un *inceste absolu*.

A cela s'ajoute la connotation métaphysique : de même nature, le frère et la sœur perpétuent cette nature par eux-mêmes sans avoir besoin d'apports extérieurs. Au point de vue métaphysique, c'est la perfection enfin réalisée : l'énergie, au lieu de se disperser dans l'univers, de se répartir et par conséquent de s'affaiblir, trouve son point d'équilibre absolu. L'inceste du frère et de la sœur réalise la fameuse dyade et remonte à l'unité primitive de l'androgynie mythique ou réel, tout au moins aux origines, avant la *séparation*, c'est-à-dire avant la sexualisation. Ainsi s'affirment deux forces contradictoires qui ne peuvent se manifester que l'une par rapport à l'autre, dans une harmonie totale, se suffisant à elles-mêmes, et pourtant incarnées dans le monde des réalités tangibles et visibles. C'est Merlin et Viviane dans la forêt de Brocéliande. Merlin est prisonnier dans un château d'air invisible où Viviane l'a enfermé. Mais Merlin s'est consciemment laissé enfermer. Et, si l'on se livre à une analyse poussée du mythe, on

s'aperçoit que Viviane (ou Niniane, ou Nemue, ou Gwendydd) n'est pas autre chose que la sœur de Merlin.

Tout cela, répétons-le, est du domaine de la métaphysique et de l'ontologie, et traduit en termes mythologiques. Mais c'est précisément dans ce domaine que nous retrouvons Chateaubriand. Il n'est pas innocent. Il l'a presque dit en toutes lettres dans *René*, où l'attitude du héros et de sa sœur Amélie, c'est-à-dire Lucile, en dit plus long qu'un discours philosophique. Mais il n'y a pas que dans *René* que s'exprime cet inceste — fantasmatique —, c'est dans toute l'œuvre de Chateaubriand qu'on en repère les traces. Et chaque femme décrite par l'enchanteur de Combourg, qu'elle soit réelle, qu'elle soit imaginaire, est un peu Lucile. Et à chaque fois, un empêchement se fait sentir, l'*interdit* qu'il faut transgresser. Dans cette transgression, Chateaubriand s'en tire avec habileté. N'est-il pas un peu Merlin ? N'est-il pas l'*Enchanteur* pour ses « madame » ? « La nuit, lorsque l'aiglon ébranlait ma chaumière..., il me semblait que la vie redoublait au fond de mon cœur, que j'aurais eu la puissance de créer des mondes. » Atteindre la dyade, c'est devenir divin. Cela ne va pas sans secousses. Mais on ne peut y parvenir sans déchaîner l'aiglon. François-René s'y entend fort bien. Et sa sœur Lucile est là pour l'initier.

1. L'IMAGE DE LA SŒUR

Il ne fait aucun doute que c'est Lucile qui a éveillé son jeune frère à la poésie. Ils avaient l'habitude, tous deux, d'aller errer dans la campagne autour de Combourg. « Ce fut dans une de ces promenades que Lucile, m'entendant parler avec ravissement de la solitude, me dit : " Tu devrais peindre tout cela ". Ce mot me révéla la muse ; un souffle divin passa sur moi. » Cela, c'est la relation directe d'un souvenir qui ne s'effacera jamais dans la mémoire de Chateaubriand. Il en parle dans toute son œuvre. Il insiste dessus, dans *René* : « Timide et

contraint devant mon père, je ne trouvais l'aise et le contentement qu'auprès de ma sœur Amélie. Une douce conformité d'humeur et de goûts m'unissait étroitement à cette sœur. »

Lucile-Amélie avait quatre ans de plus que François-René. A l'époque de ces promenades qu'on peut qualifier de « romantiques » sans trop risquer de se tromper, il avait dans les douze ans, et Lucile en avait seize. On remarquera que toutes les héroïnes de Chateaubriand ont seize ans, même celles qui surgissent un instant de son imagination enfiévrée, au détour d'un chemin. Ainsi, en 1833, alors qu'il se trouve en calèche, revenant de Carlsbad vers Paris, l'univers bascule devant lui : « Du fond de ma calèche, je regardais se lever les étoiles. » Il n'y a pas que les étoiles à se lever. Dans l'obscurité de la Forêt Noire, voici l'Enchanteur de Combourg dans la campagne romaine. Il le peut, puisqu'il possède des pouvoirs magiques. Et il n'est pas seul : il a, à ses côtés, une jeune Italienne à qui il donne le nom de Cynthie, comme celle qu'a chantée le poète Properce. Et le délire commence : « N'ayez pas peur, Cynthie : ce n'est que la susurrations des roseaux inclinés par notre passage dans leur forêt mobile. J'ai un poignard pour les jaloux et du sang pour toi. » Il décrit alors la campagne, le long de la Voie Appienne, bien mieux que s'il y était, en se souvenant évidemment d'y être allé en compagnie de M^{me} de Beaumont. La description est belle, lyrique, étonnante, d'une extraordinaire fraîcheur, mêlée d'incantations où se reconnaît la voix de l'Enchanteur, avec des réflexions qu'on n'attendrait pas : « Mais, Cynthie, il n'y a de vrai que le bonheur dont tu peux jouir. » Et puis, il reprend ses litanies : « Cynthie, ta voix s'affaiblit : il expire sur tes lèvres, le refrain que t'apprit le pêcheur napolitain dans sa barque véli-vole, ou le rameur vénitien dans sa gondole légère. Va aux défaillances de ton repos : je protégerai ton sommeil. » Suit alors une sorte de prière païenne : « Un faisceau de jasmins et de narcisses, une Hébé d'albâtre, récemment sortie de la cavée d'une fouille, ou tombée du fronton d'un temple, gît sur ce lit d'anémones : non, Muse, vous vous trompez. Le jasmin, l'Hébé d'albâtre,

est une magicienne de Rome, née il y a seize mois de mai et la moitié d'un printemps, au son de la lyre, au lever de l'aurore, dans un champ de roses de Paestum. »

M. de Chateaubriand écrit cela à l'âge de 65 ans. En 1817, relatant son existence à Combours, alors qu'il a seulement 49 ans, il affirme à propos de sa sœur : « Dans les bruyères de la Calédonie, Lucile eût été une femme céleste de Walter Scott, douée de la seconde vue ; dans les bruyères armoricaines, elle n'était qu'une solitaire avantagée de beauté, de génie et de malheur. »

Ce qui est remarquable, c'est l'aspect féerique qu'il donne à Lucile et à cette Cynthie qui est une des incarnations, si l'on ose dire, de sa démonne. Toutes deux sont des magiciennes. Toutes deux ont seize ans. « Lucile était grande et d'une beauté remarquable, mais sérieuse. Son visage pâle était accompagné de longs cheveux noirs ; elle attachait souvent au ciel ou promenait autour d'elle des regards pleins de tristesse ou de feu. Sa démarche, sa voix, son sourire, sa physionomie avaient quelque chose de rêveur et de souffrant. » Mais entre ces deux portraits, il y en a un autre, très émouvant, et qui concerne Pauline de Beaumont : « Son visage était amaigri et pâle ; ses yeux coupés en amande auraient peut-être jeté trop d'éclat si une suavité extraordinaire n'eût éteint à demi ses regards en les faisant briller languissamment, comme un rayon de lumière s'adoucit en traversant le cristal de l'eau. » M^{me} de Beaumont est morte tuberculeuse, veillée par François-René. Lucile est morte très jeune, après avoir été mariée un an, après une liaison douloureuse avec le poète Chénedollé, dans un état psychique voisin de la folie, seule, son frère étant absent. « Ma sœur fut enterrée parmi les pauvres : dans quel cimetière fut-elle déposée ? dans quel flot immobile d'un océan de mort fut-elle engloutie ? Elle m'a quitté, cette sainte de génie. Je n'ai été un seul jour sans la pleurer. Lucile aimait à se cacher ; je lui ai fait une solitude dans mon cœur ; elle n'en sortira que quand j'aurai cessé de vivre. »

Ce sont là d'étranges paroles. Mais elles montrent combien

René et Lucile étaient liés. « Notre amitié était toute notre vie », dit-il encore. Mais quelle amitié ? Le récit de *René* va plus loin que tous ces aveux tempérés par le souci d'être conforme à son image. Lorsque le héros, après avoir tenté de découvrir un intérêt pour la vie à travers les pays lointains, rentre en France, il s'y trouve étranger. Sa sœur elle-même semble le fuir. « Je me trouvai bientôt plus isolé dans ma patrie que je ne l'avais été sur une terre étrangère. Je voulus me jeter pendant quelque temps dans un monde qui ne disait rien et qui ne m'entendait pas. Mon âme qu'aucune passion n'avait encore usée cherchait un objet qui pût l'attacher ; mais je m'aperçus que je donnais plus que je ne recevais. »

C'est la partie la plus dramatique du récit de *René*. Le temps n'est plus où le héros se contentait de rêveries moroses. Le sens de la vie lui échappe toujours, et toutes les expériences qu'il a tentées se sont révélées décevantes. A force de donner sans recevoir, on finit par s'épuiser. René va songer au suicide. Chateaubriand place ici son propre vécu d'adolescent : mais la gaminerie inconsciente qui avait été la sienne se transforme en décision dure et mûrement réfléchie. A-t-il vraiment envisagé de mettre fin à ses jours, à Londres, quand il était misérable et quand il ne croyait plus à rien ? C'est possible, mais il ne l'avoue pas. Cependant, on peut le penser, compte tenu de la projection qu'il opère sur son héros.

Si l'on suit à la lettre la trame romanesque de *René*, c'est l'indifférence, ou plutôt le rejet, que manifeste sa sœur Amélie, qui est la cause immédiate de son désir de suicide. Cela doit correspondre à une réalité vécue par le frère et la sœur, mais, pour en savoir plus long, il faut traquer la pensée de Chateaubriand dans les pages des *Mémoires* qui concernent Lucile. Ces pages sont précises, et l'on sent que chacune d'elles a été relue, revue et corrigée de façon à ne laisser passer que ce que Chateaubriand admettait qu'on pût savoir. Il commence par affirmer que « Lucile et moi, nous nous étions inutiles », ce qui est assez obscur. Comment faut-il comprendre cette inutilité ? Est-ce à dire que lui ne pouvait rien pour elle, et

qu'elle ne pouvait rien pour lui ? Nous abordons là le thème de l'impossibilité si fréquent dans l'œuvre et la vie de Chateaubriand. Sa liaison avec M^{me} de Beaumont ? Impossible pour cause de mort. Ses amours avec Charlotte Ives ? Impossibles parce qu'il est marié. L'union de Velléda et d'Eudore ? Impossible pour cause de religion et de patrie différentes. Le mariage d'Atala et de Chactas ? Impossible pour cause de vœu à la Vierge. Et dans *René*, après avoir sauvé son frère du suicide, Amélie s'enfuit dans un couvent. Il y a là trop de coïncidences, d'autant plus que dans le récit d'*Atala*, la jeune fille a un lien de parenté fraternelle avec Chactas : son père, l'Espagnol Lopez, est aussi le bienfaiteur et le père adoptif de Chactas. Tout cela n'est pas dû au hasard.

Pourtant, entre François-René et Lucile, les choses paraissent très claires : « Elle voyait en moi son protecteur, je voyais en elle mon amie. » Mais tout est faussé dans la mesure où ni l'un ni l'autre ne vivent une vraie vie : « Quand nous parlions du monde, c'était de celui que nous portions au dedans de nous et qui ressemblait bien peu au monde véritable. » Quel aveu ! L'*amitié* — dans toute l'ambiguïté du terme — qui unit François-René et Lucile n'est valable que dans un monde chimérique que seuls ils peuvent pénétrer. Dès qu'ils se trouvent, ensemble ou séparément, confrontés au monde extérieur, rien ne va plus. François-René est happé par son orgueil, Lucile par son mysticisme morbide : « Il lui prenait des accès de pensées noires que j'avais peine à dissiper ; à dix-sept ans, elle déplorait la perte de ses jeunes années ; elle se voulait ensevelir dans un cloître. »

Cela n'empêcha pas Lucile de se marier. Et comme son mari la laissa veuve au bout d'un an, la nouvelle M^{me} de Caud passa le reste de sa courte vie à hésiter entre la vie monastique et une liaison amoureuse. En fait, ni l'une ni l'autre ne lui convenaient. Les lettres de Lucile que son frère a insérées dans le livre XVII des *Mémoires* sont significatives. Ce sont des lettres adressées à François-René, et elles nous montrent une Lucile malade, épuisée, à la limite de la folie, et se projetant

entièrement dans le personnage de M^{me} de Beaumont. Nous savons que son attitude irritait considérablement M^{me} de Chateaubriand, et, à la mort de Pauline de Beaumont, Lucile sombra dans le désespoir. Une lettre datée du 17 janvier 1804 contient une sorte d'aveu : « Je me reposais de mon bonheur sur toi et sur M^{me} de Beaumont, je me sauvais dans votre idée de mon ennui et de mes chagrins : toute mon occupation était de vous aimer. » Et puis, dans une lettre non datée de cette même année 1804, dans la dernière lettre qu'ait écrite Lucile avant de mourir, on découvre cette phrase : « Crois que parmi les cœurs qui t'aiment, aucun n'approche de la sincérité et de la tendresse de mon impuissante amitié pour toi. »

C'est particulièrement émouvant. Il s'agit bel et bien d'un grand cri d'amour, le dernier cri d'un amour *impuissant*. Oui, François-René et Lucile étaient *inutiles* l'un à l'autre. Et pourtant, dit Chateaubriand, « ce sont les vrais, les seuls événements de ma vie réelle ! Que m'importaient, au moment où je perdais ma sœur, les milliers de soldats qui tombaient sur les champs de bataille, l'écroulement des trônes et le changement de la face du monde ? » Il est bien évident que Lucile a toujours compris que ce qui les unissait, son frère et elle, était un peu plus que l'amour fraternel. François-René aussi d'ailleurs, puisqu'il insiste, dans *René*, sur la fuite d'Amélie dans un couvent et sur les efforts que fait le héros pour essayer de l'en arracher. Amélie est sur le point de prononcer ses vœux, ce qui l'éloignera pour jamais de toute tentation. Et René ne pourra faire autre chose que d'assister à la prise de voile de sa sœur, le tout dans une atmosphère de tragédie antique. Lui aussi s'enfuit. Il se retrouve en Amérique, et c'est là qu'il apprend la nouvelle de la mort d'Amélie. Elle ne pouvait pas vivre avec lui. Mais elle ne pouvait pas non plus vivre sans lui.

Amélie-Lucile est déjà une héroïne romantique, marquée par le destin, ravagée par la passion. La mort rôde sur elle, prête à fondre au premier signe de faiblesse. « Je l'ai souvent vue, raconte Chateaubriand, un bras jeté sur sa tête, rêver immobile et inanimée ; retirée vers son cœur, sa vie cessait de

paraître au-dehors ; son sein même ne se soulevait plus. » La description qu'il fait de sa sœur a quelque chose d'étrange. Il essaie de croire un instant que « Lucile, à son insu, avait ressenti une passion secrète » pour un ami de son frère aîné, « et que cette passion étouffée était au fond de la mélancolie de ma sœur ». Mais il ne se montre guère convaincu. D'ailleurs, il ajoute qu'elle avait « la manie de Rousseau sans en avoir l'orgueil : elle croyait que tout le monde était conjuré contre elle. »

C'est bien de cela qu'il s'agit. Le monde, ce n'est pas seulement l'environnement, la société, ce sont aussi les hommes et les femmes avec leurs coutumes, leurs croyances, leurs lois, leurs règles morales. Et ce monde était trop lourd pour elle, donc, dans l'esprit fragile de Lucile, tout cela pouvait être le résultat d'un complot universel. D'où cette mélancolie permanente, cette introversion dont elle ne sortait que pour parler à son frère. Un tel personnage a de quoi faire rêver, et Chateaubriand ne s'en est pas privé. Il a projeté sur son image l'*objet inconnu de ses désirs*. Il en a fait un être à mi-chemin entre le monde des vivants et celui des morts, une sorte de fée, ou plutôt de prophétesse du malheur. « Par son attitude, sa mélancolie, sa vénusté, elle ressemblait à un Génie funèbre. » Et à force d'être vécue comme un être presque surnaturel, elle acquiert dans l'imagination de François-René des pouvoirs énigmatiques. « De la concentration de l'âme naissaient chez ma sœur des effets d'esprit extraordinaires : endormie, elle avait des songes prophétiques ; éveillée, elle semblait lire dans l'avenir. » On ne peut que penser à la description de Velléda, dans *les Martyrs* : la druidesse est elle aussi entachée de beauté, de tristesse et de malheur, et si elle a le pouvoir de déchaîner ou d'apaiser les tempêtes, elle a le don de voyance. De toute évidence, Velléda est le double romanesque d'une Lucile que Chateaubriand eût voulu évoquer, les nuits d'orage, pour la faire surgir, plus belle et plus puissante que jamais du royaume des morts. « Lucile, dans ses insomnies, s'allait asseoir sur une marche », en face d'une pendule

située dans l'escalier de la grande tour de Combourg. « Elle regardait le cadran à la lueur de sa lampe posée à terre. Lorsque les deux aiguilles unies à minuit enfantaient dans leur conjonction formidable l'heure des désordres et des crimes, Lucile entendait des bruits qui lui révélaient des trépas lointains. »

L'image est belle. Le symbole des deux aiguilles également. N'est-ce pas l'image de cette réalité profonde : la *passion* qui unit Lucile à François-René est un sentiment obscur, ambigu, secret, qui ne peut se révéler que dans l'ombre, à minuit précisément, c'est-à-dire à *l'heure des désordres*. Passion nocturne, passion qui se cache, passion dont on a honte, passion qui ne peut être vécue que dans le malheur. Certes, elle provoque des états de conscience hors du commun, une pénétration des mystères, une transcendance, mais elle ne peut se vivre que dans un monde clos, qui n'a rien de commun avec le monde extérieur.

Très souvent, Chateaubriand fait référence à Pierre Abélard, qu'il appelle son compatriote. Abélard hante son imagination. Mais quel Abélard ? Le théologien ou l'amant d'Héloïse ? La réponse se trouve au dix-septième livre des *Mémoires*. Il évoque son passage à Villeneuve-sur-Yonne, ville où saint Bernard de Clairvaux fit condamner Abélard par un concile. Chateaubriand décrit trois vieilles filles, et, brusquement, il se met à délirer : « Ces vierges au manchon étaient peut-être des Héloïse ; elles aimèrent peut-être, et leurs lettres, retrouvées un jour, enchanteront l'avenir. Qui sait ? Elles écrivaient peut-être à *leur seigneur, aussi leur père, aussi leur frère, aussi leur époux...* qu'elles se sentaient honorées du nom d'amie, du nom de *maîtresse* ou de *courtisane, concubinae vel scorti*. » Assurément Chateaubriand connaît fort bien les lettres d'Héloïse. Et il ajoute une opinion d'un grave docteur : « Au milieu de son savoir, je trouve Abélard avoir fait un trait de folie admirable quand il suborna d'amour Héloïse, son écolière. » En tout cas, c'est surtout pour cela, et pour les conséquences de cet acte, qu'Abélard est passé à la postérité, laquelle eût vraisemblablement oublié son savoir théologique. Mais il ressort de tout cela

que Chateaubriand s'identifie volontiers avec Pierre Abélard. Ce n'est pas sans raison, et il peut y avoir analogie entre Héloïse et Lucile. De plus, l'amour d'Héloïse et d'Abélard a commencé par être secret, nocturne, et bien entendu *interdit*. L'idée d'inceste transparaît dans les paroles d'Héloïse : son amant est à la fois l'époux, le maître, le père et le frère. Enfin, il s'agit d'un amour impossible. L'impuissance peut n'être pas seulement physique. Vraiment, Lucile et François-René ont été inutiles l'un à l'autre. « Voici venir une jeune reine, ornée de diamants et de fleurs (c'était toujours ma sylphide); elle me cherche à *minuit*, au travers des jardins d'orangers, dans les galeries d'un palais baigné des flots de la mer, au rivage embaumé de Naples ou de Messine, sous un ciel d'amour que l'astre d'Endymion pénètre de sa lumière... »

L'ombre de Lucile rôde toujours dans la nuit. Elle se penche sur François-René et exprime son angoisse. « J'essayais alors de la consoler, et l'instant d'après, je m'abîmais dans des désespoirs inexplicables. » La dernière lettre de Lucile contient cette phrase : « Ma vie jette sa dernière clarté, lampe qui s'est consumée dans les ténèbres d'une longue nuit, et qui voit naître l'aurore où elle va mourir. » Chateaubriand eût-il été autre chose qu'un vicomte sans ressources s'il n'y avait pas eu Lucile, la compagne d'enfance, sans doute, mais aussi celle qui lui donna le don d'enchantement ? « Au sortir de ces rêves, quand je me retrouvais un pauvre petit Breton obscur,... le désespoir s'emparait de moi : je n'osais plus lever les yeux sur l'image brillante que j'avais attachée à mes pas. »

Si lord Byron, en passant aux actes, a provoqué le monde, Chateaubriand, en demeurant sur les « saintes lisières » où le fantasma acquiert plus de puissance que le vécu, a réussi à dominer le monde. En l'enchantant. Et cela, incontestablement, il le doit à sa sœur, « cette charmeresse » qui le « suivait partout invisible ». Et comme il le dit : « Je montais avec ma magicienne sur les nuages : roulé dans ses cheveux et dans ses voiles, j'allais au gré des tempêtes, agiter la cime des forêts, ébranler le sommet des montagnes, ou tourbillonner sur les

mers. Plongeant dans l'espace, descendant du trône de Dieu aux portes de l'abîme, les mondes étaient livrés à la puissance de mes amours. » Il est certain que Chateaubriand innove, dans la mesure où il dirige le regard de ses lecteurs vers des horizons que ceux-ci n'avaient point coutume d'observer. Mais il est aussi l'héritier d'un passé qu'il n'a garde d'abolir. L'influence de Bernardin de Saint-Pierre est visible dans le rappel qu'il fait de ses années de délire auprès de sa sœur. Il s'identifie également avec Paul, et il est condamné à être le témoin impuissant du naufrage où périt Virginie.

Il y a toujours cette même impossibilité de l'amour. Pourtant, l'amour existe. Le seul problème est que, chez Chateaubriand, cet amour ne peut trouver son exaltation que s'il est frappé d'interdit. Même lorsqu'il n'y a aucun empêchement véritable, Chateaubriand en crée un. L'amour sans transgression d'interdit ne vaut pas la peine d'être vécu. Chateaubriand sera toujours adultère. Parce qu'il n'a pas osé être incestueux. Mais il souffre de cette situation qui le met en contradiction avec la morale qu'il prétend défendre, celle du christianisme. Il est toujours en porte à faux : « Il n'est ici-bas chrétien plus croyant et homme plus incrédule que moi. » Ce constant écartèlement provoque sa grandeur, mais aussi sa souffrance : « Je n'étais pas à une nagée du sein de ma mère, que déjà les tourments m'avaient assailli. J'ai erré de naufrage en naufrage : je sens une malédiction sur ma vie, poids trop pesant pour cette cahute de roseaux. » Il faut faire la part des choses et démystifier quelque peu l'exagération littéraire qui devient souvent, chez lui, un procédé, ce que nous appellerions aujourd'hui « faire du cinéma ». Du « cinéma », il y en a dans son œuvre. Mais il parvient à convaincre qu'il est sincère.

A la fin des *Mémoires*, quand il se penche sur son passé et qu'il montre combien a été important son rôle public, il ne peut se défendre de revenir à ce qui constitue pour lui l'essentiel : « J'ai fait de l'histoire, et je la pouvais écrire ; et ma vie solitaire et silencieuse marchait au travers du tumulte et du bruit avec

les filles de mon imagination, Atala, Amélie, Blanca, Velléda, sans parler de ce que je pourrais appeler les réalités de mes jours, si elles n'avaient elles-mêmes la séduction des chimères. » Cela signifie très exactement que les héroïnes de ses récits sont de même nature que les « madame » qu'il a aimées. Ou inversement. « J'ai peur d'avoir eu une âme de l'espèce de celle qu'un philosophe ancien appelait maladie sacrée. »

Lucile avait cette « maladie sacrée ». Elle a contaminé François-René. Et l'image incestueuse de Lucile n'en finit pas de hanter les nuits de l'Enchanteur.

2. CHARLOTTE IVES

Une autre femme a joué un rôle prépondérant dans la vie de Chateaubriand, cette Charlotte Ives qu'il a rencontrée au cours de son exil en Angleterre. Elle se démarque nettement des « madame ». Mais en réalité, elle ne fait que prolonger Lucile qu'elle incarne dans une certaine mesure.

On connaît les circonstances de cette rencontre. Chateaubriand vient de traîner des mois de misère à Londres. Il a refusé l'aide officielle qu'on offre aux émigrés français parce qu'il veut rester libre, totalement à l'écart des machinations qui se trament dans les milieux royalistes. D'ailleurs, est-il royaliste à cette époque ? Il travaille à son *Essai sur les Révolutions*, et il sera bien difficile de découvrir dans cet ouvrage les grandes idées qui feront le succès du *Génie du Christianisme*. « L'*Essai* fit du bruit dans l'émigration : il était en contradiction avec les sentiments de mes compagnons d'infortune. » Il est vrai qu'il se montre alors le disciple des philosophes du XVIII^e siècle. Il doit davantage à Voltaire et à Diderot qu'à Pascal ou à Bossuet. Il y développe volontiers les idées rationalistes qu'il combattrait plus tard. Mais comme il n'accepte jamais les choses telles qu'il les trouve, il transforme tout. L'*Essai* est proprement illisible de nos jours : c'est une œuvre touffue et grandiloquente, remplie de lieux communs et de spéculations au premier degré,

qui eût été enfouie dans le silence de l'oubli si son auteur n'avait pas écrit ensuite *Atala* ou les *Mémoires*.

On y découvre cependant des lignes de force. Si Chateaubriand reprend les arguments du siècle des Lumières contre la foi chrétienne, il ne peut s'empêcher de montrer, par endroits, les traces d'une inquiétude religieuse. Par ailleurs, il nie catégoriquement toute notion de progrès humain, ce qui est contraire à Voltaire, à Montesquieu et aux Encyclopédistes. Et enfin, surtout, il reprend à son compte le mythe de l'état de nature si cher à Rousseau, et qu'il développera d'ailleurs très peu de temps après dans *Atala*. C'est donc une œuvre de jeunesse, une étape sans doute nécessaire, où il fait le point et où il exprime ses angoisses, ses déceptions et un certain mal de vivre dans une époque secouée de bouleversements fondamentaux.

Il faut dire que sa situation à Londres n'était guère brillante. Peu à peu, les fonds dont il disposait s'étaient épuisés. La misère s'installe. Chateaubriand en est réduit à sucer des morceaux de linge trempés dans de l'eau, à mâcher de l'herbe ou du papier, à demeurer des heures entières en contemplation devant des boutiques de victuailles. Son ami Hingant, originaire de Dinan, n'est pas mieux loti que lui. Un jour que, tombant d'inanition, il se traîne chez Hingant, il découvre celui-ci dans un état de demi-folie : Hingant s'est fait une blessure pour boire le sang qui en coule. Heureusement, Chateaubriand est aidé par son oncle de Bédée, émigré lui aussi, et peu après, il est engagé par une société d'antiquaires du Suffolk dans le but de déchiffrer de vieux manuscrits français du XII^e siècle. C'est alors qu'il va s'installer à Beecles, et il change son nom « qu'aucun Anglais ne pouvait prononcer » en celui de Combourg. Le voici tiré d'affaire. Dans cette petite ville de province, « M. de Combourg était invité à toutes les parties... Les femmes étaient charmées de rencontrer un Français pour parler français ».

Si sa situation personnelle s'améliore, celle de sa famille restée en France devient tragique. Sa mère est emprisonnée.

Son frère aîné, le comte de Chateaubriand, et son épouse sont guillotisés. Sa propre épouse et sa sœur Lucile se trouvent dans les cachots de Rennes, et il est même question de les enfermer à Combourg, devenu forteresse d'état. Toutes ces nouvelles ne sont pas faites pour calmer l'angoisse et la mélancolie qui ne lui sont que trop naturelles. Mais là encore éclate la dualité de Chateaubriand : il est capable, pendant la journée, de se livrer à des travaux d'érudition et de faire la roue dans les salons de la bonne société anglaise de province, et pendant la nuit, de se plonger dans d'abominables accès de désespoir.

A cette époque de sa vie, il ne sait plus du tout où il en est. C'est un déraciné. C'est un homme déçu par les quelques expériences qu'il a vécues. Son mariage ? Ce n'est assurément pas une réussite, et s'il s'inquiète du sort de M^{me} de Chateaubriand, ce n'est certes pas par amour, mais par solidarité familiale. Sa foi chrétienne ? Il ne se souvient guère du temps où il envisageait d'être prêtre. Du reste, comment croire en quelque chose alors que tout s'écroule autour de soi. La vieille Europe est en train de basculer sur ses bases, et M. le vicomte de Chateaubriand sait bien que tout ce qu'il a rencontré, vu et aimé avant son départ de France, ne sera plus jamais qu'un souvenir de plus dans la nomenclature de ses chimères. Le doute, le terrible doute s'installe en lui. Il n'a plus rien à espérer sinon à survivre. Mais dans quel but ?

C'est dans ces conditions, psychologiquement désastreuses, que François-René va faire la connaissance de Charlotte Ives. « A quatre lieues de Beecles, dans une petite ville appelée Bungay, demeurait un ministre anglais, le révérend M. Ives, grand helléniste et grand mathématicien. » Ce pasteur anglican invite M. de Combourg chez lui et s'honore grandement de sa conversation. Or, ce M. Ives « avait une femme jeune encore, charmante de figure et de manières, et une fille unique âgée de quinze ans ». Il s'agit de Charlotte, bien entendu. Chateaubriand, qui est fort aimablement reçu dans cette famille et qui s'y sent très à l'aise, bavarde beaucoup avec le père, admire la

beauté de la mère et écoute la fille qui joue remarquablement du piano.

Mais la jeune Charlotte, qui semble d'une fine intelligence et d'une grande culture, profite de la présence de leur hôte français pour lui poser d'abondantes questions sur la littérature. Voilà M. de Combourg promu *de facto* professeur de lettres de miss Charlotte Ives. Et surtout, voilà François-René englué dans des pièges qu'à dire vrai, il n'a jamais tenté d'éviter. « Peu à peu, j'éprouvai le charme timide d'un attachement sorti de l'âme. » A l'en croire, il aurait eu des réactions de collégien rougissant devant un passage trop audacieux d'un poète d'autrefois. Il semble que la réalité soit tout autre. L'ombre d'Abélard plane encore sur Chateaubriand, et Charlotte Ives est la délicieuse incarnation nouvelle de la très sage Héloïse, « sage » étant pris dans son sens exact. Tout y est : le rapport ambigu entre le maître et l'élève, la prestance du maître et la beauté de l'élève, le caractère presque secret de cette inclination qui a été réciproque, la différence d'âge. Sur ce point, Chateaubriand se livre à une réflexion qui est à première vue très bizarre : « Les années de Charlotte Ives et les miennes concordaient. » C'est faux, bien entendu, puisque Charlotte a quinze ans et que lui en a vingt-sept. Mais son inconscient le trahit : leurs âges correspondent dans la mesure où il établit un rapprochement avec l'histoire d'Héloïse et d'Abélard.

Il se lance d'ailleurs, immédiatement après, dans une véritable discussion sur les problèmes posés par ce genre de situation. « Dans les liaisons qui ne se forment qu'au milieu de votre carrière, il entre quelque mélancolie ; si l'on ne se rencontre pas de prime abord, les souvenirs de la personne qu'on aime ne se trouvent point mêlés à la partie des jours où l'on respira sans la connaître : ces jours, qui appartiennent à une autre société, sont pénibles à la mémoire et comme retranchés de notre existence. » Qu'est-ce à dire ? Au premier degré, il semble que Chateaubriand regrette qu'une rencontre amoureuse ne puisse se faire qu'à un certain moment, dans

certaines circonstances bien précises. C'est pourtant le propre de l'amour, de surgir à un moment donné et sous le coup des circonstances. Les exemples ne manquent pas de rencontres amoureuses qui échouent parce qu'elles n'ont pas été *mûries*, et surtout parce que chacun des deux partenaires n'a pas atteint le point par lequel il peut s'ouvrir à l'autre.

Mais à l'analyse, on décèle tout autre chose dans ces réflexions mélancoliques de Chateaubriand à propos de sa rencontre avec Charlotte. Si l'on suit son raisonnement jusqu'au bout, si l'on admet qu'un amour ne peut atteindre sa plénitude que dans la mesure où il y a connaissance réciproque totale de l'un et de l'autre, on en arrive à une solution extrême : la situation du frère et de la sœur. Cela n'est pas dit, bien sûr, cela reste au niveau du mythe. Et par-delà l'inceste primordial se pose le problème de la durée opposée au temps, ce qui est un débat philosophique. Chateaubriand l'aborde : « Il ne manque à l'amour que la durée pour être à la fois l'Eden avant la chute et l'Hosanna sans fin. » Quand on examine les liaisons et les aventures amoureuses de l'auteur d'*Atala*, on est bien obligé de convenir que ce débat a toujours été au centre de sa problématique. Il explique en particulier sa constante amertume, même s'il a connu un certain bonheur, notamment avec Pauline de Beaumont. Parmi les choses de ce monde, l'amour est probablement ce qui importe le plus. Mais pas n'importe quel amour. La faiblesse de l'homme consiste à une impossibilité majeure d'aimer, alors que son désir est de réaliser l'union totale, la *fusion* avec l'être d'élection.

Dans ces conditions, il y a rupture entre le désir et la réalité. Cette rupture est due à la malédiction qui frappe l'être humain depuis sa chute, laquelle chute peut être interprétée sur différents plans. Ainsi se trouvent évoqués, *ipso facto*, l'inceste divin et le mythe de l'androgynie primitif : l'homme, depuis sa naissance, tente désespérément de fusionner avec l'être dont il a été séparé malgré lui et sans lequel il ne peut rien entreprendre de valable, ayant perdu par cette séparation la puissance divine qui était celle de l'Adam primordial, lors-

qu'Eve n'avait pas été encore formée de la côte, ou bien lorsque, sous les ombrages de l'Eden, rôdait encore l'ombre maudite de Lilith.

Lilith la maudite représente l'interdit. Pourquoi cet interdit ? Pourquoi cette souffrance ? Pourquoi ce désespoir ? Il semble que Chateaubriand ait vécu cette tragique séparation plus âprement que nul autre. Sans en formuler complètement l'aspect tragique, il l'a si bien ressenti dans sa chair qu'il a conformé son comportement à ce schéma tragique. Le cas de Charlotte Ives est assez typique de cette attitude où d'aucuns ont vu du masochisme alors qu'il s'agit tout au contraire d'une grande lucidité.

Chateaubriand pose en effet comme prémisses de son raisonnement que Charlotte et lui avaient des âges qui concordaient dans la mesure où ils incarnaient Héloïse et Abélard. Secondes prémisses : cette disproportion d'âge a quand même des inconvénients. « Le plus vieux a commencé sa vie avant que le plus jeune fût au monde ; le plus jeune est destiné à demeurer seul à son tour ; l'un a marché dans une solitude en deçà du berceau, l'autre traversera une solitude au-delà d'une tombe ; le passé fut un désert pour le premier, l'avenir sera un désert pour le second. » Il n'y a donc pas de solution. Pourtant, avoue-t-il, « si l'on m'eût dit que je passerais le reste de ma vie ignoré au sein de cette famille solitaire, je serais mort de plaisir ». Il est incontestable que Chateaubriand a aimé Charlotte Ives, très profondément, et cela parce qu'il reconnaissait en elle l'être complémentaire, celui qui correspondait à son « fantôme d'amour », lequel n'était que la projection idéale de cette Lucile inaccessible dont il eût voulu faire sa compagne éternelle. L'homme est un « ange tombé, il parle encore le langage qu'il parlait au séjour incorruptible ; son espérance est de ne cesser jamais ; dans sa double nature et dans sa double illusion ici-bas, il prétend se perpétuer par d'immortelles pensées et par des générations intarissables ».

La tentation est grande, pour Chateaubriand. Le voici en exil dans un pays étranger qu'il connaît bien, dont il parle

fort bien la langue, dont il apprécie les usages. La tempête qui s'abat sur sa patrie ne lui laisse guère d'espoir. Son épouse légitime est en prison, peut-être sur le point de monter à l'échafaud. Pourquoi ne pas refaire sa vie en Angleterre ?

Les circonstances sont favorables. Charlotte Ives semble manifester un intérêt tout particulier pour lui. Le père et la mère l'ont en grande estime. De plus, le respectable M. de Combourg vient de faire une chute de cheval, ce qui lui a causé une légère blessure. Il est recueilli et soigné par M^{me} Ives. Il se trouve en contact permanent avec tous les membres de cette famille, et il s'en trouve apparemment très bien. Il y a tentation.

Cette tentation, il l'exprime avec précision, et il y reviendra plusieurs fois au cours de ses *Mémoires*. Cela lui donne l'occasion d'imaginer ce qu'il serait devenu en épousant Charlotte Ives : « Mon rôle changeait sur la terre : enseveli dans un comté de la Grande-Bretagne, je serais devenu un *gentleman* chasseur ; pas une ligne ne serait tombée de ma plume ; j'eusse même oublié ma langue, car j'écrivais en anglais, et mes idées commençaient à se former en anglais dans ma tête. » C'est possible, encore qu'il est difficile de croire que Chateaubriand n'eût plus rien écrit. Tel que nous le connaissons, nous pouvons penser qu'il serait devenu un écrivain de langue anglaise. Pourquoi pas ? « Mon pays aurait-il beaucoup perdu à ma disparition ? » se demande-t-il. Sûrement. Au reste, en écrivant cela, il ne demande qu'une chose à ses lecteurs : qu'ils expriment une inquiétude rétrospective, ce qui ne l'empêche pas d'afficher des doutes sur son talent.

Cependant, après la tentation, il y a l'épreuve. Il faut se décider à faire un choix. « C'était l'hiver ; les songes de ma vie commencèrent à fuir devant la réalité. Miss Ives devenait plus réservée ; elle cessa de m'apporter des fleurs ; elle ne voulut plus chanter. » Il faut comprendre que Charlotte Ives se rendait compte des sentiments qu'elle avait vis-à-vis de M. de

Combourg et qu'elle en éprouvait une certaine gêne. Quant à lui, il était obligé de se poser des questions. Devait-il fuir, ou au contraire, répondre à ce sentiment ?

Il était marié. Mais en France, et promis au veuvage. Il n'aimait pas M^{me} de Chateaubriand. Il était catholique et Charlotte Ives était anglicane. Etant donné ses doutes religieux du moment, il ne lui eût pas été difficile d'abandonner le catholicisme romain et de se faire anglican. On en a vu d'autres. Son état de santé devenant satisfaisant, il affirme qu'il voyait « venir avec consternation le moment où " il serait " obligé de se retirer ». Mais, avec une sorte de lâcheté, il laisse les choses s'accomplir, ne prenant aucune initiative pour brusquer les choses. « La veille du jour annoncé comme celui de mon départ, le dîner fut morne. A mon étonnement, M. Ives se retira au dessert en emmenant sa fille, et je restai seul avec M^{me} Ives. »

Le voici au pied du mur. Il se demande si la mère de Charlotte ne va pas l'accabler de reproches. N'aurait-il pas la conscience tranquille ? L'inclination qu'il ressent pour Charlotte aurait-elle été plus loin qu'il ne le prétend ? On sait qu'il est impossible de répondre à ces questions. Quoi qu'il en soit, M^{me} Ives manifeste une violente émotion. Elle cherche ses mots, et, après quelques formules pour faire comprendre à Chateaubriand que sa fille est amoureuse de lui, elle déclare avec la plus grande franchise : « M. Ives et moi nous nous sommes consultés ; vous nous convenez sous tous les rapports ; nous croyons que vous rendrez notre fille heureuse. Vous n'avez plus de patrie ; vous venez de perdre vos parents ; vos biens sont vendus ; qui pourrait donc vous rappeler en France ? En attendant notre héritage, vous vivrez avec nous. »

C'est donc une demande en mariage en bonne et due forme, mais, contrairement à l'habitude, formulée par la famille de la fille, sans doute à cause de l'indécision dont a fait preuve Chateaubriand. On peut remarquer la sympathie et même l'affection qui se manifeste dans les paroles de M^{me} Ives : elle

est prête à accueillir l'émigré comme un fils. Chateaubriand en convient, et laisse percer une sorte de regret : « Avant ma renommée, la famille de M. Ives est la seule qui m'ait voulu du bien et qui m'ait accueilli d'une affection véritable. » L'auteur d'*Atala* sait de quoi il parle. Une fois célèbre, il n'a pas eu de mal à pénétrer dans les cœurs, et toute la bonne société se l'arrachait. Mais en 1795, à Londres, il n'était que « pauvre, ignoré, proscrit », et sans aucun avenir. « Aucune illusion ne pouvait entrer dans le choix que l'on faisait de moi ; je devais croire être aimé. Depuis cette époque, je n'ai rencontré qu'un attachement assez élevé pour m'inspirer la même confiance. » Il s'agit bien sûr de l'attachement qui le liera plus tard à Juliette Récamier, la compagne désintéressée de sa vieillesse.

Pauvre René ! La tentation est là. Mais aussi l'angoisse. « De toutes les peines que j'avais endurées, celle-là me fut la plus sensible et la plus grande. » Il se jette aux pieds de M^{me} Ives et ne peut retenir ses sanglots. Elle croit qu'il pleure de bonheur et se met elle-même à sangloter de joie, toute disposée à appeler son mari et sa fille pour leur apprendre une nouvelle qu'ils attendaient anxieusement dans une pièce voisine. L'instant est d'une importance exceptionnelle dans la vie de Chateaubriand. Il en restera marqué à jamais. « Arrêtez ! m'écriai-je ; je suis marié ! Elle tomba évanouie. » Et sans même prendre ses affaires, Chateaubriand quitte la maison et se retrouve à Londres.

C'est une fuite, une fuite désespérée, comme si un tel aveu avait constitué une cassure définitive. Son sursaut d'honnêteté et d'intégrité morale n'est même pas ressenti par lui-même comme un bien : « Revenu à Londres, je n'y trouvai pas le repos : j'avais fui devant ma destinée comme un malfaiteur devant son crime. » L'attitude de Chateaubriand est ici terriblement ambiguë. Il y a d'abord le sentiment de sa culpabilité, à la fois pour le chagrin que devait éprouver Charlotte et pour la complaisance qu'il avait mise à s'abandonner à son inclination dont il connaissait pourtant « l'insurmontable illégitimité ».

Il a aimé Charlotte Ives. La profondeur de cet amour lui a fait comprendre qu'il était peut-être passé très près de cet amour idéal qu'il recherchait avec tant de passion. Et cela n'a fait qu'accentuer le caractère morbide de ses chimères. Il se raconte « cent fois tenté » de se cacher sur le bord d'un chemin « pour voir passer Charlotte, pour la suivre au temple où nous avions le même Dieu, sinon le même autel, pour offrir à cette femme, à travers le ciel, l'inexprimable ardeur de mes vœux, pour prononcer, du moins en pensée, cette prière de la bénédiction nuptiale que j'aurais pu entendre de la bouche d'un ministre dans ce temple ». En fait, il suffirait de peu de choses pour le faire revenir à Bungay se jeter aux pieds de Charlotte. « Errant de résolution en résolution, j'écrivais à Charlotte de longues lettres que je déchirais. » De nouveau, Chateaubriand plonge dans ce délire qui l'avait nourri pendant les deux années passées à Combourg. Charlotte devient la sylphide, celle qui est trop parfaite pour être effleurée même du bout des doigts. « Attachée à mes pas par ma pensée, Charlotte gracieuse, attendrie, me suivait en les purifiant, par les sentiers de la sylphide. Elle absorbait mes facultés ; elle était le centre à travers lequel plongeait mon intelligence de même que le sang passe par le cœur. » Tout cela n'est pas exempt de fétichisme : « Quelques billets insignifiants que j'avais reçus d'elle me servaient de talisman... Je touchais respectueusement ses cheveux noirs ; je pressais ses beaux bras contre ma poitrine, ainsi qu'une chaîne de lis que j'aurais portée à mon cou. » Et c'est encore l'image transfigurée de Lucile, d'une Lucile tout aussi inaccessible. Il y a toujours un interdit. Mais cet interdit est une nourriture de l'âme.

Vingt-sept ans plus tard, le vicomte de Chateaubriand, au faite de sa gloire, ambassadeur du roi Louis XVIII à Londres, reçoit dans son cabinet une mystérieuse femme en deuil. Cette femme « était si émue qu'elle pouvait à peine marcher. Elle m'a dit d'une voix altérée : *My lord, do you remember me ?* Oui, j'ai reconnu miss Ives ». Le choc est rude pour Chateaubriand. « Je ne lui pouvais parler ; mes yeux étaient pleins de larmes. »

Quant à Charlotte, venue soi-disant pour obtenir une faveur pour son fils aîné, elle est aussi émue que l'ambassadeur : « Elle a retiré sa main et s'est enfoncée dans son fauteuil, en couvrant ses yeux de son mouchoir. »

Le lendemain, Chateaubriand se rend chez lady Sulton, puisque c'est maintenant le nom de Charlotte Ives, devenue veuve. « Nous cherchions à découvrir sur nos visages ces traces du temps qui mesurent cruellement la distance du point de départ et l'étendue du chemin parcouru. » Et, au milieu des souvenirs évoqués, Charlotte se livre : « Quand je parlais de vous à mes parents pendant votre absence, c'était toujours le titre de *mylord* que je vous donnais ; il me semblait que vous deviez le porter : n'étiez-vous pas pour moi comme un mari, *my lord and master*, mon seigneur et maître ? » On ne peut être plus clair. C'est probablement, vingt-sept ans après, le plus bel aveu d'amour qu'un homme puisse entendre. Chateaubriand en est très conscient : « Cette gracieuse femme avait quelque chose de l'Eve de Milton, en prononçant ces paroles : elle n'était point née du sein d'une autre femme ; sa beauté portait l'empreinte de la main divine qui l'avait pétrie. »

L'année suivante, Charlotte vint en France et revit Chateaubriand alors ministre. Hélas ! « Par une de ces misères inexplicables de l'homme, préoccupé que j'étais d'une guerre d'où dépendait le sort de la monarchie française, quelque chose sans doute aura manqué à ma voix, puisque Charlotte, retournant en Angleterre, me laissa une lettre dans laquelle elle se montre blessée de la froideur de ma réception. » Il écrit cela quinze ans plus tard. « Souvent il est venu en pensée d'aller éclaircir mes doutes ; mais pourrais-je retourner en Angleterre, moi qui suis assez faible pour n'oser visiter le rocher paternel sur lequel j'ai marqué ma tombe ? » Tout était encore possible. Mais une nouvelle fois, Chateaubriand n'a pas osé transgresser l'interdit. Pourtant, il ne semble pas que l'attachement de René pour Charlotte ait été une inclination passagère. « Aujourd'hui, après seize nouvelles années évanouies depuis mon ambassade de Londres, après tant de nouvelles destructions,

mes regards se portent sur la fille du pays de Desdémone et de Juliette : elle ne compte plus dans ma mémoire que du jour où sa présence inattendue ralluma le flambeau de mes souvenirs. Nouvel Epiménide, réveillé après un long sommeil, j'attache mes regards sur un phare d'autant plus radieux que les autres sont éteints sur le rivage ; un seul excepté brillera longtemps après moi. » Il y a encore ici une allusion à Juliette Récamier. Certes, comme l'avoue Chateaubriand, « des passions se sont interposées entre miss Ives et lady Sulton », mais elle a été pour lui une incarnation de sa sylphide. « C'était alors que les folles idées peintes dans le mystère de René m'obsédaient et faisaient de moi l'être le plus tourmenté qui fût sur la terre. Quoi qu'il en soit, la chaste image de Charlotte, en faisant pénétrer au fond de mon âme quelques rayons d'une lumière vraie, dissipa d'abord une nuée de fantômes : ma démonsse, comme un mauvais génie, se replongea dans l'abîme ; elle attendit l'effet du temps pour renouveler ses apparitions. »

Car cette démonsse n'a jamais été anéantie. Elle n'a fait que se parer des couleurs des femmes que René a rencontrées dans les paysages qui convenaient à sa grandeur. La démonsse éclate de toute la lumière de Grenade à travers le visage de Nathalie de Noailles ou prend la forme d'un génie funèbre, le long de la Voie Appienne, sous la chevelure de Pauline de Beaumont, ou se métamorphose en ange purificateur sous les ombrages de l'Abbaye-au-Bois dans les yeux de Juliette Récamier. Mais, en profondeur, c'est surtout dans la grisaille de la campagne anglaise qu'elle surgit de la brume, étincelante, sous les cheveux noirs de Charlotte Ives, ou, dans les landes de Combours, dans le sourire énigmatique de la prophétesse Lucile. La démonsse n'est qu'une entité spirituelle : mais elle est vivante, conquérante, obsédante, et elle ne demande qu'à prendre corps.

3. ATALA

De toutes les héroïnes de Chateaubriand, c'est Atala qui incarne de la façon la plus précise la double personnalité de la démons, à la fois Lucile et Charlotte. Cela n'a rien qui puisse nous étonner, étant donné que Chateaubriand a écrit *Atala* immédiatement après son aventure avec Charlotte Ives, et alors qu'il était encore tout bruisant de ses souvenirs de Combours dominés par la présence d'une sœur à la limite de la normalité, initiatrice incontestable du délire poétique qui ne l'a plus quitté de sa vie entière.

Cet aspect initiateur de la femme, nous le retrouverons aussi chez Velléda. En un sens, Charlotte Ives avait également été une initiatrice : elle avait éveillé René à l'amour, c'est-à-dire au sentiment que rien ne peut être créé dans la solitude de l'être. Cette solitude est en effet orgueilleuse, malsaine, morbide. « La solitude est mauvaise à celui qui n'y vit pas avec Dieu », fait-il dire au Père Souël, dans le récit de *René*. Nous sommes à l'époque où se dessinent les nouvelles réflexions qui conduiront à la métaphysique de Hegel, et Chateaubriand, sans l'exprimer ouvertement, sent confusément que Dieu, en tant qu'être absolu, équivaut au néant. L'homme, qui est à l'image de Dieu, s'il se confine dans un absolu qui l'aveugle, ne sait même pas qu'il existe. C'est le drame de René. C'est aussi la recherche de l'*autre*, cet être fusionnel dont l'image idéale est la sœur : c'est dans la dyade que l'être divin peut prendre conscience de son existence, et qu'il peut agir. Le cadre est, en apparence, manichéen, tout au moins dualiste. Mais ce n'est qu'une apparence, car les deux aspects contradictoires, voire antagonistes de tout être existant, ne sont que les deux visages d'une réalité unique. L'être humain, comme toute chose, *est et n'est pas*, est unique et multiple, tout au moins double, puisque la multiplicité commence à la dualité.

Chateaubriand s'est penché, à la suite de Rousseau et de quelques autres, sur la thèse du bon sauvage et de la vie à l'état

de nature. Ce n'est pas tellement pour revenir en arrière, en une absurde position passéiste. C'est essentiellement pour mettre l'accent sur les composantes naturelles de l'être humain : il n'est humain que dans la mesure où il a une vie sociale. On sait très bien que l'homme n'est pas seulement un animal raisonnable : il est bien davantage un animal social, et c'est à cette seule condition qu'il doit d'avoir acquis son intelligence et sa faculté d'adaptation au monde. Or, dans toutes les sociétés primitives, même si elles sont rêvées, qui sont décrites par Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre ou Chateaubriand, le système social existe, avec des structures particulièrement solides et efficaces. Aucun d'entre eux n'est tombé dans le piège de l'individu isolé. Chacun s'est ingénié à démontrer seulement que les sociétés modernes, en accentuant l'individualisme égoïste, risquent de compromettre la véritable nature humaine en cassant le rapport obligatoire d'échange et de solidarité qui caractérise l'homme de nature.

C'est par rapport à ces considérations que Chateaubriand met en scène des *couples*. Car tout système social commence par le couple. Dans le récit d'*Atala*, les préoccupations de ce genre sont visibles. Le héros, le jeune Indien Chactas, s'enfuit de la demeure de son père adoptif pour retourner à un état de nature qu'il ne connaît pas, qu'il désire connaître, et qui ne lui est guère favorable, puisqu'il tombe aux mains des ennemis de sa tribu et qu'il va être brûlé vif.

Chactas représente alors un état d'inconscience, d'inexistence même. Il s'est enfui *seul*. Il n'est plus qu'un être passif au milieu d'un monde hostile. Bien sûr, nous retrouvons là un peu de ce François-René adolescent, hanté par le vide de sa vie et se laissant aller au gré du vent. Le jeune Chateaubriand n'a pas été initié par sa mère, trop passive elle-même, et dont la tendresse avait été quelque peu desséchée par la vie et ses nombreuses maternités. C'est Lucile qui le révélera à lui-même. Il l'a dit et répété.

Or Chactas est orphelin, lui aussi privé de tendresse et d'affection. Il a, en quelque sorte, refusé l'assistance de Lopez,

l'Espagnol qui l'a recueilli, parce que Lopez, européen et chrétien, n'a probablement pas su découvrir le chemin secret qui s'ouvrait dans le cœur du « sauvage » américain et païen. Le fait est là : Chactas s'est enfui. Mais comme un apprenti-chaman qui se décide à tenter le Voyage sans l'aide et l'assistance du maître chaman, il risque de perdre son âme au-delà du pont qui sépare le monde des vivants et celui des esprits. Chactas n'est pas encore initié. Il n'a pas encore découvert son initiateur ou son initiatrice.

Chateaubriand pense davantage à une initiatrice, retrouvant par là sans le savoir, la tradition celtique ancienne où la Femme joue un rôle considérable, elle qui apporte à l'homme sa seconde naissance, celle de l'esprit et du cœur. C'est donc par une relation d'amour que le jeune héros doit acquérir l'initiation. Il n'y a que la Femme qui puisse lui apporter cette complémentarité dont il a besoin pour devenir un être à part entière et affronter le monde. Et dans cette optique, on peut affirmer que toute initiatrice est nécessairement salvatrice.

C'est bien ce qui se passe pour Chactas. C'est Atala, une jeune Indienne — en réalité une métis, puisque fille de l'Espagnol Lopez — qui va le sauver, lui montrant du même coup quelle est la voie à suivre. Tous deux vont s'enfuir dans le désert, et tous deux vont pouvoir survivre au milieu des difficultés, *parce qu'ils sont deux* : l'un aide l'autre et réciproquement, et chacun des deux trouve la justification de ses actes dans le désir ou dans le regard de l'autre. Ainsi se trouve restituée la dyade primitive dans une nature sauvage qui n'aurait aucunement été favorable à chacun des deux personnages s'ils s'étaient repliés sur leur propre solitude. Mais qui est donc cette Atala ?

La description qu'en donne Chateaubriand est éloquente. « Des pleurs roulaient sous sa paupière ; à la lueur du feu, un petit crucifix d'or brillait sur son sein. Elle était régulièrement belle ; l'on remarquait sur son visage je ne sais quoi de *vertueux et de passionné*, dont l'attrait était irrésistible. Elle joignait à cela des grâces plus tendres ; une extrême sensibilité, unie à une

mélancolie profonde, respirait dans ses regards ; son sourire était céleste. » On peut comparer avec la description de Lucile qui promenait des « regards pleins de tristesse et de feu », ou encore le portrait de Charlotte Ives avec son « regard souriant et mélancolique ». Et n'oublions pas que « dans les bruyères de la Calédonie, Lucile eût été une femme céleste... douée de la seconde vue ».

Voilà donc l'initiatrice. Elle ne demande qu'à être la salvatrice. Elle propose à Chactas de le faire évader. Mais celui-ci a compris la leçon : il sait maintenant qu'il faut être deux pour réussir. Il ne consent à s'enfuir que si Atala s'enfuit avec lui, préférant mourir si elle refuse. Chactas abandonne toute passivité. Il est maintenant maître de son destin : « La fille du pays des palmiers vint me trouver au milieu de la nuit. Elle me conduisit dans une grande forêt de pins, et renouvela ses prières pour m'engager à la fuite. Sans lui répondre, je pris sa main dans ma main, et je forçai cette biche altérée d'errer avec moi dans la forêt. »

On notera au passage que ces paroles, placées dans la bouche du sauvage Chactas, témoignent d'une authentique culture classique. Mais la métaphore utilisée à propos d'Atala, « cette biche altérée », n'est pas tout à fait fortuite, comme on le verra plus tard. Pour l'instant, il y a ouverture au monde. Il y a réellement seconde naissance. Dans l'état de dénuement où ils se trouvent, Atala et Chactas vont cependant découvrir les richesses inépuisables de la nature qu'ils auraient été incapables de reconnaître s'ils avaient été, l'un et l'autre, confinés dans leur solitude absolue. Atala fabrique des vêtements pour Chactas. Chactas trouve le moyen de fabriquer de véritables bijoux pour Atala. Ils passent les rivières à la nage ou sur des radeaux composés de branchages. Ils se nourrissent abondamment de ce que l'environnement leur offre, et rien n'y manque : le gibier, bien sûr, mais aussi « des mousses appelées tripes de roches, des écorces sucrées de bouleau, et des pommes de mai qui ont le goût de la pêche et de la framboise ». Il y a même « le vin à notre table », fourni par le noyer noir,

l'érable et le sumac. En somme tout est au mieux dans le meilleur des mondes possibles. Il s'agissait seulement de retrouver le chemin de l'Eden perdu.

Mais là encore, c'est une attitude chamanique, parfaitement inconsciente de la part de Chateaubriand. Il *sait* que la solution se trouve au milieu des déserts, c'est-à-dire, d'une façon plus symbolique que réelle — il est difficile d'imaginer M. le vicomte mener lui-même la vie des « sauvages » — de réintégrer par la pensée un état archétypal, l'état des origines. Et cela ne peut se faire que par le délire, par une extase où le temps s'abolit et où les systèmes antinomiques cessent d'être perçus comme contradictoires : « Nous bénissons la Providence, qui, sur la faible tige d'une fleur avait placé cette source limpide au milieu des marais corrompus. » C'est en tout cas le refus du manichéisme primaire et le désir insensé d'une régénération dans l'unité retrouvée après des siècles de dispersion.

On s'est abondamment moqué du « mythe du bon sauvage ». On a assez reproché à Jean-Jacques Rousseau son postulat indémontrable que l'homme est bon par nature et que c'est la société qui le pervertit. On s'est gaussé de certaines naïseries contenues dans *Paul et Virginie*. Il est vrai que Voltaire a influencé durablement la postérité, même quand on oublie ses insupportables ricanements. Pour lui, le « sauvage » n'était pas autre chose qu'un être « vierge », c'est-à-dire prêt à tout, y compris à toutes les compromissions. L'exemple du Huron peut évidemment refroidir les ardeurs des défenseurs de la vertu de nos premiers ancêtres. Il faut pourtant voir les choses au-delà de la fable.

Le « bon sauvage » n'est pas autre chose qu'une fable, et comme telle, elle n'a aucune réalité historique. Rousseau le savait pertinemment et ce serait une injure de croire à sa naïveté. Mais ce serait également une erreur de croire que Chateaubriand a été dupe de ce qu'il racontait. D'abord, les déserts du Nouveau Monde, qu'il décrit avec tant de somptuosité et de *sincérité*, il ne les a jamais vus, ou il n'a fait qu'y jeter un coup d'œil. Le procès n'est plus à faire : on sait qu'il s'est

contenté de visiter la côte des États-Unis et que, pour le reste, il utilise sans vergogne, mais avec génie, les récits des voyageurs qui ont été plus courageux ou plus patients que lui. Ensuite, dans son esprit, il s'agissait essentiellement de planter un décor symbolique au milieu duquel il pouvait faire évoluer des personnages qui seraient les porte-parole de ses conceptions. C'est le cas pour Atala et Chactas.

Dans le désert, les deux héros vivent en état d'*innocence*, cette innocence d'avant la chute, cette innocence de l'Âge d'Or pendant lequel régnait le bon roi Saturne — et non pas Chronos, le terrible temps qui dévore ses enfants —, lequel n'est autre qu'un roi équilibrateur du monde, dispensateur des biens, maître de justice et d'égalité dans un monde où le dualisme n'a pas encore provoqué de ravages. Atala et Chactas, après avoir échappé à la société pervertie, représentée à la fois par l'établissement européen où se trouve Lopez, et par les tribus indiennes déjà contaminées, sont devenus ce qu'ils étaient à l'aube des temps, totalement purs et vierges. La suite nous éclaire d'ailleurs sur le sens qu'il convient de donner à cette fable dont tous les éléments, loin de rendre compte d'une réalité scientifique ou géographique, ne sont que des repères pour une sorte de cheminement initiatique.

En effet, après un mois passé dans les calmes demeures de la nature, les deux héros vont être aux prises avec un orage. Là encore, il n'y a rien à dire : l'orage fait partie de la nature, il en est une des composantes. Chactas et Atala s'abritent car on trouve toujours un abri contre les éléments naturels défavorables. Chaque élément contient son élément contraire. Mais c'est l'occasion pour les deux jeunes gens de parler plus longuement et d'évoquer *ce qui s'est passé avant*. On en revient à la problématique agitée par Chateaubriand à propos de Charlotte Ives : que faire d'un passé que l'on n'a pas vécu ensemble ?

Or il se trouve que ce passé les réunit davantage une fois dévoilé. Atala est en effet la fille d'une Indienne et de l'Espagnol Lopez qui est le protecteur et le père adoptif de

Chactas. Les voilà donc tous deux *frère et sœur*, sur le plan symbolique, bien entendu. Cette révélation les transporte de bonheur. Ils en sont toujours au stade de l'innocence, ne l'oublions pas, et la fraternité qu'ils se découvrent est parfaitement naturelle : elle ne saurait en aucun cas mettre une barrière entre eux. Dans la situation idéale de l'aube des temps, on n'a pas besoin de recourir à une morale puisqu'il n'y a pas encore de distinction entre le bien et le mal, et, par conséquent, il n'y a aucune loi, aucune coutume pour régir les liens de parenté.

Malheureusement, Atala et Chactas ont terminé leur périple dans le désert. Au milieu de l'orage, ils entendent le son d'une cloche et voient arriver un vieillard, un missionnaire chrétien, conduit par un chien. C'est l'introduction brutale de la société organisée dans la vie des deux sauvages, et surtout l'apparition de la religion. Atala tombe aux pieds du missionnaire et se déclare chrétienne. Chactas, sans être touché par l'aspect chrétien du personnage, témoigne de son respect pour lui et pour le courage qu'il manifeste en errant dans la tempête à la recherche des voyageurs qui pourraient être en difficulté.

En apparence, tout s'arrange. Chactas et Atala sont accueillis à bras ouverts dans la mission. En apparence, ils ont traversé leur purgatoire et les voilà admis au paradis. Mais c'est le paradis chrétien. Et c'est là où rien ne va plus. C'est là où personne n'a compris le sens profond de ce récit d'*Atala*, pas même Chateaubriand qui en avait fait primitivement un chapitre pour illustrer son *Génie du Christianisme*. Finalement, il a dû avoir des doutes sur la portée réelle de son œuvre, puisqu'il l'a publiée à part. Car en fait d'illustration pour une apologie du christianisme, c'est on ne peut plus mal réussi...

La trame du récit est pourtant parlante par elle-même, surtout dans sa simplicité. Le missionnaire, le père Aubry, qui s'aperçoit de l'attirance qu'ont l'un pour l'autre Atala et Chactas, veut les marier. Chactas n'y voit aucune objection, mais quand lui et le père Aubry reviennent d'une visite au village de la mission, ils découvrent Atala mourante. Elle s'est

empoisonnée pour ne pas faillir au vœu qu'avait prononcé sa mère en consacrant sa virginité à la mère du Sauveur. Le père Aubry a beau lui affirmer que n'importe quel évêque aurait pu la relever de ce vœu, lui permettant ainsi d'épouser Chactas sans péché et sans reniement, le mal est fait. La brutale intrusion du christianisme et de son ordre moral dans la vie des deux « sauvages » a rompu leur état d'innocence et provoque une tragique séparation. Après cela, comment peut-on encore oser qualifier le récit d'*Atala* d'œuvre chrétienne ? C'est une absurdité. Il n'y a peut-être pas d'œuvre plus anti-chrétienne qu'*Atala*.

Entendons-nous bien : cette œuvre est anti-chrétienne dans la mesure où, ne touchant pas au problème de la foi, ni à la question de l'existence de Dieu, elle constitue une dénonciation de l'*ordre moral chrétien*, et uniquement de cet ordre. Cela est tout à fait conforme à la thèse de départ : au paradis, que ce soit l'Eden biblique ou le Latium de Saturne, ou encore l'Ile d'Avallon des anciens Celtes, il n'y a ni bien ni mal, donc pas de morale. Tant que Chactas et Atala vivaient leur amour au milieu du désert, il n'y avait pas besoin de mariage, puisque le mariage est une institution sociale — à laquelle l'Eglise catholique n'adhère que parce qu'elle ne peut faire autrement, se contentant d'ailleurs d'être témoin de l'acte. Et si l'on commence à parler de mariage, ce que fait le père Aubry, on évoque immédiatement ce qui est licite et ce qui ne l'est pas. D'où la naissance de la culpabilité. Atala, brusquement, se trouve aux prises avec une réalité qu'elle n'avait pas encore formulée dans son innocence. Et pour éviter d'être coupable, elle ne voit, dans sa naïveté, qu'une solution : la mort.

Dans la version définitive d'*Atala*, Chateaubriand a édulcoré certaines de ses phrases et fait prononcer par le père Aubry un véritable sermon sur la connaissance réelle qu'on doit avoir de la religion. Mais nous savons que la première version, beaucoup plus proche de l'époque où il affichait des doutes religieux (au moment de sa rencontre avec Charlotte Ives), était

nettement plus subversive. Chateaubriand y reprenait presque les arguments développés par Voltaire dans *Zadig* et par Marmontel dans les *Incas*. Mais il a quand même laissé un paragraphe révélateur : « Comme Atala achevait de prononcer ces paroles, serrant les poings et regardant le missionnaire d'un air menaçant, je m'écriai : " La voilà donc cette religion que vous m'avez tant vantée ! Périssent le serment qui m'enlève Atala ! Périssent le Dieu qui contrarie la nature ! Homme-prêtre, qu'es-tu venu faire dans ces forêts ? " »

L'auteur a beau faire répondre au missionnaire : « te sauver ! », cela n'efface pas la dureté de ces paroles à la limite du blasphème. Aujourd'hui, nous ne parlerions point de ce conflit entre religion et nature, mais tout simplement d'opposition entre nature et culture. Dans les romans de la Table Ronde, ainsi que dans les anciennes épopées irlandaises, il y a toujours un personnage, un peu encombrant, qui réapparaît sans cesse au milieu des intrigues, parfois même sous le nom de Merlin : c'est l'Homme Sauvage, le Rustique, l'Homme hirsute, armé d'une massue, prononçant des paroles surprenantes ou incohérentes, doué d'une force redoutable. Et ce personnage sait parler aux animaux sauvages. Il les fait même obéir à sa voix. Et, dans les récits médiévaux teintés de christianisme, on ne manque pas de l'opposer au chevalier, modèle idéal de la société du moment, type parfait du héros culturel. On ne manque pas non plus de le faire vaincre par le chevalier, ou de le faire convertir par lui. C'est de bonne guerre. Mais on oublie un peu trop que ce personnage représente une ancienne divinité comparable au Saturne latin, un roi de l'Âge d'Or, un médiateur des temps primordiaux.

Chactas est un peu ce personnage. D'ailleurs, dans *René* et dans les *Natchez*, où il est un des héros, Chateaubriand ne l'a jamais fait devenir chrétien : il mourra *païen*, c'est-à-dire dans ses anciennes croyances. Chactas représente l'opinion profonde de Chateaubriand qui, en affichant un christianisme sinon serein, du moins inébranlable, ne manque cependant pas

une occasion d'en dénoncer le caractère culturel arbitraire.

Et puis, il y a autre chose. Se saisissant du conflit entre nature et culture, Chateaubriand règle ses comptes personnels. Après tout, Atala et Chactas sont *frère et sœur*, même s'il s'agit d'une fraternité toute morale. Atala est bel et bien une autre image de Lucile. Il suffit pour s'en convaincre de relire la description d'Atala morte, « couchée sur un gazon de sensitives de montagnes ». Chateaubriand la montre comme si elle était seulement endormie : « Elle paraissait enchantée par l'Ange de la mélancolie et par le double sommeil de l'innocence et de la tombe : je n'ai rien vu de plus céleste. Quiconque eût ignoré que cette jeune fille avait joui de la lumière, aurait pu la prendre pour la statue de la Virginité endormie. » N'oublions pas que « par son attitude, sa mélancolie, sa vénusté », Lucile « ressemblait à un Génie funèbre » et qu'elle « n'était qu'une solitaire avantagée de beauté, de génie et de malheur ». On pense évidemment au célèbre tableau de Girodet. Mais on peut également penser à ce que Chateaubriand écrivait, à Juliette Récamier, de Rome, le 12 février 1829, à propos de fouilles que l'ambassadeur fait exécuter : « J'ai trouvé, dit-il, trois belles têtes, un torse de femme drapé, une inscription funèbre d'un frère pour une jeune sœur, ce qui m'a attendri. »

L'ombre de Lucile, toujours. Il ignorera où a été inhumée sa sœur. « Quel nomenclateur des ombres m'indiquerait la tombe effacée ? Ne pourrait-il pas se tromper de poussière ? Puisque le ciel l'a voulu, que Lucile soit à jamais perdue ! » Chateaubriand écrit cela en 1838 sur des événements de 1805. Mais bien avant, dans l'épilogue du récit d'*Atala*, il imagine qu'il rencontre près de la cataracte du Niagara une jeune Indienne, une Natchez exilée, qui expose son enfant mort sur les branches d'un érable et qui lui raconte comment Chactas revint un jour sur le lieu de la sépulture d'Atala, dans cette mission du père Aubry détruite par des Chéroquois. « Le lac s'était débordé et la savane était changée en un marais ; le pont naturel en s'écroulant, avait enseveli sous ses débris le tombeau d'Atala

et les Bocages de la Mort. » Chactas est seul. Chactas pleure. Seul, le serpent familier du vieux missionnaire « sortit des broussailles voisines, et vint s'entortiller à ses pieds. Chactas réchauffa dans son sein ce fidèle ami, resté seul au milieu des ruines ». Souvenir archétypal du temps où hommes et bêtes vivaient en paix et se comprenaient, dans les vergers de l'Âge d'Or... Chamanisme inconscient, bien sûr...

Mais ce n'est pas fini. « Après avoir cherché vainement le tombeau de sa sœur et celui de l'ermite, il était près d'abandonner ces lieux, lorsque la biche de la grotte se mit à bondir devant lui. Elle s'arrêta au pied de la croix de la Mission. Chactas jugea que la biche reconnaissante l'avait conduit au tombeau de son hôte. Il creusa sous la roche qui, jadis, servait d'autel ; et il y trouva les restes d'un homme et d'une femme. Il ne douta pas que ce fussent ceux du prêtre et de la vierge, que les anges avaient peut-être ensevelis dans ce lieu... » La scène est émouvante, d'autant plus qu'elle se réfère à un mythe celtique très répandu dans les épopées irlandaises et dans les contes populaires bretons : celui de la femme aimée qui apparaît à l'homme sous l'aspect d'une biche et qui l'entraîne insensiblement vers les régions merveilleuses de l'Autre Monde. Chateaubriand ne connaissait certainement pas ce type de légende. Mais il l'avait en lui, profondément, ignorant qu'un jour, il chercherait vainement les restes de sa sœur Lucile...

4. VELLÉDA

L'intrusion brutale d'êtres innocents dans une société qui repose sur des structures et des règles morales peut les conduire à des catastrophes imprévisibles. C'est ce que semble démontrer Chateaubriand dans *Atala*. Dans une société « polie », l'inceste est évidemment prohibé, par conséquent, moralement parlant, le couple formé par Chactas et Atala était voué à la destruction. Il en a été de même pour François-René

et Lucile : au château de Combourg et dans les landes environnantes, c'est-à-dire en dehors de la société des adultes, leur complicité n'était rien moins que naturelle, normale, acceptable. Le frère et la sœur vivaient dans le monde de l'innocence, comme Chactas et Atala dans les déserts du Nouveau Monde. Mais à partir du moment où l'un et l'autre devenaient adultes, cette complicité devenait suspecte, et elle devait tomber sous le coup de l'interdit.

Cette complicité fraternelle, dont les composantes sont loin d'être nettes, et d'où la sexualité ne peut en aucun cas être absente, a été ressentie par Chateaubriand comme un élément essentiel de sa vie. D'une part, il a recherché toute sa vie l'image de cette sœur interdite à travers des amours qui elles-mêmes étaient interdites pour cause d'adultère. D'autre part, dans les situations qu'il imaginait dans ses récits, le thème de l'amour impossible revient sans cesse, et cette impossibilité paraît toujours liée à l'opposition fondamentale entre nature et culture. Cela en arrive à un point où on peut se demander si réellement Chateaubriand peut aimer dans une situation dite normale. On penserait volontiers qu'il se crée à loisir des empêchements pour mieux jouir de la situation. Il est vrai que toute barrière constitue une invite à passer outre, que toute défense suscite la désobéissance, que tout interdit se doit d'être transgressé. Dans le cas d'Atala et de Chactas, l'interdit était à la fois religieux et social, donc doublement culturel. On retrouve à peu près le même schéma dans le célèbre épisode des *Martyrs* qui concerne le séjour du héros Eudore en Armorique, et ses amours avec la Gauloise Velléda.

On sait que, dans *les Martyrs*, Chateaubriand a voulu appliquer toutes les théories qui découlaient de ses observations sur la société chrétienne, en particulier les options prises dans *le Génie du Christianisme*. Oubliant que Ronsard et Voltaire avaient piteusement échoué, il a voulu écrire, en prose, une épopée. Il a pris soin de préciser que pour renforcer le côté épique, il avait résolument présenté une époque où le paganisme et le christianisme se côtoyaient et se heurtaient

parfois avec violence. L'idée était bonne, mais elle ne plut point aux contemporains. Chateaubriand réussit à mécontenter les « païens » qui prétendaient qu'au temps de Dioclétien, la religion antique n'était plus qu'une série de rituels conventionnels et patriotiques, et les « chrétiens » qui trouvaient ridicules les tableaux où l'auteur décrivait le paradis, avec le bon Dieu, la Sainte Vierge et les saints, à l'imitation de l'Olympe vu par Homère. Les uns et les autres avaient probablement raison, et *les Martyrs*, dans leur ensemble, ne sont pas le chef-d'œuvre de Chateaubriand, bien que celui-ci y ait mis toute sa force, tout son talent et toute sa foi. L'ouvrage ne tient que par certains épisodes, particulièrement celui de Velléda.

On a reproché à Chateaubriand d'avoir emprunté à Tacite le personnage d'une prêtresse germanique pour en faire une druidesse gauloise. Chateaubriand s'en est expliqué en disant qu'un poète avait tous les droits, ce qui est évident, et qu'il avait choisi le nom de Velléda parce qu'il était beau et harmonieux. Quant au fait que Velléda est une druidesse, alors qu'il n'y avait pas de véritables femmes-prêtres chez les Gaulois, il n'a guère dérangé les contemporains. C'était l'époque où l'on commençait à redécouvrir la civilisation celtique, mais d'une façon fragmentaire et avec un enthousiasme bien téméraire. Les monuments mégalithiques (dolmens et menhirs) devenaient ainsi des « monuments druidiques gaulois », alors qu'ils dataient d'au moins deux mille ans avant l'arrivée des Celtes en Europe occidentale, ou encore des « tables à sacrifices », ce qui est complètement inexact et impossible. Mais la *celtomanie* commençait à faire fureur sous le Consulat et l'Empire : on prétendait même que la langue bretonne était la plus vieille du monde et qu'elle avait été parlée au paradis terrestre. C'est dire qu'un récit ayant pour cadre l'ancienne Gaule, et plus particulièrement l'Armorique, avait toutes les chances de plaire à un certain public de l'époque. Effectivement, l'épisode de Velléda trouva grâce aux yeux des critiques, tout au moins aux yeux des quelques critiques pouvant s'exprimer librement, l'opinion, en 1809, étant sévère-

ment contrôlée, et la censure impériale particulièrement hostile à Chateaubriand jugé comme ingouvernable et séditieux. Mais si, bien souvent, dans le reste du récit des *Martyrs*, les allusions contemporaines sont fréquentes, notamment à propos de Dioclétien et de sa cour, véritable parodie de la cour napoléonienne, l'épisode de Velléda est tout à fait à part. Les seuls allusions qui s'y trouvent concernent la vie intime de Chateaubriand.

Il est clair que le personnage du héros, le Grec Eudore, est un doublet de René. Comme René, il est atteint du mal de vivre. Il est chrétien, mais, envoyé tout jeune comme otage à Rome : là, il a oublié sa religion et a mené une vie de plaisirs en compagnie de jeunes gens au demeurant fort célèbres par la suite, tels Augustin, futur pécheur repentí et évêque d'Hippone, Jérôme futur « scripteur » de la Vulgate en latin, ou encore Constantin, futur empereur. Chateaubriand transpose ses années de collège quand il fréquentait des gens comme le futur général Moreau, le futur médecin Broussais, le futur terroriste — et prêtre — Limoëlan, ou encore Gesril. Et cela se complète par des souvenirs londoniens parmi les plus beaux fleurons de l'émigration.

Cependant, Eudore prend part à une campagne militaire contre les Francs, ce qui nous vaut une héroïque description des Francs qui, depuis, a fait école. Il est blessé dans une bataille, et, en récompense de ses services, le voici nommé gouverneur de l'Armorique. Le ton est donné tout de suite : « L'Armorique ne m'offrit que des bruyères, des bois, des vallées étroites et profondes traversées de petites rivières que ne remonte point le navigateur, et qui portent à la mer des eaux inconnues : région solitaire, triste, orageuse, enveloppée de brouillards, retentissante du bruit des vents, et dont les côtes hérissées de rochers sont battues d'un océan sauvage. »

Le décor est donc planté. On se croirait à Combourg ou dans les environs de Saint-Malo. Pourtant, la scène où va se dérouler l'action est censée être le pays des Vénètes, c'est-à-dire la région de Carnac et du golfe du Morbihan. Eudore réside dans

un château qui « était bâti sur un roc, appuyé contre une forêt et baigné par un lac ». Il s'agit bien entendu de Combourg, mais transplanté sur les côtes méridionales de la Bretagne que Chateaubriand n'a jamais visitées.

Peu importe, d'ailleurs. Eudore se comporte à peu près comme René pendant ses deux années de délire. « Je vécus plusieurs mois dans la solitude. Cette retraite me fut utile... Je m'occupai de l'étude de ma religion. Je perdais chaque jour un peu de cette inquiétude si amère que nourrit le commerce des hommes. Mon âme était encore toute affaiblie par ma première insouciance et mes criminelles habitudes ; je trouvais même dans les anciens doutes de mon esprit et la mollesse de mes sentiments un certain charme qui m'arrêtait : mes passions étaient comme des femmes séduisantes qui m'enchaînaient par leurs caresses. » La *démone* n'est décidément pas loin.

Elle va prendre le visage d'une Gauloise qui semble jouer un certain rôle dans une conspiration contre l'Empire romain. Notons en passant le souci qu'a toujours eu Chateaubriand de présenter des personnages féminins revêtus d'un certain pouvoir aussi bien sur le plan intellectuel que sur le plan politique ou simplement moral. Il nous a présenté d'ailleurs Lucile comme une artiste et une prophétesse. Charlotte Ives était musicienne, et une fois veuve, elle se manifeste comme une femme de tête et d'une grande dignité. Que dire des « madame » ? Et de Juliette Récamier, qui n'était certes pas la première venue. Il est incontestable que Chateaubriand n'a jamais été attiré que par des femmes douées d'une grande personnalité, et il reproche d'ailleurs à Rousseau ses compromissions avec des « filles de rien ». Et curieusement, il trouve une justification à ce comportement dans un trait d'histoire gauloise parfaitement authentique : « Je n'ignorais pas que les Gaulois confient aux femmes les secrets les plus importants ; que souvent ils soumettent à un conseil de leurs filles et de leurs épouses les affaires qu'ils n'ont pu régler entre eux ». Le romancier populaire Eugène Sue s'en souviendra dans l'épi-

sode gaulois qui constitue la première partie de sa vaste fresque *les Mystères du Peuple*.

On peut affirmer en tout cas que l'attitude de Chateaubriand n'est pas celle d'un « phallocrate ». Non seulement il affiche un respect quasi religieux envers la Femme, qui représente toujours chez lui la beauté et la perfection, mais il la considère comme l'égale de l'homme et susceptible d'apporter à celui-ci des éléments essentiels qui manquent à la masculinité. On le verra, en ce sens, constituer avec Juliette Récamier le couple idéal dont il avait rêvé à Combourg auprès de sa sœur Lucile, l'être complémentaire sans lequel il n'aurait pas été le grand écrivain qu'il a été.

Voici donc cette Velléda dans la vie d'Eudore. Bien entendu, elle va apparaître auréolée de mystère. Eudore décide de se rendre compte lui-même de la personnalité de cette femme dont on lui a parlé comme étant l'instigatrice des complots gaulois. Cela nous vaut une extraordinaire description. Eudore, caché parmi les rochers, voit arriver un bateau. Sur ce bateau, il y a une femme : « Elle chantait en luttant contre la tempête et semblait se jouer dans les vents : on eût dit qu'ils étaient sous sa puissance, tant elle paraissait les braver. » Le fantastique est là : elle est aux limites du surnaturel, en tout cas elle manifeste un pouvoir — réel ou imaginaire — sur les éléments. C'est encore Lucile, l'initiatrice et aussi la protectrice. Son aspect ressemble également au physique de Lucile, sauf pour ce qui est de la chevelure : en tant que Gauloise, elle ne peut être que blonde, puisque les Gaulois sont blonds, d'après les écrivains de l'Antiquité. Il est vrai que ceux-ci n'avaient pas remarqué qu'en réalité, les Gaulois, comme tous les Celtes, se décoloraient les cheveux. Le vocabulaire des différentes langues celtiques est un élément intéressant à ajouter à cette constatation, car « blancheur », « blondeur », « beauté » et « noblesse » s'expriment par les mêmes termes.

C'est plus que jamais la *démone*, la sylphide, le « fantôme d'amour ». « Sa taille était haute ; une tunique noire, courte et sans manches, servait à peine de voile à sa nudité. Elle portait

une faucille d'or suspendue à une ceinture d'airain, et elle était couronnée d'une branche de chêne. La blancheur de ses bras et de son teint, ses yeux bleus, ses lèvres de rose, ses longs cheveux blonds qui flottaient épars, annonçaient la fille des Gaulois, et contrastaient, par leur douceur, avec sa démarche fière et sauvage. »

Eudore, en tant que gouverneur, et en tant que chrétien, dénoue les complots qui se trament dans l'ombre et se fait livrer comme otages au château la druidesse Velléda et son vieux père Ségenax. Le comportement de Velléda, tout d'abord en proie à un grand abattement, change du tout au tout. « Je la rencontrais se promenant seule avec un air de joie dans les cours du château, dans les salles, dans les galeries, les passages secrets, les escaliers tournants qui conduisaient au haut de la forteresse ; elle se multipliait sous mes pas, et quand je la croyais auprès de son père, elle se montrait tout à coup au fond d'un corridor obscur, comme une apparition. » On se croirait en présence de Lucile au château de Combourg, mais on ne peut pas non plus s'empêcher de penser aux romans gothiques anglais de la fin du XVIII^e siècle, au fameux *Château des Pyrénées* d'Ann Radcliffe notamment, dont Pixérécourt avait fait un mélodrame populaire constamment joué à l'époque des *Martyrs*. Le goût du mystère, les apparitions fantastiques, les sombres forteresses du Moyen Age, la couleur locale « barbare » d'ailleurs complètement inventée, tout cela constitue une composante du romantisme naissant. Mais Chateaubriand ne se contente pas de décrire une héroïne stéréotypée, il lui donne les caractéristiques qui ont toujours été celles de sa *démone*, essentiellement « quelque chose de capricieux et d'attirant. Son regard était prompt, sa bouche un peu dédaigneuse, et son sourire singulièrement doux et spirituel. Ses manières étaient tantôt hautaines, tantôt voluptueuses ; il y avait dans toute sa personne de l'abandon et de la dignité, de l'innocence et de l'art ». C'est encore Lucile, et aussi Charlotte Ives ou Pauline de Beaumont. C'est la Femme éternelle, majestueuse, redoutable et pourtant faible, portant en elle tous

les stigmates d'une double nature. Elle est de la terre, et pourtant elle est céleste. Son regard évoque des flammes, mais elle commande aux flots déchaînés. Quant à sa faiblesse, elle va bientôt se manifester.

Elle tombe en effet amoureuse d'Eudore, mais pas n'importe comment, avec une passion farouche et en toute conscience. Et pour ne pas se trouver en état d'infériorité, c'est elle qui se déclare, ne voulant pas succomber aux sollicitations d'un homme.

Elle commence par affirmer qu'elle est fée, et qu'elle a le pouvoir « d'exciter les tempêtes, de les conjurer, de se rendre invisible, de prendre la forme de différents animaux ». Cela est parfaitement conforme à ce qu'on sait des fameuses Vierges de l'Île de Sena, ou de Sayne, c'est-à-dire de l'île de Sein. Mais par-dessus cette localisation, c'est le mythe de la fée Morgane à l'île d'Avallon qui apparaît, le mythe celtique de la Terre des Femmes, quelque part dans l'océan à l'ouest du monde, en un lieu où il n'y a ni maladie, ni souffrance, ni mort, et où des pommiers merveilleux produisent des fruits mûrs toute l'année.

En bon chrétien qu'il est, Eudore se refuse à croire ce que dit Velléda. Alors celle-ci s'échauffe : « Je suis vierge, vierge de l'île de Sayne : que je garde ou que je viole mes vœux, j'en mourrai. Tu en seras la cause. » Ainsi est réintroduit le thème de l'amour impossible. Velléda a fait vœu de virginité perpétuelle. Elle n'est donc qu'un doublet d'Atala. Non seulement elle n'est pas de la même religion qu'Eudore, comme l'étaient Atala et Chactas, mais en situation inversée, comme l'étaient Charlotte Ives et Chateaubriand, mais un empêchement majeur d'ordre religieux s'interpose et condamne cet amour. C'est évidemment l'équivalent de l'interdit sur l'inceste. A la limite, il est permis d'y voir symboliquement l'inquiétante *amitié* frappée de malédiction qui existait entre Lucile et François-René. En tout cas, voici le malheureux Eudore bien embarrassé. Sa foi chrétienne et son repentir sincère d'avoir longtemps mené une vie dissolue lui font envisager une solution

immédiate : faire conduire Velléda ailleurs, dans une autre résidence. Mais son père Ségenax, qui est malade, ne peut être transporté. Il serait donc inhumain, et contraire à la charité chrétienne, de séparer le père et la fille. Eudore est prisonnier de la situation : « J'avais bercé dans mon cœur les passions avec complaisance, il était juste que je subisse le châtimement des passions ! » Ces beaux raisonnements ne trompent personne, à commencer par Eudore lui-même. Certes, il prétend que Velléda ne lui inspirera jamais « un attachement véritable », mais, c'est plus fort que lui, chaque fois qu'il la rencontre, « tous mes sens étaient bouleversés ». D'ailleurs Velléda fait ce qu'il faut pour le troubler, aussi bien psychologiquement que magiquement : « Tu me fuis, me dit-elle, tu cherches les endroits les plus déserts pour te dérober à ma présence ; mais c'est en vain : l'orage t'apporte Velléda, comme cette mousse flétrie qui tombe à tes pieds. »

Elle va même plus loin, le menaçant d'user de ses pouvoirs : « Je me glisserai chez toi sur les rayons de la lune ; je prendrai la forme d'un ramier, et je volerai sur le haut de la tour que tu habites... » Mais elle ne met pas ses projets à exécution, voulant être aimée pour elle-même et non à cause de ses pouvoirs magiques. Elle se lance alors dans une évocation mélancolique de ce que pourrait être leur amour partagé, et dans cette évocation, Chateaubriand se trahit complètement : « Quel bonheur d'errer avec toi dans ces routes solitaires, comme la brebis dont les flocons de laine sont restés suspendus à ces ronces... Au bord du ruisseau, au pied de l'arbre, le long de cette haie, de ces sillons où rit la première verdure des blés que je ne verrai pas mûrir, nous aurions admiré le coucher du soleil. Souvent, pendant les tempêtes, cachés dans quelque grange isolée ou parmi les ruines d'une cabane, nous eussions entendu gémir le vent sous le chaume abandonné... Nous promènerions aujourd'hui notre cabane de solitude en solitude, et notre demeure ne tiendrait pas plus à la terre que notre vie. »

On pense à Atala et à Chactas dans le désert. Mais ce désert n'a rien d'américain : ce sont les landes de Combourg et les

longues errances de Lucile et de François-René dans les chemins creux, le long des haies vives. L'inconscient parle. Et sur le plan fantasmatique, le moment de la transgression approche.

Dans un décor farouche où l'on reconnaît les alignements de Carnac, sur une côte hérissée de falaises et évidemment dangereuse, Eudore, qui a été averti de la disparition de la druidesse, retrouve celle-ci en plein délire. Elle lui raconte l'histoire des « barques de nuits », ces bateaux chargés d'âmes en partance pour l'île de Bretagne, telle qu'on la connaît par des légendes populaires bretonnes et aussi par un récit du Grec Procope que Chateaubriand reprend ici textuellement. Et Velléda, en pleine fureur amoureuse, mais aussi dans le plus sombre désespoir, se précipite dans les flots. Eudore n'a que le temps de la retenir par son voile. Alors tout vacille dans l'esprit d'Eudore. Il ne se sent pas assez fort pour être chrétien. Il s'avoue vaincu par la passion de Velléda : « Saisissant Velléda dans mes bras, je m'écriai avec une sorte de rage : " Tu seras aimée ! " L'Enfer donna le signal de cet hymen funeste ; les Esprits des ténèbres hurlèrent dans l'abîme ; les chastes épouses des Patriarches détournèrent la tête, et mon Ange protecteur se voilant de ses ailes remonta vers les cieux ! »

On ne peut guère nier l'aspect ridicule de cette tirade. Elle est cependant justifiée par le parti pris de Chateaubriand : l'utilisation de la mythologie chrétienne à égalité avec celle de la mythologie païenne pour mieux opposer les deux religions. Ce n'est peut-être pas une réussite, mais c'est éloquent : la transgression vient de s'opérer, de la part d'Eudore qui renonce au christianisme, et de la part de Velléda qui rompt son vœu de virginité. Dans *René*, Amélie s'enfouit au fond d'un couvent pour éviter l'inceste. Dans *Atala*, la jeune Indienne se tue pour ne pas succomber à son désir. Pour la première fois, Chateaubriand va jusqu'au bout.

Mais après la transgression, la culpabilité apparaît. « Mon bonheur à moi ressemblait au désespoir, et quiconque nous eût vus au milieu de notre félicité nous eût pris pour deux

coupables à qui l'on vient de prononcer l'arrêt fatal. » Cependant, cet état ne manque pas de charme, et Chateaubriand fait prononcer par Eudore des paroles que ne renierait pas la Phèdre de Racine : « J'ai puisé dans ton sein la fureur de ton amour, et puisque la vertu nous échappe, méritons du moins les supplices de l'éternité par toutes les délices de la vie. » Ce sont paroles impies. Mais, après tout, Chateaubriand n'a-t-il pas écrit dans le *Génie du Christianisme*, à propos de la Phèdre de Racine, quelques phrases aux connotations douteuses : « L'inceste n'était pas une chose si rare et si monstrueuse chez les Anciens pour exciter de pareilles frayeurs dans le cœur du coupable. Sophocle fait mourir Jocaste, il est vrai, au moment où elle apprend son crime ; mais Euripide la fait vivre longtemps après... Virgile ne place pas Phèdre aux Enfers, mais seulement dans ces bocages de myrtes, dans ces champs des pleurs, *lugentes campi*, où vont errant ces amantes qui, même dans la mort, n'ont pas perdu leurs soucis. » C'est le christianisme qui, selon Chateaubriand, a transformé radicalement les mentalités. Atala, étant chrétienne, n'a pas accompli la transgression. Velléda, n'étant pas chrétienne, va jusqu'au bout. Il n'y a qu'Eudore à se poser encore des questions, mais en réalité, il se console facilement de la situation.

Car ce n'est pas du fait d'Eudore que l'aventure va se terminer en tragédie. Le père de Velléda, ayant eu connaissance de ce qui s'est passé, ameute les Gaulois, les réunit et leur tient un discours enflammé : « La vierge de Sayne, une vestale, a été outragée. Vengez vos filles et vos épouses ; vengez les Gaulois et vos dieux. » Cela dégénère en une véritable bataille au cours de laquelle périt Ségenax. Alors apparaît Velléda sur un char. Elle ordonne de cesser le combat et s'accuse d'être la seule responsable : « La vierge de Sayne n'a point été outragée : elle s'est livrée elle-même, elle a violé volontairement ses vœux. » Et elle se tue. « Elle veut prononcer encore le nom de celui qu'elle aime, mais sa bouche ne fait entendre qu'un murmure confus : déjà je n'étais plus que dans les songes de la fille des Gaules, et un invincible sommeil avait fermé ses

yeux. » Ainsi la morale est-elle sauve, et l'on sait que, dans les différentes rédactions des *Martyrs*, Chateaubriand a toujours hésité à faire rompre ses vœux à Velléda. Chateaubriand est toujours tiraillé entre ses passions fougueuses, son désir de tout transgresser, et sa sagesse naturelle, son sens de l'honneur et de la bienséance, ce qui lui vaut d'être la plupart du temps en contradiction avec lui-même. Catholique convaincu, il vit en état d'adultère permanent. Royaliste fervent et incontournable, il a des tendances républicaines. Grand seigneur, il est toujours pauvre et même parfois démuní. Habitué des cours d'Europe et des plus célèbres salons de l'époque, il regrette toujours les chemins de Combourg : « Enfant de la Bretagne, les landes me plaisent, leur fleur d'indigence est la seule qui ne se soit pas fanée à ma boutonnière. » C'est dit superbement.

L'épisode de Velléda est peut-être, dans toute l'œuvre de Chateaubriand, celui qui concerne le plus profondément sa vie intime. Dans la trame de la fiction, et grâce au décalage du temps, il pouvait se permettre de dire beaucoup de choses : Eudore n'est qu'un héros de roman, ou plutôt d'épopée. Plus tard, Eudore trouvera l'amour absolu auprès de la jeune Cymodocée, dont le visage ressemble à celui de Velléda, mais qui consent à se faire chrétienne. Hélas ! c'est le moment le plus intense de la persécution de Dioclétien : Eudore et Cymodocée n'obtiendront pas plus de *durée* dans leur amour que n'en avaient eu Eudore et Velléda. Toute forme d'amour serait-elle soumise à la malédiction ?

On pourrait le croire. Le thème a été galvaudé par les écrivains romantiques, et d'une façon générale par tous les romanciers du XIX^e siècle. Mais dans le cas de Chateaubriand, cela se réfère à une problématique beaucoup plus subtile. Cela tient essentiellement à un élément du caractère de Chateaubriand, son *incapacité à aimer*. Il en parle abondamment dans *René*, et pour peu qu'on veuille bien relire certaines pages des *Natchez*, on comprendrait mieux cet élément.

René est en effet établi parmi le peuple des Natchez qui l'a recueilli et adopté. Il a épousé la jeune Indienne Céluta qui

l'aime et qui pourrait le rendre parfaitement heureux. Il n'y a pas d'empêchement. Or René se sent saisi par le démon de l'indifférence : *l'amour de Céluta n'a aucun charme pour lui*. Et à cela, il y a une bonne raison : *c'est un amour sans histoires*. Et René va s'ingénier à susciter des empêchements au bonheur.

Est-ce à dire que Chateaubriand n'était pas capable d'aimer une femme dans des conditions dites « normales » ? Son attitude envers M^{me} de Chateaubriand le laisserait facilement penser. Sans recourir à une analyse en profondeur qui déboucherait sur la constatation d'une impuissance sexuelle que seule une notion d'interdit peut annihiler, il faut bien reconnaître que, par sa vie et par son œuvre, Chateaubriand n'apparaît pas très net de ce point de vue. Disons simplement que l'activité sentimentale — et sensuelle — de Chateaubriand a été incontestablement réveillée par sa sœur Lucile. Il en a été marqué de façon indélébile. D'où cette présence permanente et sournoise du thème de l'inceste. D'où le redoutable interdit qui n'est là que pour être transgressé, réellement, réellement ou symboliquement. Le reste n'est que fiction romanesque.

5. JULIETTE RÉCAMIER

Il est désagréable d'aller fouiller dans la vie d'un auteur pour essayer d'y découvrir des relents d'alcôve. Chateaubriand a pris grand soin pour éviter à la postérité de tomber dans ces besognes de basse police. Aussi a-t-il toujours présenté ses liaisons avec une certaine emphase, mais avec dignité. Cela lui permettait de couper court à tous les ragots et à toutes les inventions qui ne manquent pas d'être répandues sur ce genre de choses. On lui trouvera peut-être un côté naïf quand il parle d'une « madame », mais il n'est pas sûr qu'on puisse lui découvrir de la naïveté. Il était beaucoup trop conscient, beaucoup trop intelligent pour ne pas se garder à droite et à gauche, de façon à pouvoir présenter à la postérité un portrait sinon flatteur du moins exceptionnel. S'il a fait passer l'hon-

neur avant tout, ce n'est pas pour se laisser aller à des naïvetés. Les différentes versions de certaines de ses œuvres nous montrent qu'il corrigeait sans cesse, qu'il retranchait ou augmentait après mûres réflexions et de nombreux tâtonnements. On sent, chez lui, sinon le souci de la vérité — il ne sait pas ce que c'est — du moins celui de l'exactitude. Chez lui, tout est pesé, tout est réfléchi, et il n'y a rien de gratuit, ce qui peut paraître paradoxal de la part d'un écrivain qui, de son propre aveu, se laisse aller aux délires les plus fous. Mais souvenons-nous que toute forme d'art n'a pas à être vraie ou fausse : elle ne doit être que *vraisemblable*. Et grâce aux astuces de la technique, tout passe.

Chateaubriand a aimé les femmes. Ou plutôt, il a aimé la Femme. De ce fait, il n'a jamais pu se fixer vraiment sur l'une d'elles. On sait que malgré le profond amour qu'il éprouvait pour Pauline de Beaumont, il la trompait allégrement avec l'une ou l'autre, sans se trouver coupable pour autant. Le succès d'*Atala* et du *Génie du Christianisme* n'arrangèrent point les choses. Chateaubriand devint, en quelques semaines, l'homme à la mode, et qui plus est, le bourreau des cœurs. Il s'en explique avec prudence, mais non sans humour dans un passage des *Mémoires* : « Alors vinrent se dresser autour de moi, avec les jeunes femmes qui pleurent aux romans, la foule des chrétiennes, et ces autres nobles enthousiastes dont une action d'honneur fait palpiter le sein. » L'aveu va même très loin : « Les éphèbes de treize et quatorze ans étaient les plus périlleuses : car ne sachant ni ce qu'elles veulent ni ce qu'elles vous veulent, elles mêlent avec séduction votre image à un modèle de rubans et de fleurs. » Il y a presque de la nostalgie dans cette réflexion. « Heureusement, dit-il, si je n'ai pas été gâté, il faut que ma nature soit bonne. » Il est cependant très exposé aux dangers, à cause de sa « politesse réelle », ou bien, ce qui est plus vraisemblable, de sa « curieuse faiblesse ». Il s'en allait parfois chez des dames inconnues pour les remercier en personne de lui avoir écrit de charmants billets qui étaient autant de lettres d'amour non exprimé. « Un jour, à un

quatrième étage (Fi donc ! M. le vicomte s'est pris pour Jean-Jacques), je trouvais une créature ravissante sous l'aile de sa mère, et chez qui je n'ai pas remis le pied. » Que ne ferait-on pas quand on est une bonne mère soucieuse de l'intérêt et du renom de sa fille ? Il y a de tout dans ce bas monde ! « Une Polonaise m'attendait dans des salons de soie ; mélange de l'odalisque et de la Valkyrie, elle avait l'air d'un perce-neige à blanches fleurs, ou d'une de ces élégantes bruyères qui remplacent les autres filles de Flore, lorsque la saison de celle-ci n'est pas encore venue ou qu'elle est passée. » C'est très joliment dit, et l'on conviendra que cette Polonaise avait tout pour plaire à François-René, car elle correspondait à son idéal. D'ailleurs, il en a conscience : « Ce chœur féminin, varié d'âge et de beauté, était mon ancienne sylphide réalisée. » Pas tellement ancienne, apparemment, puisqu'il se trouvait prêt à la reconnaître partout, y compris à des étages quelque peu prolétaires.

Voilà pour le poète. Faisons place au vertueux moraliste qui ajoute sans rire : « M'eût-il été facile d'abuser d'une illusion passagère, l'idée d'une volupté advenue par les voies chastes de la Religion révoltait ma sincérité : être aimé à travers le *Génie du Christianisme*, aimé pour l'*Extrême-Onction*, pour la *Fête des Morts* ! Je n'aurais jamais été ce honteux tartuffe. » L'indignation de M. le vicomte fait plaisir à voir. Mais il oublie quand même deux choses : d'abord que Tartuffe est sincèrement amoureux d'Elmire, ce qu'il n'avait pas prévu, et ce qui se retournera contre lui ; ensuite que si lui-même n'avait été qu'un petit hobereau breton sans écrire *Atala* ou le *Génie*, il n'eût guère retenu l'attention de Pauline de Beaumont, de Delphine de Custine, de Nathalie de Noailles ou de Juliette Récamier.

Parmi toutes celles que Chateaubriand a pudiquement appelées « madame », Pauline de Beaumont demeure pour nous une image très émouvante. Elle a tenu une place privilégiée dans la vie de Chateaubriand, à un moment où il pénétrait dans la carrière littéraire et diplomatique. Il ne tarit

pas d'éloges sur elle : « Ame élevée, courage grand, elle était née pour le monde d'où son esprit s'était retiré par choix et malheur. Mais quand une voix amie appelait au-dehors cette intelligence solitaire, elle venait et vous disait quelques paroles du ciel. » C'est encore une Lucile, mélancolique, repliée sur elle-même, et malgré tout *céleste*, interprète de la parole de Dieu, prophétesse inspirée comme Velléda. « Je n'ai connu cette femme qu'au moment de sa fuite ; elle était déjà frappée de mort, et je me consacrai à ses douleurs. »

Cela est dit d'une façon bien périphrastique. Mais c'est vrai. Chateaubriand s'est dévoué pour cette malheureuse femme qui brillait des derniers feux de la vie. En 1803, lorsqu'il est nommé secrétaire d'ambassade à Rome, il va s'efforcer de faire venir en Italie M^{me} de Beaumont. Celle-ci se sait condamnée. Elle l'écrit : « Personne n'a plus que moi à se plaindre de la nature : en me refusant tout, elle m'a donné le sentiment de tout ce qui me manque. » On croirait entendre René lui-même. Mais René n'est pas tuberculeux. Par contre, Lucile, devenue M^{me} de Caud, et qui s'éteint elle aussi d'un mal plus psychique que physique, interfère dans la liaison de Pauline et de son frère. Lucile est prise d'une véritable passion pour Pauline, en qui elle se projette littéralement.

Chateaubriand n'est pas dupe de ce que nous appellerions aujourd'hui un phénomène de transfert. En comparant les lettres de Lucile à Pauline et celles écrites par Pauline, il en arrive à de curieuses constatations : « On est frappé de cette ressemblance d'âme, exprimée dans le langage différent de ces anges infortunés. Quand je songe que j'ai vécu dans la société de telles intelligences, je m'étonne de valoir si peu. Ces pages de deux femmes supérieures, disparues de la terre à peu de distance l'une de l'autre, ne tombent pas sous mes yeux qu'elles ne m'affligent amèrement. » Chateaubriand insiste sur ce qui rapproche les deux femmes, non seulement dans leur destinée, mais encore dans son imagination : « M^{me} de Sévigné écrivait-elle à M^{me} de Grignan avec une affection plus reconnaissante que M^{me} de Caud à M^{me} de Beaumont ? *Sa tendresse*

pouvait se mêler de marcher côte à côte avec la sienne. » C'est Chateaubriand qui souligne ces paroles. Et il y a quelque chose de très étrange dans cette réflexion : « Ma sœur aimait mon amie avec toute la passion du tombeau, car elle sentait qu'elle allait mourir. »

M^{me} de Beaumont partit la première. Chateaubriand est allé l'attendre à Florence, et il est « terrifié à sa vue : elle n'avait plus la force de sourire ». Pourtant, Chateaubriand se prend à espérer. Il conduit Pauline dans les plus beaux sites de Rome et des environs. « Mais elle ne prenait plus goût à rien. » Et pendant ce temps, de Rennes où elle se trouvait, Lucile écrivait à son frère des lettres désespérées. Elle se plaint d'être éloignée de Pauline et de François-René : « Chaque jour ajoute au chagrin que je ressens de ton absence... L'amitié que j'ai pour toi est bien naturelle : dès notre enfance, tu as été mon défenseur et mon ami : tu n'as, toute ta vie, cherché qu'à répandre du charme sur la mienne ; jamais tu ne m'as coûté une larme, et jamais tu n'as fait un ami sans qu'il soit devenu le mien. » Cette déclaration en dit long sur les véritables sentiments qui animaient Lucile. Elle conjure son frère de lui donner très vite des nouvelles de M^{me} de Beaumont. Et Chateaubriand d'ajouter : « La voix du cygne qui s'apprêtait à mourir fut transmise par moi au cygne mourant : j'étais l'écho de ces ineffables et derniers concerts. »

Le 2 novembre 1803, jour des Morts, Pauline qui était persuadée qu'elle ne passerait pas cette journée, se rappela tout à coup qu'un de ses parents était mort le 4 novembre, et sembla reprendre un peu d'espoir. Mais elle aperçoit des larmes dans les yeux de Chateaubriand : « Elle me tendit la main, et me dit : “ Vous êtes un enfant ; est-ce que vous ne vous y attendiez pas ? ” » Le 4 novembre, elle reçoit les derniers sacrements, et elle meurt dans les bras de René : « Nous inclinâmes sur son oreiller la femme arrivée au repos ; elle pencha la tête. Quelques boucles de ses cheveux déroulés tombaient sur son front ; ses yeux étaient fermés, la nuit éternelle était descendue. » Oui, Chateaubriand a aimé Pauline de Beaumont,

jusqu'au bout. Chateaubriand savait-il que quarante-cinq ans plus tard, en juillet 1848, ce sont ses yeux qui se fermentaient devant le regard angoissé de Juliette Récamier ?

M^{me} Récamier occupe une place à part dans la liste des maîtresses de l'Enchanteur. A propos des événements de 1814, et notamment de la première Restauration, Chateaubriand parle beaucoup de M^{me} de Duras, « femme excellente qui me permettait de l'appeler ma sœur ». Cette duchesse de Duras connaissait très bien M^{me} de Staël, laquelle était l'amie intime de Juliette Récamier. Et Chateaubriand d'interrompre son récit pour dire : « Je ne puis comprendre comment je ne fus pas attiré sur les traces de M^{me} Récamier, revenue d'Italie en France ; j'aurais salué le secours qui venait en aide à ma vie : déjà je n'appartenais plus à ces matins qui se consolent eux-mêmes, je touchais à ces heures du soir qui ont besoin d'être consolées. »

C'est en 1801 que Chateaubriand rencontra pour la première fois M^{me} Récamier. Il ne se souvient pas si c'est M^{me} de Staël ou Christian de Lamoignon qui la lui présenta. Mais ce fut l'éblouissement : « Au sortir de mes bois et de l'obscurité de ma vie, j'étais encore tout sauvage ! j'osai à peine lever les yeux sur une femme entourée d'adorateurs. »

Certes, des adorateurs, M^{me} Récamier n'en manquait pas. Ce fut, d'après tous les témoignages, et les portraits qu'on a d'elle, l'une des plus belles femmes de cette époque qui en comptait — paraît-il — déjà beaucoup. Sorte de prêtresse, ou plutôt véritable divinité, elle draina autour d'elle toute l'élite littéraire, politique et scientifique, tout ce qu'on appelle *le monde*, mais un monde intellectuel particulièrement agissant. Lucien Bonaparte fut passionnément amoureux d'elle. Napoléon la détestait, lui reprochant de tenir d'authentiques conseils des ministres chez elle, et la soupçonnant — à juste titre — d'intriguer contre lui. Mariée à l'âge de treize ans à un homme d'affaires qui ne s'occupa guère d'elle, mais qui eut la bonne idée de disparaître en lui laissant une aimable fortune, elle fut, selon l'expression de Benjamin Constant, « presque entière-

ment livrée à elle-même dans un pays qui était encore un chaos ». Et Constant, pour définir M^{me} Récamier, use d'un raccourci assez saisissant : « Sa beauté l'a d'abord fait admirer ; son âme s'est ensuite fait connaître, et son âme a paru supérieure à sa beauté. »

C'est cette femme que rencontra donc Chateaubriand, en 1801, osant à peine lever les yeux sur elle. Il ne la revit que douze ans plus tard, au moment de la mort de M^{me} de Staël. L'éblouissement fut le même, mais cette fois, Chateaubriand lève les yeux. « Je craindrais de profaner aujourd'hui par la bouche de mes années un sentiment qui conserve dans ma mémoire toute sa jeunesse, et dont le charme s'accroît à mesure que ma vie se retire. J'écarte mes vieux jours pour découvrir derrière ces jours des apparitions célestes, pour entendre du bas de l'abîme les harmonies d'une région plus heureuse. » Le René des folles années de délire de Combourg n'avait pas oublié la sylphide qui le hantait : cette « apparition céleste », cette Velléda s'incarnait devant lui. Cependant, ces deux êtres qui étaient faits pour s'entendre ne se rejoignirent pas encore. Evoquant des souvenirs d'Italie, Chateaubriand nous avoue : « En 1814, je n'étais pour M^{me} Récamier qu'un *cicerone* vulgaire, appartenant à tous les voyageurs ; plus heureux en 1823, j'avais cessé de lui être étranger, et nous pouvions causer ensemble des ruines romaines. »

Ce qui est frappant, dans cette liaison, c'est qu'elle intervient à l'âge mûr et qu'elle semble couronner une lente quête labyrinthique pendant laquelle la lumière du soleil n'a jamais cessé de briller, mais inaccessible, quelque part, comme trop pure pour être frôlée. Il y a en effet une grande pureté et une grande sérénité dans ces rapports à peine exprimables par des mots. Chateaubriand n'a jamais parlé de passion ravageuse à propos de Juliette Récamier, mais de tendresse, de protection et surtout d'entière communion intellectuelle et spirituelle.

L'hommage que Chateaubriand rend à Juliette Récamier dans les *Mémoires* est aussi discret qu'émouvant. « En approchant de ma fin, écrit-il en 1839, il me semble que tout ce qui

m'a été cher, m'a été cher dans M^{me} Récamier, et qu'elle était la source cachée de mes affections. Mes souvenirs de divers âges, ceux de mes songes comme ceux de mes réalités, se sont pétris, mêlés, confondus, pour faire un composé de charmes et de douces souffrances dont elle est devenue la forme visible. » On ne peut guère être plus explicite : à partir de 1823, l'image de la *démone* s'est incarnée dans M^{me} Récamier. Et cela a été définitif. L'Enchanteur avait enfin levé le voile qui lui dérobait encore le visage réel de celle qu'il avait cherchée toute sa vie d'aventurier, de « voyageur », comme il dit souvent. D'ailleurs, Juliette est elle-même une « voyageuse ». Tous deux sont de la même trempe. Ils ont longtemps erré à travers le monde avant de faire route ensemble : « Je l'ai suivie, la voyageuse, par le sentier qu'elle a foulé à peine ; je la devancerai bientôt dans une autre patrie. » Cela est dit sans amertume, comme si, prenant conscience de son destin accompli, Chateaubriand découvrait, avec le visage de la sylphide tant de fois rêvée, la sérénité chrétienne qu'il avait toujours exaltée sans pouvoir la partager.

Juliette Récamier représente évidemment une Lucile transfigurée. Elle n'est même pas l'âme sœur, elle est tout simplement *la sœur*, celle avec qui l'on peut tout entreprendre, celle à qui l'on peut tout dire. Elle est l'autre visage de la dyade. Dans la dernière partie de sa vie, Chateaubriand a réussi à réaliser cet inceste absolu qui l'a toujours hanté. Mais désormais, toute notion de culpabilité a disparu, et la transgression de l'interdit symbolique s'opère sans heurt, sans déchirement, dans un équilibre de pensée et de comportement. Enfin Chateaubriand paraît en paix avec lui-même : « Elle règle mes sentiments, dit-il, de même que l'autorité du ciel a mis le bonheur, l'ordre et la paix dans mes devoirs. » C'est évidemment une allusion à M^{me} de Chateaubriand, celle qu'on pourrait croire « laissée pour compte ». Mais Chateaubriand a eu le souci constant de ne jamais faire souffrir son épouse. Il ne l'a jamais négligée *dans ses devoirs*. Pour le reste, c'est autre chose. Mais il ne semble

pas que M^{me} de Chateaubriand ait demandé à son mari d'être un amant.

Curieusement, par son attitude, Chateaubriand met en cause la sacro-sainte institution du mariage qu'il a pourtant défendue avec vigueur dans *le Génie du Christianisme*. Pourtant, à lire certaines pages trop ignorées des *Natchez*, on comprend mieux cette remise en cause. René a en effet épousé l'Indienne Céluta pour faire plaisir à Chactas, pour faire plaisir à cette tribu qui l'a adopté, et aussi parce que le mariage est un acte social, et uniquement cela. D'ailleurs, les mœurs de l'époque ne prétendaient pas que l'on confondît mariage et passion amoureuse. Au fond, on en revient à l'âge des Troubadours ou à celui des Précieuses. Le mariage apparaît comme une nécessité, pour fournir un cadre à la société et permettre à celle-ci de se perpétuer. Mais l'idée d'amour y est absolument étrangère. La meilleure preuve est que l'amour concerne deux êtres qui, en se suffisant à eux-mêmes, échappent aux contraintes de la société. Le seul problème, dans le cas de Chateaubriand, est celui de son refus obstiné de la paternité : quand il affirme avoir accompli ses devoirs envers M^{me} de Chateaubriand, il est en porte à faux, amputant ainsi le mariage d'une de ses composantes essentielles. Il est vrai que l'ermite de Combourg a eu toute sa vie une sorte d'horreur d'être né, et son souci majeur a été de ne pas perpétuer cette angoisse. Il s'en explique dans *les Natchez*, encore une fois, quand il présente René face à ses responsabilités paternelles. René a eu en effet une fille de Céluta, et il a donné à celle-ci le nom de sa sœur Amélie, ce qui est révélateur. Dans une lettre que René, alors emprisonné par les Français, adresse à Céluta, on trouve cette terrible phrase : « J'ai vu avec une sorte d'épouvante que ma vie s'allait prolonger au-delà de moi. » Et il termine par des conseils à propos de sa fille : « Qu'on ne parle jamais de moi à ma fille ; elle ne me doit rien : je ne souhaitais pas lui donner la vie. »

En réalité, la vie conjugale n'a jamais intéressé Chateaubriand, pas plus que la vie familiale en elle-même. Solitaire entre tous, il n'a jamais eu d'autre but que de se fondre dans un

être idéal pour reconstituer l'androgynie primitif tel qu'il se manifeste dans l'inconscient humain. Subissant douloureusement la déchirure consécutive à la séparation, à la sexualité, il tente désespérément de joindre les deux morceaux avant que la plaie ne se referme et ne se cicatrise. Il n'a jamais voulu cicatriser cette plaie, parce qu'alors, cela lui ôtait toute possibilité de remonter à l'unité. D'où la « mélancolie », le « mal de vivre », et cette impossibilité d'aimer qu'il prétend ressentir. La réalité est qu'il est possible d'aimer, mais avec un seul être, et qu'on ne rencontre pas forcément celui-ci.

Incontestablement, Juliette Récamier est cet être avec lequel le point de fusion peut être atteint. Dans *le Rivage des Syrtes*, Julien Gracq qui, en bien des points, se montre l'héritier direct de Chateaubriand, présente son héros dans un jardin, remarquant une jeune fille accoudée à l'endroit où lui-même a l'habitude de s'accouder. Il s'aperçoit alors que cette jeune fille prend possession de l'univers, qu'elle est devenue la *reine du jardin*. Et il dit : « Je ne devais me rendre compte que bien plus tard de ce privilège qu'elle avait de se rendre immédiatement inséparable d'un paysage ou d'un objet. » C'est le propre de la sylphide précisément de dominer ainsi l'espace dans lequel se trouve l'observateur. Et par le biais de l'espace duquel fait partie l'observateur, celui-ci se trouve entraîné dans ce phénomène de fusion dont on ne revient pas. On peut comparer le texte de Julien Gracq à ce qu'écrivait Chateaubriand à propos de ses visites à Juliette : « A la maison de la rue d'Anjou, il y avait un jardin, dans ce jardin un berceau de tilleuls entre les feuilles desquels j'apercevais un rayon de lune, lorsque j'attendais M^{me} Récamier : ne me semble-t-il pas que ce rayon est à moi, et que si j'allais sous les mêmes abris, je le retrouverais ? » Il y a là de mystérieuses correspondances entre les êtres et les choses. Ce rayon de lune n'est pas autre chose que l'image symbolique du désir de Chateaubriand, de son attente de voir paraître celle qui est la lumière. Mais c'est aussi l'immensité du monde, d'un monde qui ne peut-être perçu que dans sa totalité. Et cette totalité ne

peut être réalisée que par la présence de l'être complémentaire, absent et présent de façon paradoxale.

Quand Chateaubriand, perclus de rhumatismes, se faisait porter à l'Abbaye-au-Bois, où s'était retirée Juliette Récamier, et qu'il officiait au milieu de la cour des fidèles qu'elle y rassemblait, n'était-ce pas pour affirmer solennellement que son rêve était devenu réalité. Ou plutôt qu'il n'y a pas le rêve et la réalité, mais une réalité à double visage. Prendre conscience de cette réalité, c'est prendre possession du monde.

Mais pour parvenir jusque-là, il faut franchir des étapes douloureuses, et surtout, afin de s'affranchir définitivement de l'impossibilité de vivre et d'aimer, il est nécessaire de transgresser l'interdit. Alors tout devient calme et serein. C'est un retour au « vert paradis des amours enfantines », dans la primitive candeur du désert, quand l'ordre moral n'a pas faussé les rapports entre les êtres.

On sait que Chateaubriand, sous l'impulsion de Lucile, a commencé par écrire des vers. Cela n'aurait pas suffi à le faire connaître, mais cela veut tout de même dire qu'il était avant tout un poète, sa prose en témoignant d'ailleurs de façon irréfutable. Et pendant toute son existence, il a écrit des vers. Or, dans une lettre du 9 juin 1831, il envoie à Juliette Récamier un poème dont voici les deux dernières strophes :

« Cette étoile du soir qui dissipe l'orage,
et qui porte si bien le nom de la beauté,
sur l'abîme calmé conduira mon naufrage
à quelque rivage enchanté.

Jusqu'à mon dernier port, douce et charmante étoile,
je suivrai ton rayon toujours pur et nouveau ;
et quand tu cesseras de luire pour ma voile,
tu brilleras sur mon tombeau. »

On peut préférer les grandes pages lyriques d'*Atala*, de *René*, des *Martyrs* ou de la *Vie de Rancé*. Il n'empêche que ces vers sont émouvants et qu'ils suffisent amplement à définir ce qu'était la relation privilégiée entre Juliette et François-René.

Dans la même lettre, il précise d'ailleurs : « Vous êtes mon *étoile* et je vous attends pour aller à cette île enchantée. » Chateaubriand n'oublie jamais qu'il est breton, qu'il est celte, et que, dans les croyances de ses ancêtres, il y a cette île merveilleuse, quelque part dans l'océan, à l'ouest du monde. Et dans cette île, il y a une reine, d'une beauté jamais égalée, et qui accueille les survivants des naufrages. Cette reine a de nombreux noms dans la légende : Morrigane, Modron, Morgane, et bien d'autres. Mais peu importe. Pour François-René de Chateaubriand, elle répond au doux nom de Juliette.

CHAPITRE III

LA PUISSANCE DE CRÉER DES MONDES

Dans une *Histoire de la littérature française* qui peut faire sourire par bien des jugements qui y sont prononcés, Nisard dit à propos de Chateaubriand qu'il « est peut-être *le plus brillant* de nos écrivains en prose ; mais nul ne brille ainsi *qui n'a de la flamme* ». Il est évident qu'on ne peut faire éclater des feux autour de soi que pour autant qu'on en possède à l'intérieur de soi. Grâce au Ciel, Chateaubriand n'en manque pas, de feux. Et à l'occasion, si le brasier vient à pâlir, il s'arrange pour déchaîner des vents tumultueux de façon à ranimer la flamme. Si Velléda, la druidesse, experte en l'art d'évoquer la foudre est sa *démone*, il ne faut pas oublier qu'elle est aussi l'autre aspect de sa dualité, sa moitié féminine, donc magicienne. Mais en fait, le magicien, c'est lui.

Visiblement, les tempêtes lui plaisent. Il les décrit avec une perfection qui en dit long sur l'attirance qu'elles exercent sur son imagination. Mais cela va plus loin encore : Chateaubriand est incontestablement l'Homme des Tempêtes, dans la mesure où il n'existe que par rapport à elles. Qu'il s'agisse de tempêtes matérielles, ou qu'il s'agisse de tempêtes « sous un crâne » autrement plus redoutables, il excelle en l'art de les susciter. Et lorsque, vraiment, c'est le calme plat, lorsqu'il n'y a aucun nuage à l'horizon, il s'arrange pour en créer. Evoquant la forêt de Brocéliande et l'énigmatique Fontaine de Barenton, il

affirme nettement qu'il y a pratiqué la magie nécessaire pour que l'orage pût éclater.

Cela tient au fait que Chateaubriand est conscient de la force extraordinaire qui est en lui. Et cette force, très au-dessus du commun — qu'on appellera génie, si l'on veut —, ne peut se manifester que dans des circonstances exceptionnelles, en dehors du commun. La personnalité ne se crée que dans la confrontation, sinon elle reste à l'état de dormition et équivaut au néant. Toute création suppose un non-être qui se dresse devant l'être. Nous touchons ici à l'éternel problème du dualisme, mais d'un dualisme qu'on a trop tendance à prendre à la lettre sans penser que toute dualité n'est en définitive que le résultat de l'étalement de l'unité dans l'espace. Chateaubriand l'a si bien compris que, très souvent, et à propos de sujets fort divers, il s'est efforcé de convaincre ses lecteurs que le problème essentiel à résoudre dans l'existence était le retour à l'unité perdue, celle d'avant le péché originel. De là découle, selon son argumentation philosophique, le sentiment que l'on a d'être déchiré, pris entre deux feux, incomplet, et donc malheureux. Le fameux « mal du siècle » dont on lui impute la paternité — mais il a même refusé celle-là — n'est au fond que le résultat d'un malentendu.

Certes, le personnage de René, dans le récit romanesque de Chateaubriand, en arrive à se rendre malheureux pour remplir sa vie qui, sans cela, serait d'un vide absolu. Mais René, comme l'a souvent répété Chateaubriand, n'est pas arrivé à dépasser le stade où les deux aspects de la réalité sont perçus contradictoirement. Par une sorte de paresse, ou de désespoir, en tout cas par une fuite perpétuellement recommencée, René ne parvient pas à un état de conscience suffisant pour réaliser l'unité des contraires.

Ce n'est pourtant pas la flamme qui lui manque. « La nuit, lorsque l'aquilon ébranlait sa chaumière, que les pluies tombaient en torrent sur mon toit, qu'à travers ma fenêtre je voyais la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues, il me semblait que la vie redoublait au

fond de mon cœur, que j'aurais eu la puissance de créer des mondes. » On notera que Chateaubriand utilise un conditionnel passé, c'est-à-dire un irréel du passé : *j'aurais eu*. Ce n'est pas sans raison. Mais ce qui est maintenant trop tard pour le héros René ne l'est peut-être pas pour les autres, et pour Chateaubriand lui-même. Son exemple suffirait à le démontrer, car contrairement à l'image qu'on s'en fait — un rêveur mélancolique —, Chateaubriand a été un travailleur acharné, et loin de subir la vie avec tout son cortège d'ennuis et de misères, il a été l'artisan de son propre destin. Chateaubriand est ce qu'on appelle un *actif*.

La motivation de cette activité, il nous la montre comme étant celle de *créer des mondes*. Cela va aussi bien dans le sens de la vie quotidienne que dans celui de la vie littéraire ou de la vie politique. Il est aussi fier — et aussi possessif — de *son* Congrès de Vérone, de *sa* guerre d'Espagne, que de *son* Atala ou de ce qu'il appelle *ses* chimères. Quoi de plus normal ? Chateaubriand est un poète, au sens étymologique du terme, c'est-à-dire un créateur. L'époque troublée qui a été la sienne a été d'ailleurs à la hauteur de ses ambitions : il a vu s'écrouler des sociétés, des institutions, des empires, il a vu s'en créer d'autres, et, dans la mesure du possible, il y a participé. Solitaire de Combours, retraits de la Vallée aux Loups ? Bien sûr. Mais on peut être un solitaire tout en pesant de son poids sur le monde auquel on appartient. D'ailleurs, la « solitude » de Chateaubriand fait partie de ces poncifs littéraires qu'on n'a que trop galvaudés dans l'image qu'on se fait de l'époque romantique et de la période qui l'a immédiatement précédée. Après Rimbaud et Verlaine, c'est l'image du « poète maudit », fatalement incompris de ses contemporains, qui va s'imposer. Mais cette image du poète maudit n'est que l'exaspération de celle du solitaire de Combours. S'il lui arrive d'envier le sort de l'humble pâtre qu'il rencontre au milieu des bruyères, ce n'est quand même pas M. le vicomte de Chateaubriand qui va rester indifférent aux voix discordantes qui s'élèvent de part et d'autre. Jugeant probablement que le concert est mal accordé,

il se fait un devoir d'y joindre sa voix. Et comme sa voix est plus puissante que celle des autres, l'harmonisation tourne à son avantage et l'on n'entend plus que lui.

Tout est en effet une question de puissance. La motivation ne suffit pas, elle n'est qu'une velléité d'action, ce qu'il a vigoureusement dénoncé dans le personnage de René. La volonté non plus, car d'aucuns s'y sont rompu le cou. Est-ce déjà une sorte de volonté de puissance de coloration nietzschéenne ? Peut-être. Il y a du Prométhée en François-René de Chateaubriand. Mais, plus habile que le malheureux Titan, victime de son orgueil au premier degré, il s'est arrangé pour ne pas se laisser attacher à un rocher du Caucase : dans son revêtement de granit du Grand Bé, il est à l'abri du bec des vautours.

1. L'ENCHANTEUR

La meilleure image qu'on puisse laisser de soi-même, surtout quand on est un homme public, est indubitablement celle d'un roc. Le tombeau de Chateaubriand est un symbole, d'autant plus qu'il se réfère au mythe de l'enchanteur Merlin, enfermé par la fée Viviane dans un château invisible, suivant l'une des versions, à l'intérieur d'un rocher selon une autre version tout aussi authentique. De toute façon, Merlin s'est volontairement laissé enfermer. Contrairement à la tragédie grecque où les humains sont les jouets des dieux obstinés à leur perte, la légende celtique présente des personnages qui prouvent leur existence par la prise en compte de leur destin. Cela tient au fait que, pour les Celtes, la divinité est un devenir dont les êtres sont les composantes essentielles. Aussi rien n'est-il définitif, et tout peut changer. C'est alors qu'interviennent des personnages hors du commun qui sont en quelque sorte la conscience-guide de l'humanité, et les métamorphoses qui affectent le monde sont dues à l'intervention de ceux-ci.

Chateaubriand est un Celte nourri de culture grecque. Il est

une sorte de Prométhée, c'est certain, mais un Prométhée qui aurait compris que Zeus ne peut pas survivre sans lui. Il serait plutôt un Merlin doué d'une stature prométhéenne. Merlin est en effet un démiurge, un organisateur du monde, et qui sait très bien qu'en organisant et en structurant le monde, il se reconnaît des pouvoirs divins. Ce n'est peut-être pas un hasard si les amis de Chateaubriand, en particulier ses *amies*, l'avaient surnommé *l'Enchanteur*. Il est en effet un maître ès arts magiques, un redoutable manipulateur qui transforme à loisir tout ce qu'il touche. A la limite, on pourrait le qualifier d'illusionniste, mais ce serait le déprécier à cause de la fâcheuse connotation du terme. Pourtant l'illusion n'est pas autre chose qu'une réalité qui n'a pas été encore confirmée, et la réalité n'est parfois qu'une forme illusoire projetée dans l'esprit humain.

Dans *René*, Chateaubriand nous montre son héros parcourant le monde à la recherche de sensations nouvelles. Mais ce n'est pas le voyage du pauvre. Ce n'est pas Jean-Jacques Rousseau dormant dans les granges ou à la belle étoile, et mendiant pour s'assurer une maigre pitance. René est un aristocrate qui ne se plaît qu'en recherchant dans ses voyages « les artistes et les hommes divins qui chantent les dieux sur la lyre, et la félicité des peuples qui honorent les lois, la religion et les tombeaux ». La fin de la tirade est traditionaliste et pourrait faire classer l'auteur comme étant le champion du conservatisme.

Méfions-nous, cependant. A l'époque où Chateaubriand écrivait cela, les bouleversements étaient tels que peu de peuples, en tout cas certainement pas le peuple français, se comportaient de la sorte. Chateaubriand se place résolument à contre-courant, dans le sens d'une contre-réforme bien dans le ton du *Génie du Christianisme*. Et l'on sait que cet ouvrage, bien que servant les intérêts de Bonaparte, a été provocateur d'une certaine révolution dans les façons de penser et de sentir. De toute façon, cette fin de tirade est inséparable du début, et le début insiste largement sur le rôle privilégié attribué au poète.

Lui seul garantit la félicité des peuples en étant le médiateur entre la Terre et le Ciel. Le poète, ou l'artiste, en général, est une sorte de prêtre, de magicien, d'enchanteur, et aussi un témoin. On sent déjà percer les grandes envolées lyriques de Victor Hugo sur le poète, conscience du peuple, qui est le seul à pouvoir dire tout haut ce que les autres pensent tout bas.

Chateaubriand reviendra souvent sur le rôle que doit jouer le poète dans la société, et il tentera d'ailleurs de justifier par avance ses propres démarches politiques en affirmant très haut que l'écrivain est encore plus qualifié que les autres pour conduire les destinées d'une nation. Il citera des exemples fameux, comme ceux de Démosthène, de Cicéron, de Thomas More. Il établira une distinction entre les « auteurs vulgaires » et les « écrivains de mérite », prétendant que les premiers « ne sont point incapables parce qu'ils sont *hommes de lettres*, mais seulement parce qu'ils sont *hommes médiocres* ». A vrai dire, l'argumentation est confuse, mais elle sert néanmoins à mettre en évidence la primauté du caractère en face de la fonction. Il ne suffit pas d'être poète, ou homme d'Etat pour être un grand homme, mais il faut être un grand homme pour être poète, ou homme d'Etat. Et, dans cette optique, on voit clairement ce que veut démontrer l'auteur d'*Atala* : l'authentique poète, l'artiste digne de ce nom, c'est celui qui *chante les dieux sur sa lyre*.

C'est la définition de l'inspiré, de celui qui est saisi par la fureur divine, de celui qui est l'interprète de la divinité pour les hommes et le messenger des hommes vers la divinité. Chateaubriand se fait un devoir d'insister sur cette mission : « Ces chantres sont de race divine, ils possèdent le seul talent incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre. » Et, comme preuve de ce qu'il avance, il fait raconter ce souvenir à René : « Sur les monts de la Calédonie, le dernier barde qu'on ait ouï dans ces déserts me chanta des poèmes dont un héros consolait jadis sa vieillesse. Nous étions assis sur quatre pierres rongées de mousse ; un torrent coulait à nos pieds ; le chevreuil paissait à quelque distance parmi les débris d'une tour, et le vent des

mers sifflait sur la bruyère de Cona. Maintenant la religion chrétienne, fille aussi des hautes montagnes, a placé des croix sur les monuments des héros de Morven, et touché la harpe de David au bord du même torrent où Ossian fit gémir la sienne. Aussi pacifique que les divinités de Selma étaient guerrières, elle garde des troupeaux où Fingal livrait des combats, et elle a répandu des anges de paix dans les nuages qu'habitaient des fantômes homicides. »

Il s'agit bien entendu d'un souvenir des fameux poèmes ossianiques que prétendait avoir retrouvés et traduits l'Écossais Macpherson et dont l'Europe littéraire s'était si fortement entichée. L'anecdote sert à illustrer la définition du poète : un être simple et tranquille, qui vit au milieu de la nature, et qui chante ce que la tradition lui a transmis depuis l'aube des temps, même à travers les bouleversements et les substitutions de croyances religieuses. C'est d'autant plus curieux que l'origine de la légende de Merlin, devenu l'enchanteur des romans arthuriens, mais qui est historiquement un poète devenu fou au cours d'une bataille et se mettant alors à vaticiner au milieu des bois, se situe en Ecosse. Mais cela, Chateaubriand ne le savait pas. Il croyait, comme tous ses contemporains, que Merlin était un personnage de la tradition bretonne. Et surtout, toujours comme ses contemporains, Madame de Staël en particulier, il croyait à la supériorité de certains « chants du Nord » sur ceux du Sud, contribuant de ce fait à réhabiliter une littérature qui, jusque-là, avait été trop souvent méprisée comme étant grossière et barbare.

Cela ne veut pas dire que Chateaubriand, contrairement à Madame de Staël, ait été dupe de l'authenticité des poèmes ossianiques. « Il n'y a plus que les étrangers », écrit-il dans sa lettre à M. de Fontanes, de 1801, « qui soient encore dupes d'Ossian. Toute l'Angleterre est convaincue que les poèmes qui portent ce nom sont l'ouvrage de M. Macpherson lui-même. » Il avoue cependant avoir été « longtemps trompé par cet ingénieux mensonge ». Mais son séjour à Londres et la rencontre d'érudits anglais l'ont désabusé : « Je n'ai pu résister

à la conviction, et les palais de Fingal se sont évanouis pour moi, comme beaucoup d'autres songes. »

Pas tant que cela. Mais ce qui est intéressant, c'est l'exposé que fait Chateaubriand des arguments contre l'authenticité des poèmes attribués à Ossian, car on pourrait facilement reprendre certains de ces arguments contre des textes de Chateaubriand, mais en sens inverse : il s'attribue à lui-même certaines choses qu'il a trouvées ailleurs, ou qu'il a traduites de l'anglais, ne serait-ce que tout ce qui concerne l'intérieur du continent américain. Quant aux poèmes ossianiques, soyons justes : il en a utilisé de nombreuses citations dans tous ses ouvrages, et cela sans aucune vergogne.

De plus, l'argumentation développée contre l'authenticité des textes proposés par Macpherson explique souvent la méthode de travail de Chateaubriand et l'*embellissement* qu'il fait subir à ses récits. Le mettre en lumière, ce n'est pas diminuer le mérite de l'auteur d'*Atala*, mais bien au contraire le rehausser en insistant sur son extraordinaire faculté de métamorphose. C'est rendre justice à l'Enchanteur sur son propre terrain.

Rappelons d'abord brièvement les faits. Dans sa querelle avec son détracteur, le redoutable docteur Johnson, Macpherson, sollicité de présenter le manuscrit des poèmes en question, prétendit « qu'il l'avait trouvé dans un vieux coffre, chez un paysan ; que ce manuscrit était en papier et en caractères runiques. Or Johnson démontra que ni le papier ni l'alphabet runique n'étaient en usage en Ecosse à l'époque fixée par M. Macpherson ». De plus, nous savons maintenant que Macpherson avait seulement entendu des chants populaires de la tradition orale. S'il y a des manuscrits, c'est en Irlande qu'ils se trouvent, mais certainement pas en caractères runiques, lesquels sont uniquement germaniques. Dans les manuscrits irlandais, dus aux moines des grandes abbayes comme Clonfert ou Clonmacnoise, Ossian se nomme simplement Oisín, et son père Fingal est tout bonnement le héros Finn mac Cumail. Mais à l'époque de Chateaubriand, on ne connaissait pas tous

ces détails : il suffisait de démontrer que Macpherson était dans l'impossibilité de publier les sources manuscrites qu'il prétendait avoir utilisées pour prouver la supercherie. D'ailleurs, l'Angleterre de la fin du XVIII^e siècle était déjà riche en supercherie littéraires de ce genre : celle de Chatterton est la plus célèbre, mais il y en eut d'autres, en particulier la reconstitution par l'érudit gallois Iolo Morgannwg d'une prétendue tradition druidique qui fait encore fureur de nos jours.

Mais Chateaubriand s'attaque au fond du problème. « Il est incroyable, dit-il, qu'on ait pu se tromper sur l'auteur des poèmes d'Ossian. L'homme du XVIII^e siècle y perce de toutes parts... Les notions les plus abstraites du *temps*, de la *durée*, de l'*étendue*, se trouvent à chaque page d'Ossian... Je demande où Ossian aurait pris cette morale parfaite qu'il donne partout à ses héros... Comment le sauvage Ossian, sur un rocher de la Calédonie, tandis que tout était cruel, barbare, sanguinaire, grossier autour de lui, serait-il arrivé en quelques jours à des connaissances morales que Socrate eut à peine dans les siècles les plus éclairés de la Grèce, et que l'Évangile seul a révélées au monde, comme le résultat de quatre mille ans d'observation sur le caractère des hommes. »

L'argumentation de Chateaubriand est loin de recueillir une adhésion sans réserve. Elle prouve en tout cas que l'auteur d'*Atala* était un classique, un homme pétri de lettres classiques tout au moins, et prisonnier de tous les préjugés qui ont alimenté la dialectique de Voltaire, en particulier la notion de progrès. Mais c'est surtout par une méconnaissance profonde des civilisations dites « barbares » qu'il en arrive à refuser au soi-disant Ossian une vie morale. Nous savons maintenant que toutes les civilisations ont eu leurs systèmes de valeurs, et que ces systèmes, bien que différents, ne peuvent être classés dans l'absolu, puisqu'ils représentent des conditions particulières, spécifiques, dans une époque déterminée, sous une latitude déterminée. Ce que nous connaissons des sociétés gaéliques du temps du mystérieux Ossian nous fait affirmer au contraire

l'existence de hautes conceptions religieuses, spirituelles et morales. Mais là n'est pas le problème. Chateaubriand a raison dans la mesure où il fait remarquer qu'Ossian s'exprime non pas *en païen*, mais *en chrétien* de la fin du XVIII^e siècle. « M. Macpherson... était en outre très bon chrétien et profondément nourri de la lecture de la Bible ; il a chanté sa montagne, son parc et le génie de sa religion. »

Il faut dire que cette argumentation est tout à fait dans la tonalité que Chateaubriand donnait à son *Génie du Christianisme* : n'oublions pas qu'il s'est efforcé, dans cet ouvrage, de démontrer la supériorité des sentiments, de la sensibilité même, du christianisme sur ce qu'il appelle la « froideur conventionnelle » du paganisme. Tout ce qui est chrétien est nécessairement plus beau que ce qui est païen. Ce n'est qu'un postulat, mais Chateaubriand en fait évidemment un article de foi.

Dans ces conditions, il est assez piquant de constater de quelle façon il fait parler la druidesse gauloise Velléda : si elle répète mot pour mot ce que Chateaubriand a puisé dans Pliny l'Ancien, dans Strabon ou dans Procope, elle n'en manifeste pas moins une sensibilité et une émotivité fortement contaminées par la religion chrétienne qu'elle est censée ignorer. Et que dire de Chactas, l'Indien du désert ? Mais là, il vaut mieux laisser la parole à l'un des premiers commentateurs d'*Atala*, l'abbé Morellet, qui n'était d'ailleurs pas un ennemi de Chateaubriand. Voici ce qu'il disait en 1801 : « Je demande comment Chactas à l'âge de vingt ans, idolâtre et sauvage, a pu entendre un seul mot des *discours admirables que le missionnaire fait sur Dieu et sur le bonheur des justes*... Je demande comment Chactas, idolâtre et demeurant tel, a pu apercevoir que “ toute l'humble grotte était remplie de la grandeur d'un trépas chrétien ”, et comprendre ce que c'est qu'un trépas chrétien... Je prie les lecteurs de se figurer Chactas sanglotant ces paroles : “ Je répandis la terre antique sur un front de dix-huit printemps. ” » Il semble bien que Chateaubriand ait été victime de ses propres théories.

Cela n'est pas grave dans la mesure où Chateaubriand n'a jamais eu l'intention de faire croire que son récit d'*Atala* était la transcription d'un manuscrit composé par un jeune sauvage. On écrit nécessairement selon les critères de son époque et selon les normes de la société à laquelle on appartient. Mais cela met en lumière le procédé employé par Chateaubriand : il métamorphose tout ce qu'il touche, il se sert d'impressions, de fragments divers, de souvenirs précis ou non, de détails lus ou entendus, et brusquement, grâce à son pouvoir d'évocation, il déverse un torrent lyrique dont il n'est plus maître et qui a toutes les apparences du réel.

C'est cela, la magie de Chateaubriand : il nous fait croire à tout ce qu'il raconte. Comme disait Joubert, en 1801, dans une lettre à Pauline de Beaumont : « Ce livre [il s'agit d'*Atala*] n'est point un livre comme les autres... Il y a mis un charme, un talisman qui tient aux doigts de l'ouvrier. Il l'aura mis partout, parce qu'il a tout manié... Il [ce livre] réussira, parce qu'il est de l'Enchanteur. » Voilà un bel hommage, et qui a le mérite de la franchise. Joubert n'est pas dupe. Il sait que son ami Chateaubriand est un *artiste* et que le mot latin *ars* (comme le grec *teknê*) signifie aussi bien « art » que « technique », les deux sens étant confondus autrefois. Il sait également qu'on ne peut pas faire de l'art sans *artifice* et que le mot latin *carmen*, qui désigne un poème incantatoire, est devenu en français le mot « charme », au sens de « sortilège ».

Il reste à savoir dans quelle mesure François-René pouvait être conscient des artifices qu'il employait. Ayant été très tôt attiré par la poésie, s'étant plongé avec délices dans les livres, ayant poursuivi des études plus qu'honorables, ayant une connaissance approfondie des littératures anciennes et des textes bibliques, il ne pouvait qu'être à l'aise dans l'expression de ce qu'il ressentait. Il dit dans ses *Mélanges littéraires* que « c'est la beauté des sentiments qui fait la beauté du style ». A ce compte-là, les moyens techniques sont de simples supports automatiques, et Chateaubriand, en apparence, n'a pas l'air de trop souffrir quand il compose. « Quand l'âme est élevée, dit-il

encore, les paroles tombent d'en haut, et l'expression noble suit toujours la noble pensée. » En somme, s'il a un conseil à donner aux jeunes écrivains — il ne s'en prive d'ailleurs pas —, c'est celui de laisser parler leur cœur sans s'occuper du reste.

Alors pourquoi dit-il, en d'autres circonstances : « l'imagination et l'esprit ne sont point, comme on le suppose, les bases du véritable talent ; c'est le bon sens, je le répète, le bon sens, avec l'expression heureuse » ? Cela paraît contradictoire. A moins que l'Enchanteur n'établisse une subtile distinction entre le *talent* et le *génie*. Bien qu'il entremêle toujours ses réflexions de doutes sur sa capacité littéraire, ce n'est pas à son talent qu'il croit, mais bien plutôt à son *génie*, et s'il ne le dit pas franchement, il nous le laisse supposer. On le traitera d'orgueilleux. Mais il l'était et l'on ne songerait même pas à lui reprocher ce défaut qui n'est jamais celui des médiocres, lesquels sont plutôt voués à la vanité.

Dans cette opposition entre imagination et bon sens, opposition qu'il semble résoudre en faveur du bon sens, Chateaubriand se trouve encore une fois en contradiction avec lui-même. Il ne serait pas l'Enchanteur s'il ne délirait pas. Après tout, le rôle d'un enchanteur est de faire prendre les désirs pour des réalités. Pour cela, il est indispensable d'évoquer les fantômes, ces fameuses chimères dont il se sait possédé. Le terme de « possédé » est certainement celui qui convient le mieux pour qualifier son état quand il était saisi de la fureur littéraire, et cela de son propre aveu : « Je marchai à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, *enchanté*, tourmenté, et comme *possédé* par le démon de mon cœur. » Où est le bon sens dans tout cela ?

Il est pourtant présent, ce bon sens, ne serait-ce que dans le travail acharné que Chateaubriand a toujours accompli en relisant, corrigeant et amendant ses textes. En fait, c'est un écrivain qui a la possibilité parfaitement double de délirer et de mettre en ordre son délire. Cela fait évidemment penser à l'écriture automatique chère aux surréalistes, et ce n'est pas

pour rien que des écrivains comme André Breton et Julien Gracq ont considéré Chateaubriand comme un de leurs devanciers. L'écriture automatique n'est pas autre chose que l'utilisation systématique mais raisonnée du flot provenant d'un déblocage de l'inconscient. Il ne s'agit donc pas de *débloquer* au sens vulgaire qu'a pris aujourd'hui le terme, mais de mettre à profit les messages parvenus des zones les plus ombreuses de la conscience profonde. Il est certain que Chateaubriand n'a pas fait autre chose que de tirer parti de son délire, et cela dans une maîtrise parfaite des techniques de l'expression verbale.

Pour cela, il faut cependant une méthode. Pour parvenir à une sorte d'extase, les surréalistes ont provoqué l'affaiblissement de la conscience claire au profit de la conscience profonde par des moyens très simples allant de la concentration silencieuse et solitaire au jeu collectif automatique, dans le genre du fameux « cadavre exquis ». D'autres ont utilisé l'hypnose, ou encore la drogue, même sous contrôle médical, comme Henri Michaux. Certains, comme Antonin Artaud, ne sont pas revenus de leur descente aux enfers, et il faut bien dire qu'il est parfois difficile d'affronter les fantômes et les monstres multiformes que l'on rencontre dans les vallées encaissées du monde d'en bas.

Le monde d'en bas, Chateaubriand ne l'a jamais fréquenté. Il était plutôt hanté par le monde d'en haut, quitte à se prendre pour le messager de Dieu venu dispenser aux hommes de bonne volonté un message de grandeur et de beauté. Mais ce monde d'en haut, contrairement à ce qu'on pense, peut se révéler aussi tourmenté que le monde d'en bas : les orages s'amoncellent parfois dans le ciel, et il est souvent périlleux de les affronter. Cependant, ces orages sont autant souhaités que redoutés, car ils sont la manifestation d'un interdit qu'il faut transgresser : ils permettent d'aller plus loin, d'aller au-delà. Cette notion de l'au-delà reste parfaitement matérielle chez l'auteur de *René*. Il ne s'agit en aucune façon de cet autre monde celtique qui est un univers parallèle au nôtre, dans une sorte de dimension différente. Cet au-delà se trouve de l'autre

côté de l'horizon, mais comme l'être humain n'a pas la force de franchir les distances qui l'en séparent, il doit faire appel aux forces de la nature, rassembler ces forces, les domestiquer et s'en servir comme d'une monture pouvant franchir les vallées, les montagnes et les océans. « Levez-vous, orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! » Mais attention, n'allons quand même pas trop loin : « Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue ; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande. » Le bon sens est là, qui rétablit un équilibre un instant menacé.

C'est donc une action sur la nature qui détermine l'explosion du flot poétique, comme sous l'effet d'une formule magique. Mais ce n'est pas n'importe quelle nature qui est ainsi mise en jeu par de redoutables forces spirituelles. D'abord, elle n'a rien de conventionnelle, et elle n'est point observée ou évoquée à travers les termes de la mythologie. Dans le *Génie du Christianisme*, Chateaubriand se lance dans une attaque en règle contre l'emploi de la mythologie qui, selon lui, « rapetisse la nature » et en « bannit la vérité ». « Une preuve incontestable de ce fait, c'est que la poésie que nous appelons *descriptive* a été inconnue de l'Antiquité. » Après avoir survolé la poésie grecque et latine, il en vient à formuler plus étroitement son opinion : « On ne peut guère supposer que des hommes aussi sensibles que les Anciens eussent manqué d'yeux pour voir la nature, et de talent pour la peindre, si quelque cause puissante ne les avait aveuglés. Or cette cause était la mythologie, qui, peuplant l'univers d'élégants fantômes, ôtait à la création sa gravité, sa grandeur et sa solitude. » On retiendra ce qui, pour Chateaubriand, constitue la spécificité de la nature : celle-ci doit être *grave, grande et solitaire*. Il est à noter l'erreur psychologique qui consiste à croire la nature « solitaire » : ce n'est pas la nature qui est solitaire, mais l'observateur qui s'y trouve et qui projette en elle le sentiment de sa propre solitude. Mais cette projection est déjà un acte magique qu'ont pratiqué de nombreux poètes. Déjà, à la fin du xvi^e siècle, Agrippa

d'Aubigné, et au début du xvii^e siècle Saint-Amant, ont exprimé cette tendance qui constitue une sorte de prise de possession de l'environnement, d'identification à ce qui est en face de soi. C'est un acte comparable à l'incantation du chaman qui, plongé en état d'extase, quitte son corps et s'en va rôder *ailleurs* pour y aller chercher des âmes perdues, ou pour y découvrir les secrets qui se dissimulent dans les ravins ou dans les profondeurs des bois.

Cela dit, Chateaubriand, qui ramène tout à son postulat fondamental, explique qu'il a fallu « que le christianisme vînt chasser ce peuple de faunes, de satyres et de nymphes, pour rendre aux grottes leur silence, et aux bois leur rêverie ». Il est évident que Chateaubriand, comme tous les écrivains occidentaux, est tombé dans un piège, celui de prendre à la lettre la formulation mythologique : cette formulation n'est devenue conventionnelle qu'à partir du moment où les éléments mythologiques n'avaient plus aucune signification précise, n'évoquaient plus de croyances réelles et étaient donc devenus des images symboliques vidées de leur sens, donc des ornements purs et simples. Et, en ajoutant que « les déserts ont pris sous notre culte un caractère plus triste, plus grave, plus sublime », que « les fleuves ont brisé leurs petites urnes, pour ne plus verser que les eaux de l'abîme du sommet des montagnes », et que « le vrai Dieu, en rentrant dans ses œuvres, a donné son immensité à la nature », il ne se rend pas compte qu'il ne fait que remplacer une mythologie morte par une mythologie vivante, accessible à la sensibilité de chacun, du moins dans un cadre de civilisation où le christianisme se trouve impliqué.

Dans ses « éclaircissements » à ce passage du *Génie du Christianisme*, il revient d'ailleurs sur le problème de la poésie dite descriptive. Il constate qu'en son temps, on en fait un certain abus. « Mais il n'en est pas moins vrai que c'est un moyen de plus entre nos mains et qu'il a étendu la sphère des images poétiques. » Nous voici donc en pleine technique littéraire.

Ensuite, pour reprendre le plan de notre discussion, cette

nature doit être vierge, c'est-à-dire une nature à la Jean-Jacques Rousseau, et par conséquent celle de Chateaubriand repose sur une illusion. La nature décrite par l'auteur de *l'Emile* et par l'auteur d'*Atala* est une nature vue par eux, et peuplée par eux des fantômes de leur imaginaire. La nature n'est pas belle en soi, et c'est l'observateur qui la trouve belle ou laide, projetant en elle ses propres sentiments, ses joies, ses peines, ses goûts littéraires ou artistiques. Ne dit-on pas : cette montagne est tellement belle qu'on dirait un Cézanne ? La nature livrée à elle-même risque fort d'être un chaos indescriptible. D'ailleurs, le fait de décrire suppose un choix de la part de celui qui décrit, puisqu'il opère avec *bon sens*, structurant le paysage retenu selon des critères intérieurs.

C'est là qu'intervient l'art de l'*enchantement*. La nature, ce que Jean-Paul Sartre appelle la *hylè*, est tout simplement la matière première d'une opération alchimique qui consiste à rendre formel ce qui est informe, à découvrir sous la gangue de l'apparence la pierre philosophale qui est la réalité des réalités. Cette série d'opérations de type alchimique, qui pourrait aussi bien être de type magique, est nécessaire pour parvenir au Grand Œuvre. Et cela ne se fait pas sans heurt. D'où l'attraction qu'ont les poètes en général, et Chateaubriand en particulier, pour les paysages tourmentés et une nature bouleversée par les éléments. Chateaubriand en est très conscient : « Je voyais avec un plaisir indicible le retour de la saison des tempêtes », dit-il dans les *Mémoires*. Il s'agit bien entendu de l'automne très propice à ce genre de méditation transcendante. Il disait la même chose dans *René* : « L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. » Car alors, il est possible de *décrocher*, comme on pourrait dire aujourd'hui, c'est-à-dire d'établir des rapports privilégiés avec le monde : « J'entrais en pleine possession des sympathies de ma nature. » Mais on ne peut entrer en communication avec ce monde des réalités supérieures que si l'on *décroche* à la suite d'un choc violent, que si l'on se heurte au monde des apparences.

Il faut donc qu'il y ait provocation. Or c'est le rôle du magicien, de l'enchanteur, de provoquer. Chateaubriand ne s'en prive pas. « Dix heures sonnaient. A peine retiré dans ma chambre, ouvrant mes fenêtres, fixant mes regards au ciel, je commençais une incantation. » Alors cette nature, provoquée par l'incantation magique, par le fameux *carmen*, se met en mouvement et répond à l'appel de l'opérateur. « Au milieu du désordre des éléments, je mariaais avec ivresse la pensée du danger à celle du plaisir. » Cela explique pourquoi, durant toute sa vie, M. de Chateaubriand, qui en appelle pourtant, en cartésien qu'il est, au bon sens, s'est toujours arrangé pour susciter des tempêtes, des empêchements, des interdits. Il savait bien qu'il ne serait vraiment un Enchanteur que s'il transgressait l'ordre naturel des choses.

2. LE PROPHÈTE DE DIEU

Une des ambitions de Chateaubriand a été de mener à bien ce que Pascal, « cet effrayant génie », n'avait fait qu'ébaucher, autrement dit une apologie de la religion chrétienne. En tant qu'enchanteur, en tant que poète inspiré par les mondes célestes, il se voyait investi d'une mission à laquelle tout d'abord, dans les turbulences de l'époque révolutionnaire, il n'avait guère songé. Son *Essai sur les Révolutions* témoigne de ses doutes, de ses incertitudes fondamentales, et aussi de tout ce qu'il doit à Voltaire et aux Encyclopédistes. On peut également se demander si, dans sa version primitive, le récit d'*Atala* n'était pas une mise en cause du christianisme considéré dans ses effets sur le comportement humain. Or, brutalement, abandonnant son scepticisme, et se souvenant qu'il a failli devenir prêtre, M. le vicomte de Chateaubriand se fait le chantre du christianisme.

Il s'est expliqué sur ce revirement et l'on connaît suffisamment l'épisode londonien de sa vie, où, apprenant la mort de sa mère, il dit avoir pleuré et avoir cru. On a vu des conversions

de ce genre, et elles n'ont rien d'exceptionnelles. Cela ne suffit pourtant pas à expliquer complètement l'attitude de Chateaubriand. Les raisons profondes de cette rupture intérieure tiennent davantage à une réflexion générale sur la vie qu'à un simple choc émotif, aussi théâtral soit-il.

Chateaubriand, même dans sa période de doute, n'a jamais été antichrétien. Il se posait seulement des questions d'ordre métaphysique, ce qui était parfaitement son droit, et ce qui prouve son honnêteté intellectuelle. Mais, lorsqu'on relit le *Génie du Christianisme* dans le détail, on finit par se rendre compte que c'est autant pour se rassurer lui-même que pour tenter de convaincre ses lecteurs que Chateaubriand a écrit cet ouvrage. Et si le succès du livre a été prodigieux, c'est qu'il traduisait de façon éclatante et exemplaire l'inquiétude métaphysique du public de cette époque et le besoin qu'il avait d'être rassuré.

Car le *Génie du Christianisme* n'est pas, comme l'*Apologie* ébauchée par Pascal, destiné à convaincre des incrédules par de beaux raisonnements dialectiques, voire scientifiques. C'est tout simplement une invitation à se poser des questions sur les problèmes fondamentaux de la transcendance. C'était certainement plus habile, en tout cas moins rebutant pour les lecteurs, car la théologie n'intervient jamais dans les envolées lyriques de Chateaubriand. Il ne se place pas sur le même plan que Pascal. Il ne pose pas le pari et ne cherche pas à démontrer. Il invite seulement à *sentir*.

C'est là la force de cet ouvrage dont les démonstrations théoriques ne tiennent pas à l'analyse raisonnée. Se plaçant d'emblée sur le terrain du sensible, c'est-à-dire en insistant sur les rapports subtils qui peuvent s'établir entre l'être humain et ce qui l'entoure, il élargit le champ de conscience au-delà des limites de la compréhension intellectuelle. Et là-dessus, il se sait inattaquable.

Certes, il s'est imprégné de Jean-Jacques Rousseau. La « Profession de foi du vicaire savoyard » est toujours présente au fond de sa mémoire, même s'il n'y fait point référence,

préférant tirer parti d'une comparaison entre le paganisme antique accusé de rabaisser l'homme, et le christianisme crédité du mérite d'avoir ouvert des horizons nouveaux à l'esprit humain.

Le terrain de manœuvre sur lequel Chateaubriand opère en ce domaine n'est pas différent de celui qui lui sert à guerroyer contre les fantômes suscités par son délire. C'est en tant qu'*enchanteur* qu'il devient prophète de Dieu, ce qui, après tout, est parfaitement logique : dans les romans arthuriens, l'enchanteur Merlin, *fils d'un diable*, donc doué de pouvoirs surnaturels, est également celui qui repère dans les cieux les signes énigmatiques qu'y tracent les doigts de Dieu. Un enchanteur ne peut l'être que s'il a connaissance du monde supra-sensible : il est en position médiane. Selon la définition classique, la magie est un mode opératoire consistant à faire obéir les puissances surnaturelles aux demandes humaines, tandis que la religion suppose l'obéissance des humains à la volonté divine. Mais le procédé est le même : tout dépend de la direction que l'on prend, vers le « haut », ou vers le « bas », ces mots n'ayant strictement aucun autre sens qu'une idée d'opposition. Un magicien dit « blanc » est capable de devenir « noir » quand il le veut. Et inversement. Magie et religion, qu'on le veuille ou non, sont intimement liées, et le mage, sous quelque étendard qu'il se présente, est l'intermédiaire obligé de ces rapports ambigus qui existent entre le visible et l'invisible.

L'enchanteur ne fait qu'agir sur la nature. C'est donc dans la nature que se trouve Dieu. Bien sûr, Chateaubriand est beaucoup trop intelligent pour se lancer, à la suite de Rousseau, dans des croyances qui relèvent confusément du panthéisme. Chez lui, le monde n'est pas rempli de dieux. Mais le Dieu unique est partout, c'est ce qui ressort d'une contemplation attentive de la nature. L'argumentation de Chateaubriand est habilement présentée : « Il est un Dieu ; les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent, l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour,

l'oiseau le chante dans le feuillage, la foudre fait éclater sa puissance, et l'Océan déclare son immensité. L'homme seul a dit : il n'y a point de Dieu. » On se laisse évidemment prendre au jeu, et la thèse développée ensuite par Chateaubriand, selon laquelle, le péché originel est une sorte de déchirement intérieur de l'homme qui n'est plus capable de saisir sa propre unité, se fait déjà jour. L'accent est mis d'emblée sur les caractères opposés de l'intellectuel et du spirituel, du cérébral et du sensible, en fait l'éternelle opposition entre culture et nature. L'homme à l'état de nature, c'est-à-dire avant la chute, avant d'avoir mangé le fruit de l'arbre de science, ne se pose pas de question : il admet donc l'existence de Dieu et lui rend naturellement hommage comme le font les animaux. Par contre, l'homme culturel, incapable de vivre pleinement son unité, déchiré par les contradictions, n'a plus aucune certitude et se pose des questions allant jusqu'à supposer la non-existence de Dieu. Pour un peu, Chateaubriand imiterait la fameuse formule « nier la pensée, c'est affirmer qu'elle existe, puisque nier est une opération de pensée ». On le sent prêt à dire que blasphémer est une façon d'affirmer l'existence de Dieu, ou encore prêt à faire sienne la preuve ontologique de saint Anselme, laquelle n'est pas une preuve scientifique mais un argument de discussion.

On aurait cependant tort de considérer le raisonnement de Chateaubriand comme aussi simpliste. Si son discours s'adresse d'abord à la *sympathie* du lecteur, s'il essaie de l'amener dans la direction qu'il a choisie, il est chargé d'arguments beaucoup plus lourds et qui se réfèrent au système philosophique qui est celui de toute son œuvre et de toute sa vie : la prise de conscience dramatique que l'être humain a perdu son unité et qu'il se fourvoie dans un dualisme apparent.

Chateaubriand nous invite à observer l'univers et à remarquer que, « par une loi générale et en même temps particulière, les parties intégrantes, les mouvements intérieurs ou extérieurs, et les qualités des êtres sont en rapport parfait. Ainsi, les corps célestes accomplissent leurs révolutions dans une

admirable unité, et chaque corps, sans se contrarier soi-même, décrit en particulier la courbe qui lui est propre. » Certes, Chateaubriand reprend ici les idées chères à Leibnitz et si savamment tournées en dérision par Voltaire. Mais au lieu de s'en tenir à la doctrine de l'Harmonie universelle, il insiste sur le paradoxe constitué par une loi qui est à la fois particulière et générale. Il s'agit là du fondement même de la pensée de Chateaubriand qu'il précise ainsi : « Un seul globe nous donne la lumière et la chaleur : ces deux accidents ne sont point répartis entre deux sphères : le soleil les confond dans son orbe, comme Dieu, dont il est l'image, unit au principe qui féconde le principe qui éclaire. »

A la réflexion, cela éclaire singulièrement l'impossibilité de vivre qui est le mal de René, mal qu'il partage théoriquement avec toute l'humanité : « Un choc perpétuel existe [chez l'homme] entre son entendement et son désir, entre sa raison et son cœur. » C'est en effet dans cette dichotomie que réside le malheur de l'homme, ou plutôt son imperfection. Depuis la chute, il n'est plus capable de concevoir l'unité primordiale et il lui manque toujours quelque chose. Cette thèse n'est pas tellement différente de celle qu'on prête aux Cathares, démontrant d'ailleurs par là que ceux-ci n'étaient que des faux dualistes. En effet, le mal n'est pas une entité en soi et n'a donc aucune existence absolue. Le mal n'est qu'une portion de bien séparée de sa totalité, autrement dit *le mal est un bien imparfait* si tant est qu'on puisse donner le nom de bien à une totalité qui recoupe aussi bien le mal que le bien, au sens commun, dans une unité qu'il faudrait appeler différemment. « Il est donc raisonnable, dit encore Chateaubriand, de soupçonner que l'homme, dans sa constitution primitive, ressemblait au reste de la création et que sa constitution se formait du parfait accord du sentiment et de la pensée, de l'imagination et de l'entendement. On en sera peut-être convaincu si l'on observe que cette réunion est encore nécessaire aujourd'hui pour goûter une ombre de cette félicité que nous avons perdue. »

Le système est cohérent. Appliqué au domaine strictement

littéraire, il justifie pleinement l'œuvre de Chateaubriand, synthèse harmonieuse entre « l'imagination et l'entendement », entre le délire et le bon sens. Mais il justifie également la personnalité de Chateaubriand, ses paradoxes, sa spécificité, son ambiguïté. Le sentiment qu'il a d'avoir été séparé brutalement d'une autre partie de lui-même lui fait rechercher dans une sœur symbolique la constituante primitive de la dyade. Mais il est difficile de comprendre comment deux êtres peuvent être *un* tout en étant *deux*, puisque c'est contraire aux mathématiques classiques déjà marquées par le triomphe de la logique du tiers exclu. Et Chateaubriand, comme tant d'autres, ne va pas jusqu'au bout de sa démarche intellectuelle. Mieux, il abandonne cette démarche dans la plus grande partie du *Génie du Christianisme* pour se rabattre sur du catéchisme à la petite semaine ou des sermons imités de Massillon. A vrai dire, si les contemporains de Chateaubriand ont beaucoup apprécié le *Génie du Christianisme*, c'est d'abord parce qu'ils n'ont pas cherché à comprendre ce qui s'y trouvait. On ne discute pas le catéchisme, encore moins les sermons qui ne servent qu'à endormir (c'est bien pour cela que l'athée Diderot a pu, un certain temps, faire métier de fournisseur de sermons pour ecclésiastiques à court d'inspiration) ou encore à faire fuir. Les seules parties intéressantes du *Génie* sont les descriptions enthousiastes de la nature et les analyses pertinentes de l'apport du christianisme dans la sensibilité esthétique de l'Occident.

Dans ces descriptions de la nature, qu'il s'agisse des landes de Bretagne, d'une mer déchaînée en proie à la tempête, des déserts du Nouveau Monde ou de la campagne romaine, Chateaubriand parvient à transmettre un souffle poétique qui en dit bien davantage que n'importe quelle argumentation catéchisante parce qu'inconsciemment les images diverses que l'auteur déverse dans son discours tendent vers l'unité : « Réunissez donc en un même moment, par la pensée, les plus beaux accidents de la nature, supposez que vous voyez à la fois toutes les heures du jour, et toutes les saisons, un matin de printemps et un matin d'automne, une nuit semée d'étoiles et

une nuit couverte de nuages, des prairies émaillées de fleurs, des forêts dépouillées par les frimas, des champs dorés par des moissons : vous aurez alors une idée juste du spectacle de l'univers. » Mais pour passer de cette multiplicité à l'unicité, que de chemin à parcourir !

C'est l'expérience individuelle que préconise Chateaubriand, rejetant du même coup toute approche scientifique des phénomènes religieux. Il a, pour cela, une phrase fort pittoresque : « Ce n'est point dans une ménagerie où l'on tient en cage les secrets de Dieu qu'on apprend à connaître la sagesse divine ; il faut l'avoir surprise, cette sagesse, dans les déserts, pour ne plus douter de son existence. » Est-ce que par hasard les cages où l'on retient les secrets de Dieu ne seraient pas les églises, structurées et officialisées, et qui prétendent toutes détenir la Vérité absolue ? La phrase paraît assez claire sur ce point, et l'on voit que Chateaubriand s'est toujours méfié des institutions, même quand il participait à celles-ci.

La leçon est simple : allez dans le désert, et vous y trouverez Dieu. Cela ne signifie pas qu'il faille s'enfuir dans de réelles étendues désertiques : il suffit de prendre pour objet de méditation non pas les vains monuments qui sont produits par les sociétés, mais les grands temples que la nature offre à l'homme pour peu que celui-ci veuille bien les contempler. Les forêts sont encore plus merveilleuses que les cathédrales gothiques : d'ailleurs, selon Chateaubriand, ce sont elles qui ont servi de modèle quand il s'est agi de construire des sanctuaires. Pour un peu, Chateaubriand en viendrait à partager l'opinion des druides qui n'admettaient d'autres temples que les clairières naturelles au fond des forêts, prétendant qu'il était ridicule de vouloir enfermer la divinité infinie dans les bâtiments finis à la fois dans le temps et dans l'espace. Et si l'on veut une musique pour louer Dieu, il n'est pas besoin d'une chorale ou de grandes orgues, si évidente qu'en soit la beauté et la grandeur : les oiseaux chantent continuellement la gloire de Dieu, et les orgues ne sont qu'une imitation du bruit du vent à travers les arbres d'une forêt. Dans

toute son œuvre, Chateaubriand illustre d'une manière somptueuse cette recherche de l'infini.

Car le seul infini possible, c'est Dieu, bien évidemment. Et cet infini, on ne peut en avoir aucune approche concrète : l'absolu n'est pas le relatif. « On pourrait dire que l'homme est *la pensée manifestée de Dieu*, et que l'univers est *son imagination rendue sensible*. » Les deux formules sont belles. C'est donc à travers l'univers que l'homme parviendra à *saisir* Dieu, reconstituant avec lui le traité d'alliance primitif qui a été rompu lors de la mystérieuse chute originelle. Mais *saisir* la divinité infinie est chose difficile, car il est impossible, dans ce cas, de se servir de nos organes des sens. Ceux-ci étant structurés de façon à rendre compte de certaines parties de l'univers, la connaissance qu'on en retirera sera toujours fragmentaire et imparfaite. C'est donc un autre sens, le sixième peut-être, qui n'a pas d'organe et qui ne peut pas en avoir puisqu'il embrasse tous les autres, qui nous fera saisir cette divinité infinie.

Mais comment faire fonctionner ce sens inexistant ? Le problème est exactement le même que celui de la poésie et ne se résout que par l'extase, celle qu'ont connue les grands mystiques, aussi bien que la « fureur divine » qui saisit les artistes inspirés. Et chaque être humain peut devenir la proie de la fureur divine. Il suffit, à l'imitation du poète, de l'artiste, de provoquer la nature, de la pénétrer, de s'y plonger, et aussi de s'y dissoudre. On en revient à cette même technique de l'Enchanteur, et c'est la seule façon d'opérer la transgression. Prenons un simple exemple, ce passage du *Voyage en Amérique* : « Qui dira le sentiment qu'on éprouve en entrant dans ces forêts aussi vieilles que le monde, et qui seules donnent une idée de la création telle qu'elle sortit de la main de Dieu ? Le jour tombant d'en haut à travers un voile de feuillage, répand dans la profondeur du bois une demi-lumière changeante et mobile, qui donne aux objets une grandeur fantastique. Partout, il faut franchir des arbres abattus, sur lesquels s'élèvent d'autres générations d'arbres. Je cherche en vain une issue dans ces solitudes ; trompé par un jour plus vif, j'avance à

travers les herbes, les orties, les mousses, les lianes, et l'épais humus composé des débris de végétaux ; mais je n'arrive qu'à une clairière formée par quelques pins tombés. Bientôt la forêt redevient plus sombre ; l'œil n'aperçoit que des troncs de chênes et de noyers qui se succèdent les uns aux autres, et qui semblent se serrer en s'éloignant : l'idée de l'infini se présente à moi. » Ce texte magnifique par lui-même se passe de tout commentaire, si ce n'est à propos du mot *idée* : c'est un terme impropre dans la mesure où il traduit un langage conceptuel alors qu'il s'agit d'un tout autre langage mis en jeu, celui de l'émotion pure.

L'enchantement réussit. On finit par croire aux envolées lyriques. Mais après tout, pour Chateaubriand, Dieu est peut-être tout simplement la sylphide, celle qu'il invoque sous le nom de Cynthie dans les *Mémoires* en s'exclamant : « Tes regards se croisent avec ceux des étoiles et se mêlent à leurs rayons. » L'amour, qui, avant de devenir une douloureuse passion, était la plus pure émanation de l'énergie divine est peut-être le moyen qui nous reste pour parvenir à Dieu ?

C'est en tout cas la notion d'amour, pudiquement nommé charité, qui fait du christianisme une religion tout à fait à part. Tout au long du *Génie*, Chateaubriand essaie de nous le prouver par des exemples. Le commandement suprême d'amour suppose que le monde sera toujours imparfait tant qu'une seule âme manquera à l'appel, lors du grand Jugement, puisque la charité oblige chacun d'entre nous à aimer nos frères et à les sauver. On ne peut se sauver que si l'on sauve les autres. Avant que Jean-Paul Sartre ait répandu sa célèbre formule « l'Enfer, c'est les autres », il y avait un autre précepte, et impératif celui-là : « le Paradis, c'est les autres. » Malheureusement, l'humanité, sans doute depuis la Chute, l'a oublié. Pourrions-nous jamais le retrouver au fond de nos mémoires ?

Tout cela prouve une chose : Chateaubriand a le profond désir de faire partager sa foi chrétienne aux autres, et pour ce faire, il utilise tous les moyens dont il dispose, sachant très bien que le meilleur n'est pas de convaincre, mais de placer ses

lecteurs dans des conditions telles qu'ils ne pourront que croire.

Car François-René a la foi. Il n'a pas toujours été un modèle exemplaire d'homme religieux, peu s'en faut. Il a souvent été critique envers la religion officielle, mais il a fustigé de la même façon les faux chrétiens, et les ecclésiastiques qu'il jugeait indignes de la fonction sacerdotale. Il a eu une très haute idée du prêtre, et ceux qu'il a imaginés dans *Atala* et dans *René*, les pères Aubry et Souël, sont touchants de force, d'enthousiasme et de charité. Lui-même, en tant que poète, en tant qu'artiste, se sent lié par une mission sacerdotale, et pour rien au monde il ne voudrait s'en rendre indigne. Mais la foi est une chose et les événements religieux font partie des vicissitudes du monde, comme le reste, ce qui justifie de sa part la méfiance dont il fait montre en de nombreuses occasions. « Hors en religion, dit-il, je n'ai aucune croyance. » Et il précise cette pensée : « Ma conviction religieuse, en grandissant, a dévoré mes autres convictions ; il n'est ici-bas chrétien plus croyant et homme plus incrédule que moi. »

Il n'y a aucune raison de douter de l'authenticité de cette foi, du moins pendant la plus grande partie de sa vie, en excluant les durs moments de l'exil londonien. Sa hargne contre Voltaire témoigne de cette foi. Ses troubles de l'âme également, puisqu'il n'y voit de solution que dans la confiance manifestée envers le message évangélique. S'il en a pris à son aise avec les commandements divins et avec ceux de l'Eglise, il ne s'est jamais posé en frondeur et n'a jamais cherché à provoquer de scandale. Et lorsque ayant fait amende honorable de ses fautes, se sentant décliner, il a, pour pénitence, écrit la *Vie de Rancé*, sur un personnage dans lequel il s'est reconnu, il a composé un chef-d'œuvre.

Il est difficile de savoir ce qui se passe dans l'âme d'un homme, quel que soit cet homme et quel que soit son rang social ou son rôle, même si cet homme laisse derrière lui des témoignages qui peuvent toujours être remis en question. Mais il est tout aussi difficile de ne pas accepter ces dernières lignes

des *Mémoires d'Outre-Tombe* dans lesquelles il appose une dernière fois sur le papier sa signature faite de grandeur, de lyrisme et d'émotion : « Je me suis rencontré entre deux siècles, comme au confluent de deux fleuves : j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où je suis né, nageant avec espérance vers une rive inconnue. »

La pensée religieuse de Chateaubriand s'exprime en termes qui doivent beaucoup à Rousseau : c'est en dehors de l'agitation du monde social que l'âme humaine peut s'élever, non seulement au-dessus des passions — c'est-à-dire, d'une façon générale, de tout ce qui concerne notre vie psychique —, mais encore au-dessus des apparences. Jean-Jacques, en gravissant la montagne, se débarrassait des miasmes de la société et parvenait à « l'Être suprême qui embrasse tout ». François-René se plonge dans les déserts et découvre Dieu derrière chaque brin d'herbe.

Mais son attitude philosophique en matière religieuse demeure essentiellement pascalienne. Elle débute par une volonté métaphysique : « Par l'instinct de son immortalité, l'homme a envoyé son intelligence en haut ; à chaque pas qu'il a fait dans le firmament, il a reconnu des miracles de la puissance inénarrable. » C'est alors que l'intelligence humaine se sent prise de vertige. C'est alors que s'opère la fusion extatique avec l'immensité de l'univers dans laquelle l'être humain, de pauvre petit aventurier qu'il était, devient un visionnaire : « Représentons-nous... notre chétive planète nageant dans un océan à vagues de soleils, dans cette voie lactée, matière brute de lumière, métal en fusion des mondes que façonnera la main du Créateur. La distance de telles étoiles est si prodigieuse que leur éclat ne pourra parvenir à l'œil qui les regarde que quand ces étoiles seront éteintes. » Relativité du temps et de l'espace ! vertige des mondes infinis ! Les paroles de Chateaubriand sont celles de Pascal : « Que l'homme est petit sur l'atome où il se meut ! Mais qu'il est grand comme intelligence ! » Et si notre intelligence est si grande, c'est parce que nous avons été faits à l'image de Dieu. En fait, Chateaubriand en arrive à prouver

l'existence de Dieu par l'existence de la science humaine : « Au centre de l'infini, Dieu voit défiler autour de lui ces magnifiques théories, preuves ajoutées aux preuves de l'Etre suprême. »

Dès lors, tout est dit. « Je vois les reflets d'une aurore dont je ne verrai pas se lever le soleil. Il ne me reste qu'à m'asseoir au bord de ma fosse : après quoi je descendrai hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité. »

3. LE PROPHÈTE DES HOMMES

On n'a que trop tendance à considérer Chateaubriand comme un pilier de la littérature française en mettant à l'écart le rôle qu'il a tenu dans l'Histoire. C'est pourtant vider le personnage d'une partie de sa substance. Ermite de Combourg ou de la Vallée aux Loups, poète et enchanteur, il ne l'est que dans la mesure où il est voyageur, ambassadeur et ministre, et s'il trône dans le salon de M^{me} Récamier, il eût pu tout aussi bien porter une couronne royale sur sa tête et présider le conseil des ministres. « J'ai fait de l'histoire, dit-il, et je la pouvais écrire. » Solitaire ? il l'est incontestablement. Mais au milieu de la foule : « Propre à tout pour les autres, bon à rien pour moi : me voilà. » Cela paraît logique chez un homme qui prétend que son « défaut capital est l'ennui, le dégoût de tout, le doute perpétuel ». Mais de toute façon, il se place en dehors de tout, comme un être à part, un être marqué par le destin, et, non sans mégalomanie, au-dessus de tout. Cela tient à son caractère extraordinairement introverti : « Démocrate par nature, aristocrate par mœurs, je ferais très volontiers l'abandon de ma fortune et de ma vie au peuple, pourvu que j'eusse peu de rapport avec la foule. » Certes, il est possible que M. de Chateaubriand eût donné sa fortune. Mais il n'en avait pas, ce qui affaiblit quelque peu ses charitables intentions. Mais pour le reste, on ne peut nier qu'il ait voulu diriger le monde, *créer des mondes* même, sans pour autant descendre dans la rue.

Dans les *Mémoires*, il parle de tout et de tout le monde, du présent bien sûr, mais aussi du passé et de l'avenir, et c'est en cela qu'il est prophète. Mais le héros qu'il décrit le mieux et qui est son seul héros, c'est lui-même, qu'on retrouve derrière Chactas, René, Eudore ou encore l'abbé de Rancé. En dehors des femmes, Lucile et Juliette Récamier particulièrement, les autres personnages sont tout à fait secondaires. Ils viennent jouer leur petit rôle et puis s'en vont, parfois magnifiés par l'art de l'enchanteur, souvent égratignés avec humour, férocité ou cynisme. On dirait presque des « faire-valoir ».

Il y a pourtant une exception, et elle est de taille : la place occupée dans les *Mémoires* par Bonaparte, auquel, la plupart du temps, Chateaubriand restitue la graphie originale de *Buonaparte*, voulant insister par là sur le fait que le futur empereur était un *étranger*. Il pose en effet le problème de la date de naissance de Napoléon, officiellement en 1769, la Corse étant devenue française, mais probablement en 1768, avant l'annexion. On sait que ce point d'histoire n'est pas complètement éclairci, l'original de l'état-civil ayant disparu en 1810, sur ordre de l'empereur lui-même. Quoi qu'il en soit, Chateaubriand *veut* que Bonaparte soit né la même année que lui.

Il a ses raisons. Son but est en effet d'établir, dans une partie importante des *Mémoires*, une sorte de « vie parallèle », à la manière de Plutarque, de Napoléon Bonaparte et de lui-même. Il semble penser très sincèrement que le seul contemporain à pouvoir être comparé à lui est le « petit caporal », le seul qui soit assez grand pour soutenir cette comparaison. Cela pourrait être de la provocation, mais c'est tout simplement la manifestation la plus éclatante d'un état paranoïaque. Certes, Chateaubriand a été célèbre, il a été même adulé, mais que dire de Napoléon dont le seul nom suscitait soit l'enthousiasme le plus délirant, soit la haine la plus farouche, soit la terreur la plus élémentaire. Chateaubriand n'a jamais déchaîné tant de haine, bien qu'il eût des ennemis tenaces, et, en tout cas, il n'a jamais suscité de terreur.

Mais Napoléon Bonaparte envoûte littéralement François-

René de Chateaubriand. De tous ses contemporains, c'est incontestablement l'homme qu'il a le plus admiré, et en même temps le plus détesté. De cette ambiguïté de sentiments est né un portrait de Bonaparte haut en couleurs, féroce et sans pitié, et bien entendu de la plus parfaite mauvaise foi.

Il faut dire que les rapports entre les deux hommes ont toujours été tendus, pour ne pas dire conflictuels. Bonaparte, qui savait très bien discerner autour de lui les hommes dont il pouvait avoir besoin pour asseoir sa destinée, a vu tout le parti qu'il pouvait tirer de ce cadet d'une honorable famille de l'Ancien Régime qui ne s'était pas compromis dans une absurde contre-révolution, qui avait de l'intelligence et du talent, et qui avait écrit le *Génie du Christianisme* au moment où l'Empire en gestation, ayant besoin de paix religieuse, négociait un concordat avec le pape. De son côté, Chateaubriand, qui avait d'abord vu en Bonaparte un pacificateur des esprits et un constructeur de mondes, qui avait des ambitions autant politiques que littéraires, envisageait froidement l'intérêt qu'il aurait à servir le nouveau maître. Mais pas à n'importe quel prix. Se voyant déjà ministre, M. le vicomte se retrouva secrétaire d'ambassade, ce qui n'était pas mal, mais ce qui était tout de même un peu humiliant. Et l'on sait que la rupture intervint au moment de l'assassinat — c'en fut un, mais dont le responsable est en définitive Fouché — du duc d'Enghien. L'attachement viscéral de Chateaubriand aux valeurs de la monarchie ne pouvait pas être contenu plus longtemps. Désormais, jusqu'à la fin de l'Empire, Chateaubriand ne sera plus qu'un suspect qu'on n'ose pas enfermer à cause de sa célébrité, mais dont on nargue à longueur d'année l'indépendance d'esprit et le sens de l'honneur.

Au reste, Bonaparte se méfiait considérablement du vicomte en qui il voyait d'abord un poète, c'est-à-dire un rêveur, et dont il n'appréciait guère la hauteur et le manque total de flagorneries. Napoléon savait très bien que François-René était ingouvernable. Si au moins il avait été corruptible comme le furent ses ministres et ses maréchaux ! Mais s'il est une chose

qu'on ne puisse pas reprocher à M. de Chateaubriand, c'est bien de se laisser tenter par le diable ! Personne n'a pu faire dire à l'auteur d'*Atala* ce qu'il n'aurait pas voulu dire. Personne n'a pu infléchir une décision de l'auteur de la *Vie de Rancé* quand cette décision engageait son honneur et ses convictions, même si cette décision allait à l'encontre de ses intérêts. Alors, dans ces conditions, incorruptible, ingouvernable, il valait mieux l'écarter poliment tout en le laissant croire qu'il était libre.

Dans sa préface à l'édition de 1828 du *Génie du Christianisme*, Chateaubriand parle de *Buonaparte* « qui faisait trembler le monde, et qui ne m'a jamais fait trembler » et qui a cru trouver dans son ouvrage un appui pour s'opposer à ses ennemis. Mais « plus tard, il se repentit de sa méprise ; et au moment de sa chute il avoua que l'ouvrage qui avait le plus nui à son pouvoir était le *Génie du Christianisme* ». Si on croyait vraiment ces paroles, on pourrait refaire l'Histoire et prétendre que c'est grâce à Chateaubriand que Napoléon s'est retrouvé à Sainte-Hélène. Il n'empêche que M. le vicomte s'enorgueillit de l'inimitié que lui manifesta l'empereur, et il en rajoute, ce qui est encore une façon de se valoriser. Pensez donc : *Buonaparte* était poète, lui aussi, il commettait des vers, mais quels mauvais vers ! La rivalité entre les deux hommes n'était donc pas uniquement politique ? Ils avaient les mêmes lectures : chacun d'eux avait l'*Ossian* de Macpherson à son chevet. Mais Chateaubriand qui s'acharne à vouloir être critique littéraire est formel sur ce point : *Buonaparte* est un écrivain raté. A la limite, c'est aussi un général raté et un empereur raté : la meilleure preuve, c'est qu'il n'a même pas réussi à maintenir son pouvoir et à perpétuer sa dynastie. Ah ! si *Buonaparte* avait voulu ! Ah ! s'il avait écouté le vicomte de Chateaubriand au lieu de se fier à des canailles comme Fouché ou à des pourritures comme M. de Talleyrand ! S'il s'était entouré des sages conseils d'un homme d'honneur et de bon sens comme lui-même ! Ce sont des irréels du passé qui émanent des nombreuses pages que Chateaubriand a consacrées à Napoléon. Mais pour être juste, il faut signaler que

Bonaparte, à Saint-Hélène, demandait souvent des nouvelles de M. de Chateaubriand. Il lisait même ses ouvrages, et il osait affirmer qu'il l'estimait grandement, tout en le haïssant bien entendu.

Cette rivalité, beaucoup plus imaginée par Chateaubriand que vécue réellement par le petit caporal, fût-il en retraite, provoque volontiers nos rires. De cette confrontation, Bonaparte, même si l'on n'a aucune tendresse pour lui, sort généralement gagnant. On ne peut guère prendre à la lettre ce que raconte l'auteur du *Génie* à ce sujet : « *Buonaparte*, qui aimait la gloire, se laissait prendre à ce qui en avait l'air ; le bruit lui imposait ; et quoiqu'il devînt promptement inquiet de toute renommée [sous-entendu : de quelqu'un d'autre], il cherchait d'abord à s'emparer de l'homme dans lequel il reconnaissait une force. Ce fut pour cette raison que l'Institut, n'ayant pas compris le *Génie du Christianisme* dans les ouvrages qui concouraient pour le prix décennal, reçut l'ordre de faire un rapport sur cet ouvrage ; et bien qu'alors j'eusse blessé mortellement *Buonaparte*, ce maître du monde entretenait tous les jours M. de Fontanes des places qu'il avait l'intention de créer pour moi, des choses extraordinaires qu'il réservait à ma fortune. » Par contre, lorsque Chateaubriand, élu à l'Académie Française — avec la tolérance de l'empereur — s'avisa de rédiger son discours de réception comme il l'entendait, et qu'il l'eut soumis à la censure, ce discours revint chargé de ratures rageuses de la propre main de Napoléon : à vrai dire, le texte était presque entièrement rayé, et Chateaubriand n'eut jamais le droit de le prononcer. Il faut bien croire qu'il y avait quelque chose entre les deux hommes.

Ce quelque chose est facile à saisir : chacun d'eux se croit missionné pour mettre en œuvre *la puissance de créer des mondes*. Tous les deux sont des requins prêts à se dévorer pour satisfaire au but de cette mission. Mais quand l'un met à feu et à sang toute l'Europe et fait allègrement massacrer des peuples au nom de la liberté, l'autre se contente d'inonder le monde

avec les flots abondants de sa prose majestueuse. C'est une différence qui vaut la peine d'être notée.

Au reste, Chateaubriand reconnaît volontiers qu'avec Bonaparte, c'est l'ancien monde qui s'effondre. Ce ne sont pas seulement les structures sociales et morales de cet ancien monde que le Corse a contribué à détruire, mais la mentalité. Ici, dans sa critique essentielle de Bonaparte, Chateaubriand, abandonnant ses propres prétentions, se montre d'une extrême lucidité : « Le tort que la vraie philosophie ne pardonnera pas à Bonaparte, c'est d'avoir façonné la société à l'*obéissance passive*, repoussé l'humanité vers les temps de dégradation morale, et peut-être abâtardi les caractères. » Il est incontestable que l'ère napoléonienne inaugure, dans les Temps dits modernes, une période qui verra se développer insidieusement, toujours au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, des sociétés de type totalitaire dans lesquelles le peuple, vouant à son chef un culte inconditionnel, en sera réduit à obéir passivement tout en croyant participer à la liberté générale. Rousseau n'avait pas prévu un tel contournement de son *Contrat Social*, mais on sait très bien que les grands ouvrages théoriques sont faits pour être interprétés de multiples façons, les plus contradictoires fussent-elles.

Or, cette *passivité*, Chateaubriand ne peut pas l'admettre. Lui-même n'a jamais été passif, peu s'en faut. Et il lui arrive souvent de démontrer que sous l'Ancien Régime, compte tenu de nombreux abus de pouvoirs et d'injustices dus, comme l'affirmait déjà Montesquieu, à la défection de la classe aristocratique qui a trahi sa mission, les sujets du roi, quand bien même ce roi serait de droit divin, n'étaient point tenus à une obéissance passive envers leur chef. Chacun de ces sujets, selon ses moyens, selon ses capacités — et selon sa naissance — était convié à participer à une œuvre collective dont le monarque était le garant, le mainteneur et le directeur en même temps que le répartisseur des biens communs. Cela a beau être théorique, le système, tel qu'il est présenté par Chateaubriand, est logique. Et quand il oppose à ce système

théoriquement parfait l'exemple de la pseudo-monarchie napoléonienne encombrée des tares héritées de l'Ancien Régime et de la période révolutionnaire et animée par des parvenus sans scrupules qui n'ont d'autre foi que leurs intérêts immédiats, on ne peut qu'applaudir à sa vertueuse indignation. Il n'en sera pas moins critique à l'égard de la Monarchie de Juillet, qu'il considérera comme une caricature grossière, et même contre les mécanismes de la Restauration auxquels il a pourtant participé. Il en sortira fort aigri. Evoquant le mariage de Napoléon avec Marie-Louise, il ne peut retenir son ironie : « Joséphine avait été sacrée ; Marie-Louise ne le fut pas... J'aurais pu voir dans Notre-Dame la même cérémonie que j'ai vue dans la cathédrale de Reims (pour le sacre de Charles X en 1825) : à l'exception de Napoléon, les mêmes hommes y figuraient. » C'est l'amère constatation qu'il y a quelque chose de pourri dans le royaume de France, et, en tout cas, de fortes traces d'obéissance passive. On se souvient de cette affaire qui « honore » grandement la mémoire du poète-ambassadeur Paul Claudel : pendant l'Occupation allemande, il avait écrit une « Ode au Maréchal Pétain » ; mais après la Libération, elle devint une « Ode au Général de Gaulle ». L'obéissance passive (au fait, quelle différence avec l'esclavage ?) rend-elle idiot ? Je ne parle pas du poète, mais de ses lecteurs — si tant est qu'il y en ait eu quelques-uns. Le poète-ambassadeur bourgeois enrichi Paul Claudel aurait dû relire (ou lire) les ouvrages du poète-ambassadeur aristocrate ruiné François-René de Chateaubriand : il y aurait appris que l'honneur n'est pas monnayable. Mais après tout, Louis Aragon est mort dans le conformisme stalinien après avoir commis, dans sa jeunesse, un poème sur « Moscou la Gâteuse », et il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'opinion.

Cela dit, il ne faudrait pas croire que Chateaubriand n'ait jamais changé d'opinion. C'est le but ultime qui est toujours le même du début à la fin. Or, un idéal, cela ne s'échange pas au hasard des rencontres : on tente de le vivre à travers les circonstances.

C'est pourquoi, après avoir accusé Bonaparte d'avoir perverti la civilisation, après avoir même reconnu ses mérites, il entreprend — puisqu'il a *la puissance de créer des mondes* et qu'il est toujours vivant tandis que Bonaparte est mort — de prophétiser comment les sociétés peuvent se tirer ou non du piège où elles se sont enlisées. Tout enchanteur se double d'un prophète, et comme il sait très bien qu'on n'est guère crédible, en son temps, lorsqu'on prophétise le retour de Dieu sur terre, il va essayer de tracer les contours d'un devenir strictement humain.

Il repart du cas de Bonaparte qui lui tient vraiment à cœur. « Attaquer Napoléon au nom de choses passées, l'assaillir avec des idées mortes, c'est lui préparer de nouveaux triomphes. On ne le peut combattre qu'avec quelque chose de plus grand que lui, la liberté : il s'est rendu coupable envers elle et par conséquent envers le genre humain. »

C'est donc l'idée de liberté qui domine en politique comme dans toute activité humaine. Chateaubriand en a été un vivant exemple par sa personne et par son œuvre. Mais attention, liberté ne veut pas dire licence ou anarchie. La liberté ne consiste pas à faire n'importe quoi et n'importe comment : c'est au nom de la liberté qu'on guillotinaient sur l'ex-place Louis XV. C'est au nom de la liberté que Napoléon faisait pratiquer la conscription obligatoire et qu'il ordonnait à ses soldats de se faire massacrer ou de massacrer ceux d'en face qui ne leur avaient pourtant rien fait sinon que de croire qu'ils étaient libres eux-mêmes. La liberté, pour reprendre le sens étymologique du mot (du latin *libra*, « balance »), c'est uniquement la possibilité d'un choix entre au moins deux solutions. En conséquence, plus il y aura de solutions, plus le choix sera *libre*. Cela suppose une réflexion, du *bon sens*, car on ne peut en aucune façon être obligé de faire : on peut aussi ne pas faire. La liberté, c'est très vaste, et c'est en parfait accord avec le dogme chrétien du salut individuel. Chacun de nous peut choisir entre le bien et le mal (à condition d'en avoir connaissance), c'est-à-dire entre Dieu et Satan. Si l'homme n'est pas libre de son

choix, la notion de paradis et d'enfer devient ridicule, et il ne peut y avoir de responsabilité sans liberté. Cela dit, même s'il s'agit non pas de liberté métaphysique, mais de liberté individuelle, collective, sociale, pour Chateaubriand, « la liberté, qui pouvait sauver le monde, ne marchera pas, faute de s'appuyer à la religion. »

La phrase est capitale. Que serait en effet la valeur d'une liberté limitée à un code de convenances que chacun transgresserait à son profit dès que son voisin aurait le dos tourné, si la notion de transcendance n'intervenait pas ? Au temps de la Révolution, la Liberté s'appuyait sur la Vertu et sur la Raison. Certes, on avait bien vu la déesse Raison lors de certaines fêtes, mais on ne savait pas très bien à quoi cela correspondait. Quant à la Vertu, elle était pratiquée de mille façons différentes par les différents stratèges qui passaient leur temps à édifier un nouvel ordre. L'affirmation de Chateaubriand paraît simpliste. En outre, elle rappelle fâcheusement ce que disait Voltaire à propos de la religion, très utile pour servir la police des mœurs. Il y a des nuances. Chateaubriand ne dit pas qu'il faille appuyer la liberté sur la morale, mais sur la *religion*, c'est-à-dire sur la prise de conscience d'un absolu, quel que soit le nom qu'on donne à cet absolu strictement en dehors du temps et de l'espace, cet Architecte divin qui a pensé le monde et selon le plan duquel les hommes doivent parfaire une création encore inachevée. En fait, la position de Chateaubriand est plus pélagienne qu'augustinienne : sa liberté, c'est le libre arbitre absolu des théologiens. Et c'est en nous, en même temps que la certitude de l'existence de Dieu, que nous découvrirons la liberté : pas de liberté sans Dieu, pas de Dieu sans liberté. « Le christianisme est l'appréciation la plus philosophique et la plus rationnelle de Dieu et de la création : il renferme les trois grandes lois de l'univers, la loi divine, la loi morale, la loi politique. » Et Chateaubriand précise quelles sont ces trois lois fondamentales : « la loi divine, unité de Dieu en trois personnes ; la loi morale, *charité* ; la loi politique, c'est-à-dire *liberté, égalité, fraternité*. »

On remarquera que le royaliste vicomte fait sienne la devise de la République. Mais il en fait la troisième loi, établissant une hiérarchie qui fait dépendre cette troisième loi de la seconde, la *charité*, pourtant bien oubliée, laquelle dépend à son tour de la première, c'est-à-dire de la loi primordiale, celle de la nature divine qui est la Cause Première. Le schéma est ce qu'on appelle de type théocratique, mais il est très simple : la première manifestation de Dieu est la *Charité*, mais la charité est un sentiment qu'on ne peut réglementer. Il faut donc organiser cette charité à l'échelle des sociétés, et c'est alors qu'elle devient elle-même une trinité. A Liberté, Égalité, Fraternité correspond en haut, ou ailleurs, la triade Père, Fils et Esprit. La première loi est affaire de foi. La seconde est affaire de cœur, c'est-à-dire de sentiment. La troisième est affaire de raison. C'est donc de celle-ci qu'il faut raisonner.

La dépendance de la troisième loi aux deux premières étant établie, il reste à étudier les trois éléments de cette troisième loi. Mais, selon Chateaubriand, aucun de ces éléments n'existe *seul*, de façon *absolue*, puisqu'ils constituent tous une *trinité* à l'image de la trinité divine. Ainsi, la liberté, cette fameuse liberté dont nous a privé Napoléon, elle n'existe pas sans l'égalité et la fraternité. Autrement dit, sur le plan social ou politique — et non plus sur le plan de l'esprit individuel où règne le libre arbitre, la liberté ne peut être que relative et non pas absolue. La liberté doit être égale pour tous et prendre en compte le fait que tous les humains sont frères entre eux et ont donc des devoirs d'entraide. De la même façon, la fraternité ne peut se concevoir sans liberté d'agir, ni sans répartition égalitaire des bienfaits dispensés selon les besoins de chacun. Quant à l'égalité, elle présente, toujours selon Chateaubriand, des difficultés dans son application.

Il se livre alors à une attaque en règle contre l'égalité absolue, concept qui commençait à devenir le cheval de bataille des nouveaux mouvements socio-philosophiques de l'époque, en particulier les saint-simoniens, les fouriéristes, les socialistes non scientifiques et les communistes (avant Marx). Ce n'est pas

parce qu'elle serait une utopie que Chateaubriand dénonce cette égalité absolue : au contraire, il la croit possible. Mais à quel prix ? « Cette égalité ramènerait non seulement la servitude des corps, mais l'esclavage des âmes... Notre volonté, mise en régie sous la surveillance de tous, verrait nos facultés tomber en désuétude. » On sait que les tentatives faites, au lendemain de la Révolution russe de 1917, pour établir une stricte égalité des salaires ont échoué *économiquement* pour la simple raison que cette égalité anéantit tout désir de dépassement dans le travail et donc tout progrès, le tout couronné par l'effondrement du système économique.

Mais Chateaubriand n'avait pas prévu l'échec économique. Il s'en tient à un raisonnement socio-politique en affirmant que l'égalité absolue « présuppose la soumission complète à cette égalité », et qu'elle « ferait de l'individu humain une bête de somme soumise à l'action qui la contraindrait, et obligée de marcher sans fin dans le même sentier ». Et pour compléter sa pensée, il passe la parole à son compatriote Félicité de Lamennais, prêtre interdit et excommunié pour cause de christianisme social à tendances républicaines, à ce moment-là incarcéré pour délit d'opinion. Voici ce que dit ce personnage assurément peu suspect de conservatisme : « Les partisans de l'égalité absolue sont d'abord contraints d'attaquer les inégalités naturelles, afin de les atténuer, de les détruire s'il est possible... Leur œuvre commence à l'instant où l'homme naît, où l'enfant sort du ventre de sa mère. L'Etat alors s'en empare : le voilà maître absolu de l'être spirituel comme de l'être organique. L'intelligence et la conscience, tout lui est soumis. Plus de famille, plus de paternité, plus de mariage dès lors ; un mâle, une femelle, des petits que l'Etat manipule, dont il fait ce qu'il veut... » Cela se passe de commentaire. Il suffit de penser à certaines sociétés totalitaires de sinistre mémoire. Mais il faut également penser *au rôle de plus en plus pesant de l'Etat dans toutes les sociétés modernes, socialistes ou capitalistes.*

Mais l'égalité pose également le problème de la propriété. M. le vicomte défend âprement la notion de propriété. Il le

peut : lui-même ne possède plus rien, ni le château de Combourg, ni la Vallée aux Loups qu'il a dû vendre, ni même sa bibliothèque qu'il a dû disperser pour rembourser ses dettes et survivre. Son argumentation est simple et repose sur le désir de vivre, le désir de *vivre mieux* qui caractérise effectivement l'espèce humaine : « Sans la possibilité d'arriver à tout, sans l'idée de vivre éternellement, néant partout ; sans la propriété individuelle, nul n'est affranchi ; quiconque n'a pas de propriété ne peut être indépendant. » C'est bien sur des constatations identiques que Karl Marx a réclamé pour le travailleur *la propriété de son travail*, seul moyen de lui assurer son indépendance. C'est aussi sur des considérations analogues que certains penseurs des pays les plus pauvres du monde, en Extrême-Orient, ont bâti des systèmes philosophiques qui, tel le bouddhisme, prêchent la résignation dans la misère, la fin de celle-ci dans un nirvâna où s'abolit enfin le célèbre *vouloir-vivre*. En un mot, la propriété privée, même limitée à celle d'objets personnels, ou de son travail, est le seul moteur de l'acte créateur. Sans désir de dépassement, l'être humain n'a plus qu'à se coucher sur le sol et à attendre la mort.

Il y aurait bien une solution : « Voulez-vous faire du gouvernement un propriétaire unique, distribuant à la communauté devenue mendicante une part mesurée sur le mérite de chaque individu ? » Solution idéale. Oui, mais, demande Chateaubriand, « qui jugera des mérites ? qui aura la force et l'autorité de faire exécuter vos arrêts ? qui tiendra et fera valoir cette banque d'immeubles vivants ? » Par-dérrière tout cela se profile évidemment l'ombre de l'Etat, et pas n'importe quel Etat : les conceptions de Hegel sur l'Etat-Force commençaient à se répandre quand Chateaubriand écrivait ces lignes. Comme il est difficile de faire coïncider l'égalité avec la liberté ! Comme il est difficile, surtout, de lutter contre l'inégalité naturelle !

Chateaubriand envisage autre chose : « On pourrait former, en remplaçant le salaire, des espèces de sociétés anonymes ou en commandite entre les fabricants et les ouvriers, entre l'intelligence et la matière, où les uns apporteraient leur capital

et leur idée, les autres leur industrie et leur travail : on partagerait en commun les bénéfices survenus. » Magnifique solution qui débouche sur la création de Coopératives. Or, on sait que les Coopératives, initialement fondées pour rendre service, sont devenues des entreprises de rendement. Cela peut déboucher sur la socialisation des biens de production : mais c'est du marxisme-léninisme, et le spectre redoutable de l'Etat-Force se retrouve derrière. Alors, pourquoi pas ce qu'on appelle aujourd'hui, parfois la « participation » (quand on ne veut pas aller trop loin), parfois l'*autogestion* (quand on veut aller jusqu'au bout du système). Oui, mais, prévient Chateaubriand, cela n'est valable que « si vous ne rencontrez ni querelle, ni avarice, ni envie : mais qu'un seul associé réclame, les divisions et les procès commencent ».

Les réflexions de Chateaubriand, à la fin des *Mémoires*, sont assez amères, pour ne pas dire pessimistes. Le sort de l'humanité l'inquiète, car il lui semble qu'elle est parvenue dans une impasse. Et pourtant, il faut faire quelque chose pour en sortir. La situation en elle-même, en cette aube de l'ère industrielle, est devenue intolérable. Et M. le vicomte ajoute crûment que les choses ont évolué et que ceux qui ont la charge des états feraient bien de prendre conscience de cette réalité. La question est posée : « Un état politique où les individus ont des millions de revenus, tandis que d'autres individus meurent de faim, peut-il subsister quand la religion n'est pas là avec ses espérances hors de ce monde pour expliquer le sacrifice ? » En un mot, il n'y a plus de carotte pour faire avancer l'âne. Après tout, on a peut-être eu raison de dénoncer la religion comme étant l'opium du peuple ?

Voilà pour le premier plan, celui de la religion. Plus de religion, plus de respect de l'autre, plus de résignation : donc, c'est la porte ouverte sur des révoltes et des affrontements. Et ce ne serait que justice. Chateaubriand est moins cynique ici qu'il ne le paraît. A travers cette formule d'ailleurs ironique sur la religion qui faisait tenir tranquilles les peuples, il vise Voltaire, les Encyclopédistes et les révolutionnaires bourgeois

de 1789. Ce sont eux qui sont responsables de l'affaiblissement, sinon de la disparition, de la religion. Or, comme ils sont les actuels nantis, ce sont eux qui seront les premiers à être pris au piège qu'ils ont tendu.

Un second plan n'est pas moins intéressant, celui de la connaissance. « A mesure que l'instruction descend dans les classes inférieures, celles-ci découvrent la plaie secrète qui ronge l'ordre social irrégulier. La trop grande disproportion des conditions et des fortunes a pu se supporter tant qu'elle a été cachée ; mais aussitôt que cette disproportion a été généralement aperçue, le coup mortel a été porté. » Chateaubriand utilise le même procédé, semblant dire : tant que le scandale est caché, il n'y a pas de scandale. Mais il est loin le temps où le curé de village, étant le seul à savoir lire et écrire, se comportait en tyran. Tout pouvoir a ses privilèges, c'est bien connu, et plus on est nombreux à partager le gâteau, moins les parts sont importantes. Vous avez voulu répandre l'instruction partout ? Vous devrez partager. Rassurons-nous, cependant. Depuis que Chateaubriand a écrit ces considérations, l'enseignement est devenu public, et à la portée de tous. Il l'est tellement, à la portée de tous, qu'il a tendance à se niveler par le bas, courant même le risque d'aboutir à une surproduction d'illettrés, ou, en tout cas d'individus entièrement passifs prêts à se jeter sur n'importe quel objet de consommation. Aucun gouvernement, fût-il de gauche, ne peut tolérer un peuple aussi instruit que ses dirigeants. Où serait le plaisir, ou l'avantage ?

Et Chateaubriand continue d'agiter sournoisement le fer dans la plaie. Il s'adresse à ses anciens compagnons, les royalistes, ceux qui sont devenus orléanistes, auxquels il ne pardonne pas leur trahison et leur compromission avec le fils du régicide. « Recomposez, si vous le pouvez, les fictions aristocratiques : essayez de persuader au pauvre, lorsqu'il saura bien lire et ne croira plus, lorsqu'il possédera la même instruction que vous, essayez de le persuader qu'il doit se soumettre à toutes les privations, tandis que son voisin possède

mille fois le superflu : pour dernière ressource, il vous faudra le tuer. »

Ces paroles sont très dures. Elles montrent la lucidité de Chateaubriand et aussi son scepticisme absolu à propos d'un retour au système monarchique d'autrefois. S'il est légitimiste, c'est par honneur et fidélité. Pour le reste, on ne sait pas, il est toujours aussi déroutant, parce qu'il est insaisissable. Apparemment, il dénonce la profusion des idées nouvelles : « Quand la vapeur sera perfectionnée, quand, unie au télégraphe et chemins de fer, elle aura fait disparaître les distances, ce ne seront plus seulement les marchandises qui voyageront, mais encore les idées rendues à l'usage de leurs ailes. » Il oublie que lui-même a largement contribué à cette circulation des idées dans le monde.

Il pose également le problème du machinisme et des répercussions sur la vie quotidienne que ce machinisme, en devenant exclusif, peut provoquer : « La société... n'est pas moins menacée par l'expansion de l'intelligence qu'elle ne l'est par le développement de la nature brute : supposez les bras condamnés au repos en raison de la multiplicité et de la variété des machines : admettez qu'un mercenaire unique et général, la matière, remplace les mercenaires de la glèbe et de la domesticité : que ferez-vous du genre humain désoccupé ? » La question était pertinente en cette première moitié du XIX^e siècle. Elle ne l'est pas moins de nos jours où, d'une manière absolument fatale, le chômage ne peut que s'accroître au fur et à mesure que s'améliorent le machinisme et le robotisme électronique.

Il y a bien une solution, continue Chateaubriand : ces travailleurs désoccupés, comme il dit — aujourd'hui, on dirait « libérés » —, pourront découvrir la joie des loisirs, le fameux « temps libre » qu'il faut quand même bien organiser si l'on veut éviter qu'il ne devienne contraignant. Certes, il y a la télévision. Il y a les congés payés. Il n'empêche qu'on entend parfois certaines gens se plaindre et dire que les plages étaient belles quand il n'y avait pas encore tous ces voyous qui nous

envahissent ! M. le vicomte de Chateaubriand, qui appréciait tant les rochers autour de Saint-Malo pour leur sauvagerie, comprend parfaitement qu'un plaisir partagé par tout le monde est moins intense qu'un plaisir réservé à quelques initiés. Et d'ailleurs, il y a plus grave : « Sous quels portiques promèneriez-vous désormais vos pauvres loisirs ? Dans quels bains vastes et ornés enfermeriez-vous les parfums, les fleurs, les joueuses de flûte, les courtisanes de l'Ionie ? *N'est pas Héliogabale qui veut.* » Etonnant Chateaubriand ! Il prévoit même l'encombrement des plages au mois d'août sur la Méditerranée !

Mais ce qu'il y a de plus tragique, selon lui, dans cette société qui se prépare, c'est la *confusion*. Certes, chacun pourra se croire Héliogabale, mais encore faut-il en avoir les moyens et le caractère, encore faut-il pouvoir assumer cette personnalité monstrueuse, certes, mais exceptionnelle. Or tout le monde n'est pas exceptionnel, c'est d'une logique implacable. Et pourtant, les sociétés contemporaines, en proposant tout à tout le monde, accentuent évidemment le nivellement au niveau de la qualité, puisque nécessairement, qualité et quantité sont contradictoires. Plus il y aura d'Héliogabales, moins ils seront exceptionnels, et moins ils ressembleront au véritable Héliogabale. C'est évidemment une plaisanterie. Mais ce qui ne l'est pas, c'est la tendance à l'uniformisation tant intellectuelle que matérielle.

Chateaubriand prévoit en effet la naissance prochaine d'une sorte de société universelle qui « n'aurait pas de pays particulier, qui ne serait ni française, ni anglaise, ni allemande..., ou plutôt qui serait à la fois toutes ces sociétés ». Il se montre très réservé quant au résultat de ce mélange confusionnel, tant sur le plan des « mœurs que des sciences, des arts et de la poésie ». Et d'ailleurs, comment pourrait-on se comprendre ? « De la fusion des sociétés résultera-t-il un idiome universel, ou y aura-t-il un dialecte de transaction servant à l'usage journalier, tandis que chaque nation parlerait sa propre langue. » Chateau-

briand n'a sûrement pas osé dénoncer l'invasion de la langue anglaise. Mais celle-ci commençait déjà à faire des ravages.

Et l'environnement, dans tout cela ? L'ancien solitaire de Combourg y pense. Si une telle société universelle s'établissait, « comment trouver place sur une terre agrandie par la puissance d'ubiquité, et rétrécie par les petites proportions d'un globe souillé partout ? » Ah ! les papiers gras, le verre cassé et les emballages plastiques impérissables ! Chateaubriand qui, dans sa jeunesse, demandait à l'orage de l'emporter dans les espaces d'une autre vie s'écrie à présent, mais d'une façon quelque peu désespérée : « Il ne resterait plus qu'à demander à la science le moyen de changer de planète. »

Cependant l'Enchanteur sait qu'il a encore la puissance de créer des mondes. Son désespoir, il l'oublie un instant, ou plutôt, il le chasse. Et le voici errant une nouvelle fois sur les bruyères de Combourg, le voici dans le vent, dans la lumière du soleil couchant, un soir d'automne qui réveille en lui tous les fantasmes d'autrefois, évoquant même l'ombre de Lucile à côté de lui. Taisons-nous. L'Enchanteur dit quelques mots dans le vent : « L'homme n'a pas besoin de voyager pour s'agrandir ; il porte avec lui l'immensité. »

4. AU-DELÀ DU MIROIR

De toute évidence, M. de Chateaubriand s'est cru aussi grand homme politique qu'il était grand écrivain. Au fond, bien qu'il soit sincèrement royaliste, son ambition réelle a été de participer à l'aventure napoléonienne afin de créer *avec Bonaparte* un monde nouveau selon ses conceptions. C'est une étrange attitude, mais qui s'explique par la référence inconsciente à un mythe très ancien de la tradition indo-européenne.

Il s'agit en effet, dans l'absolu, d'une résurgence du couple Mitra-Varuna sur lequel est théoriquement structurée la société primitive indo-européenne. Mitra, comme l'a fort bien montré Georges Dumézil, représente la fonction royale juridi-

que, médiatrice, équilibratrice, tandis que Varuna en représente l'aspect magique, intellectuel, spirituel. Voltaire avait lui-même approfondi cette idée par sa conception de l'Etat idéal dirigé par un monarque éclairé, conseillé par un philosophe. On sait ce qu'il est advenu de la tentative de Voltaire auprès de Frédéric II : le philosophe a été relégué au rang d'amuseur patenté couvert d'honneurs. On sait également comment Néron se débarrassa de Sénèque, son précepteur philosophe. Mais à côté de ces exemples peu probants, il y a quand même Aristote dans l'ombre d'Alexandre, et, plus près de nous, André Malraux dans l'ombre de Charles de Gaulle. Dans les sociétés celtiques, le pouvoir réel revenait au couple druide-roi : le roi était le pivot de la communauté, le moteur de l'action, mais le druide en était l'âme, et si, dans une assemblée, aucun guerrier ne pouvait parler avant le roi, le roi lui-même ne pouvait pas prendre la parole avant le druide. Ce n'est pas une plaisanterie que de prétendre que Chateaubriand eût voulu jouer le rôle d'un druide auprès du roi Bonaparte. C'est ce qui ressort de toutes les réflexions qu'il nous livre à propos de son ennemi intime.

Chateaubriand-druide n'a jamais pardonné à Bonaparte-roi d'avoir, au mépris des convenances issues de la tradition, pris la parole avant lui et de l'avoir relégué à jouer les utilités : « C'était un grand découvreur d'hommes ; mais il voulait qu'ils n'eussent de talent que pour lui, à condition encore qu'on parlât peu de ce talent ; jaloux de toute renommée, il la regardait comme une usurpation sur la sienne : il ne devait y avoir que Napoléon dans l'univers. » Et le vicomte de s'exclamer naïvement : « Ce mélange de colère et d'attrait de Bonaparte contre et pour moi est constant et étrange. » Constant, c'est certain. Etrange, sûrement pas : Bonaparte qui s'y connaissait en hommes, de l'aveu même de Chateaubriand, n'allait pas s'encombrer d'un poète dont la mégalomanie égalait la sienne. D'où la blessure profonde d'amour-propre reçue par l'auteur d'*Atala*. D'où, chez lui aussi ce même mélange « de colère et d'attrait » envers le petit caporal. D'où sa retraite

orgueilleuse pendant la période de l'Empire : « Si le ciel m'accorde un repos que je n'ai jamais goûté, je tâcherai d'élever en silence un monument à ma patrie. » Il écrivait cela à la fin de l'*Itinéraire*, en 1811.

Louable dessein ! Ne pouvant accomplir une œuvre active dans la vie publique française, il envisageait de faire briller très loin le nom de sa patrie par une œuvre de l'esprit. Et, dans le même élan, de faire briller son propre nom. Sa nature était trop inquiète, trop mobile, trop ardente, trop sensible au plaisir d'entendre son nom *voler par les bouches des hommes*, comme il dit, pour ne pas se laisser tenter par l'aventure, si l'occasion s'en présentait.

L'occasion fut évidemment la chute de Napoléon. Il n'y avait pas de place pour les deux hommes sur la même scène. Bonaparte éliminé, il restait Chateaubriand. Et qui plus est, un Chateaubriand, héritier d'une des plus anciennes familles bretonnes, descendant d'un roi « barbare », symbole de la résistance à la tyrannie, et qui ne s'était pas compromis — ou si peu ! — dans les fastes de l'Empire. C'est pourquoi, dès le retour du souverain capétien, on aperçoit Chateaubriand dans les allées du pouvoir, tout au moins dans les antichambres, guettant le geste royal qui lui donnera enfin la « puissance de créer des mondes ». Hélas ! Louis XVIII se méfie tout autant de lui que ne le faisait Napoléon. Le voici pair de France, ce qui est un honneur. Mais cet honneur ne lui permet guère que de prononcer d'admirables discours à la tribune de la haute assemblée, et d'en publier une partie. Et il fulmine parce qu'au conseil des ministres, à part quelques bons et loyaux gentils-hommes au rôle très effacé, les maîtres du jeu politique sont d'anciens conventionnels, des prêtres renégats, monseigneur le duc d'Otrante, alias Fouché, régicide et zélé serviteur de l'Empire, et son altesse le prince de Bénévent, alias Talleyrand-Périgord, un authentique noble, celui-là, mais également évêque jureur et plutôt « prince de l'embrouille ». Pauvre vicomte de Chateaubriand ! A quoi sert-il d'être honnête et fidèle ?

Cela explique peut-être le caractère incohérent et contradictoire de sa vie politique. Monarchiste convaincu, il se retrouve finalement seul, contre les autres, quels que soient les autres. Il a la foi du missionné. Il est persuadé que sa vision politique est la meilleure et se lamente de voir une autre politique s'instaurer, quitte à manifester par des démissions et des coups d'éclat lorsqu'il atteint le point limite de son désaccord.

Dans la première partie de cette carrière politique qui va de 1814 à 1820, tout en faisant profession d'une inviolable fidélité à la Charte octroyée par Louis XVIII à son peuple, et qui garantit certains acquis de la Révolution, il conçoit et préconise une pratique bien peu libérale de ce gouvernement. Il jouerait volontiers un rôle d'épurateur. Il demande au pouvoir des exclusions et des rigueurs plus propres à aggraver l'impopularité de la dynastie, dont il se proclame le vigilant défenseur, qu'à la protéger efficacement ou à l'affermir dans un pays qui n'a pas encore eu le temps de retrouver son équilibre. Soit par prudence excessive, soit par esprit de réaction exagéré — bien que logique, eu égard à son intransigeance morale —, il en arrive à s'associer aux ultra-royalistes qu'il déteste pourtant cordialement et dont il dénonce les ambitions et les illusions. Il sait très bien que la France ne retrouvera jamais l'Ancien Régime et que les hurlements des ultras ne sont que des cris d'agonie. Cela ne l'empêche pas de hurler avec eux et de s'indigner de la dissolution de la Chambre Introuvable. Il s'en prend à Decazes qu'il trouve trop conciliant. Viserait-il Louis XVIII à travers son ministre ?

La chute de Decazes, en 1820, lui ouvre cependant la porte des grands emplois. Le voici ambassadeur, puis ministre. Lui qui est si peu doué pour la diplomatie — parce qu'il est lui-même autocrate persuadé de son bon droit —, il représente la France au Congrès de Vérone, *son* congrès, et s'y fait, comme on dit, « rouler dans la farine » par le redoutable Metternich. Lui qui juge les guerres moralement insoutenables, et qui n'a guère brillé ni par son talent militaire ni par son empressement à la lutte armée, déclenche la stupide et désastreuse guerre

d'Espagne où les Bourbons ont laissé une bonne partie de leur prestige et où les libéraux français ont puisé bon nombre de leurs arguments.

Au reste, cela ne dure pas. Cela ne peut durer. M. de Chateaubriand est trop orgueilleux pour affronter les critiques. Ses collègues trouvent insupportables son attitude hautaine, sa vivacité autoritaire et son indiscipline malade. Les points de friction ne manquent pas. Il démissionne, ne pouvant plus admettre qu'on ne soit pas de son avis. C'est ce qu'il dit : en fait, c'est une disgrâce, un renvoi pur et simple, assez brutal même, qui l'éloigne du pouvoir. Va-t-il donc retourner à « ses chères études » et construire le monument qu'il a promis à sa patrie ?

Pas le moins du monde. On l'a outragé en le renvoyant. Son honneur est atteint d'une blessure qu'il convient de guérir. Le voici désormais dans l'opposition de gauche après avoir été dans celle de droite : il devient libéral, ce qu'il a d'ailleurs toujours été foncièrement. Entre 1824 et 1830, il se lance éperdument dans une lutte ardente contre la politique de plus en plus réactionnaire du parti qui l'a évincé, contre les audaces malheureuses du groupe dirigeant mené par Villèle et contre l'entêtement aveugle et les projets menaçants des derniers conseillers de Charles X. Et pourtant, il s'entend mieux avec Charles X qu'avec Louis XVIII.

Il se fait alors le prophète du malheur. Il lance des appels, des cris d'alarme, prédit la fin du régime monarchique, dresse de sombres tableaux, tout cela autant par conviction personnelle que pour assouvir sa vengeance et laver son honneur terni. C'est en cette période qu'il sombre dans un pessimisme total à l'égard de l'avenir de la monarchie. Il est trop intelligent pour ne pas se rendre compte de ce qui se passe en France et dans le monde. Il sait que tôt ou tard, les tendances démocratiques seront les plus fortes et bouleverseront l'équilibre des états traditionnels. Dans une large mesure, à force de s'attaquer lui-même au fonctionnement des institutions, il se révèle responsable de leur affaiblissement, fournissant aux républi-

cains des arguments que ceux-ci reprendront avec la plus grande joie.

Mais ce pessimisme est conforme à son tempérament. Il retrouve en politique le « mal de vivre » qu'il avait bien connu dans sa vie affective et dans sa carrière purement littéraire. Il n'a pas changé : il se modèle aux circonstances, et, au besoin, aggrave son humeur misanthropique au gré des déceptions et des amertumes. La réalité lui paraît tellement plus belle à travers ses « chimères » qu'à travers les vicissitudes d'une vie publique. On s'en aperçoit aisément en lisant tout ce qu'il écrit dans cette période, même quand il raconte sa propre histoire. Celle-ci est en effet si mêlée à celle de son temps qu'il est difficile de ne pas discerner son amertume dans les portraits qu'il trace de ses contemporains. Il les dénigre tous, parfois avec violence, parfois avec la plus parfaite mauvaise foi, mais toujours avec ce sentiment d'atroce décalage entre ce qu'il croit être l'idéal et la pratique quotidienne. Plus que jamais, il est seul.

Certes, il fait preuve de clairvoyance et de sens divinatoire — il est toujours l'enchanteur-prophète — en signalant hautement la fragilité de l'établissement monarchique et la force envahissante des idées nouvelles, des inventions techniques. Mais comme personne ne veut le croire, il prêche dans le désert. On l'estime. On l'honore. Mais on ne l'écoute pas. Et Charles X, enfermé dans un cercle étroit de penseurs bornés et de nostalgiques du passé, est le moins disposé à prendre en considération ses grandes tirades emphatiques dans lesquelles il persiste à montrer l'amoncellement des nuages d'orage sur sa patrie et sur le monde.

Cela ne l'empêche nullement d'accepter l'ambassade de Rome. Dans la Ville Eternelle, il se sent plus à l'aise qu'à Paris. Il aime la campagne romaine qui satisfait son goût des teintes fortes. Il y revit des souvenirs. Il évoque l'ombre de Pauline de Beaumont, et tous ceux qu'il a connus autrefois. Cela ne fait d'ailleurs qu'alimenter sa mélancolie. Pourtant, il s'occupe des devoirs de sa charge et fait entreprendre des fouilles archéologi-

ques. Et il écrit sans cesse des lettres détaillées de ses activités à Juliette Récamier. Il a quand même l'impression de servir à quelque chose.

La constitution du ministère Polignac, en 1829, vient mettre fin à ses dernières tentatives : « J'avais bien éprouvé des changements de fortune depuis que j'étais au monde, mais je n'étais jamais tombé d'une pareille hauteur. Ma destinée avait encore une fois soufflé sur mes chimères ; ce souffle du sort n'effaçait pas seulement mes illusions, il enlevait la monarchie. Ce coup me fit un mal affreux ; j'eus un moment de désespoir, car mon parti fut pris à l'instant, je sentis que je devais me retirer. » Pour Chateaubriand, le prince de Polignac, le plus réactionnaire des royalistes, lui paraît « dans cette confiance imperturbable qui faisait de lui un muet éminemment propre à étrangler un empire ». Il démissionne.

L'avenir lui donne très vite raison. La monarchie traditionnelle s'effondre un an plus tard, et les Ordonnances de 1830 lui ont porté un coup fatal que Chateaubriand n'a pas cessé de dénoncer, contribuant d'ailleurs ainsi sans le vouloir à la chute de Charles X. Le voici encore une fois aux prises avec sa conscience : que doit-il faire ? L'ombre de la République se profile. Mais il ne croit pas à la République. Un moyen terme est adopté, et Philippe d'Orléans, fils de Philippe-Egalité, devient roi des Français. Où est donc le droit divin ? Où est donc le royaume de Saint Louis ?

Il ne peut cautionner le nouveau régime. Il démissionne avec éclat de la Chambre des Pairs. Une nouvelle fois, il est en désaccord avec ceux qui occupent les allées du pouvoir, et il se retrouve plus seul que jamais.

Mais, tout en acceptant sa retraite, le vieux lutteur n'abandonne pas la partie. Il sait que la cause de la dynastie légitime est perdue d'avance et que jamais plus on ne sacrera un roi à Reims. Peu importe, il servira quand même la cause, complottant prudemment dans les antichambres et dans le salon de M^{me} Récamier. Cela lui vaut d'être inquiété en 1832, à l'occasion de la rocambolesque équipée de la duchesse de

Berry. Il est même incarcéré quinze jours à la Préfecture de Police avant d'être innocenté. Cette arrestation — que n'avait jamais osé entreprendre Bonaparte — renforce ses convictions et alimente son orgueil : au fond, il est ravi qu'on ait pu croire qu'il avait joué un rôle dans cette affaire, et cela lui permet de passer pour un martyr — à vrai dire bien léger — de la tyrannie orléaniste. Il n'est pas tendre pour le « roi des Français » qui « avait à choisir entre l'honnête homme et le grand homme : il a préféré escamoter la couronne du Roi et la liberté du peuple. Un filou, pendant le trouble et les malheurs d'un incendie, dérobe subtilement les objets les plus précieux d'un palais brûlant, sans écouter les cris d'un enfant que la flamme a surpris dans son berceau ». Tout cela est bien dit, et toujours au nom de la liberté du peuple qui, selon les conceptions du vicomte de Chateaubriand, ne peut être garantie que par un roi choisi et oint par Dieu pour être le médiateur intègre de tous ses sujets et le répartiteur suprême des biens de la communauté. Et pour un peu, il aurait pu être l'auteur de la fameuse boutade à propos de la postérité de Louis-Philippe qui « descend d'Orléans par les Aubrais ».

En 1833, sur la prière de la duchesse d'Angoulême, alors incarcérée dans la citadelle de Blaye, il se charge d'un message pour Charles X en exil à Prague. Il accomplit un long voyage en Allemagne et en Bohême dont il laissera, dans les *Mémoires*, un curieux récit rempli d'anecdotes, de rapports journalistiques et de délires poétiques. Cela lui permet d'affirmer une fois de plus sa fidélité à la dynastie légitime. Et il en profite pour aller rôder à Venise.

Là, il évoque les ombres du passé, ainsi que les poètes qui ont hanté ou chanté cette ville dont on ne sait pas bien si elle est sur la terre ou dans la mer. Dans ses *Mémoires*, il nous parle de Goethe et de M^{me} de Staël dont la *Corinne* « appelait au hasard des bateliers qui prenaient ses cris pour des cris de détresse des malheureux qui se noyaient pendant la tempête ». Mais c'est surtout à Jean-Jacques Rousseau et à lord Byron qu'il s'intéresse. Et l'attitude de Chateaubriand est ici très équivoque.

Il commence par dire : « Je rougirais de me montrer entre Byron et Jean-Jacques sans savoir ce que je serai dans la postérité, si ces *Mémoires* devaient paraître de mon vivant. » Puis il prétend que Byron et Rousseau ne se sont pas aperçus qu'il y avait à Venise des chefs-d'œuvre artistiques : « Rousseau, doué merveilleusement pour la musique, n'a pas l'air de savoir qu'il existe... des tableaux, des statues, des monuments... Quant à lord Byron, il *abhorre l'inferral éclat* des couleurs de Rubens ; il *crache* sur tous les sujets des saints dont les églises regorgent ; il n'a jamais rencontré tableau ou statue approchant d'une lieue de sa pensée. » Il est vrai qu'il a des comptes à régler avec le lord anglais blasphémateur et le citoyen de Genève masochiste.

Ce qui lui paraît insupportable chez ces deux hommes, c'est qu'au lieu de s'émouvoir des trésors d'art et de la beauté de Venise, ils s'occupaient davantage de livrer leur vie « à des Vénus payées ». Fi donc ! Ce n'est pas le genre de M. le vicomte qui, il faut bien le dire, n'a guère fréquenté les mauvais lieux : il n'en avait ni le goût ni le besoin, les femmes du monde, et du meilleur monde, lui tombant littéralement dans les bras. Mais Rousseau, le démocrate Rousseau, le prolétaire Rousseau ? Chateaubriand évoque l'aventure de Jean-Jacques avec la jeune prostituée Zuliatta, citant le récit écrit par l'auteur des *Confessions* lui-même, et ne peut s'empêcher de marquer sa réprobation. Mais cette réprobation, il l'étend à l'aristocrate byron, au pair d'Angleterre, qui avait « pour sultane favorite » une belle brune « surnommée, de l'état de son mari, *la Fornarina* (la Boulangère) ». Et de citer la description de cette « Vénus » par Byron, ce qui lui permet d'établir un parallèle entre celui-ci et Jean-Jacques, parallèle d'ailleurs plein de fiel.

« Dans ces deux récits de Rousseau et de Byron, on sent la différence de position sociale, de l'éducation et du caractère des deux hommes. A travers le charme du style de l'auteur des *Confessions*, perce quelque chose de vulgaire, de cynique, de mauvais ton, de mauvais goût. » Cela va loin, car Chateau-

briand insiste sur l'infériorité de l'amant — Jean-Jacques — sur la maîtresse, Zulietta : « C'est presque une grande dame éprise du secrétaire infirme d'un ambassadeur mesquin. » Il ne peut évidemment pas s'empêcher de penser à M^{me} de Warens. Il va même jusqu'à accuser Rousseau de pédophilie : « La même infériorité se retrouve quand Rousseau s'arrange pour élever à frais communs, avec son ami Carrio, une petite fille de onze ans dont ils devaient partager les faveurs ou plutôt les larmes. » Heureusement, lord Byron « est d'une autre allure : il laisse éclater les mœurs et la fatuité de l'aristocratie ; pair de la Grande-Bretagne, se jouant de la femme du peuple qu'il a séduite, il l'élève à lui par ses caresses et la magie de son talent ». Cela ne l'excuse pas, mais cela montre qu'un aristocrate a des qualités supérieures à celles d'un roturier, même quand cet aristocrate est dépravé comme Byron. « Aucun cicérone ne pourrait vous indiquer la demeure où cacha ses plaisirs le fils plébéien de l'horloger de Genève », tandis que tout le monde connaît « le palais qui divulgua les erreurs de l'héritier noble du célèbre commodore anglais ». Certes, comme l'a si bien compris Chateaubriand, *n'est pas Héliogabale qui veut* : il faut en avoir non seulement les moyens, mais encore la mentalité, et avoir le courage de montrer ce qu'on est. De toute façon, « Rousseau ne parle pas même de Venise ; il semble l'avoir habitée sans l'avoir vue : Byron l'a chantée admirablement ».

Mais qu'on ne s'y trompe pas. Chateaubriand semble préférer Byron à Rousseau, du moins en cette circonstance. Ce n'est que poudre aux yeux : ni l'un ni l'autre n'a connu la Femme, et seul lui-même, François-René, est capable de décrire cet être fantastique, cette *démone* qui fait à la fois le bonheur et le malheur de l'homme. Et de citer intégralement le portrait de Velléda. Car c'est l'ombre de Velléda que Chateaubriand traque dans Venise. D'ailleurs, Venise, c'est son pays. Venise, c'est la Bretagne : « Je cherchais, en me réveillant, pourquoi j'aimais tant Venise, quand tout à coup je me suis souvenu que j'étais en Bretagne : la voix du sang parlait en

moi. N'y avait-il pas au temps de César, en Armorique, un pays des Vénètes... ? Strabon n'a-t-il pas dit qu'on disait que les Vénètes étaient descendants des Vénètes gaulois ! On a soutenu contradictoirement que les pêcheurs du Morbihan étaient une colonie des *pescatori* de Palestrine ; Venise serait la mère et non la fille de Vannes. On peut arranger cela en supposant (ce qui d'ailleurs est très probable) que Vannes et Venise sont accouchées mutuellement l'une de l'autre. Je regarde donc les Vénitiens comme des Bretons ; les gondoliers et moi, nous sommes cousins et sortis de la corne de la Gaule, *cornu Galliae*¹. »

Chateaubriand ne manque pas une occasion de rappeler qu'il est breton : si la France est sa *patrie*, le Bretagne est, selon sa propre expression, sa *matrice*. Dans ces conditions, il n'y a pas lieu de s'étonner si l'on rencontre, à l'ombre des palais vénitiens, l'ombre étrange et troublante de la druidesse armoricaine Velléda. A travers les formes évanescentes et pourtant charnelles de la sylphide, on reconnaît le visage de François-René : comme le dit férocement Gustave Lanson dans son *Histoire de la littérature française*, « c'est M. de Chateaubriand, lui, toujours lui, vu par lui-même ».

Mais les voyages ont une fin. De retour en France, Chateaubriand retrouve la rue d'Enfer et l'Infirmierie de Marie-Thérèse, dont son épouse s'occupe, et où il travaille à mettre au point ses nombreux fragments de manuscrits. Il reprend ses études historiques, revoit d'anciennes ébauches, retouche les premières rédactions de ses *Mémoires*, traduit le *Paradis Perdu* de Milton, œuvre dans laquelle il se reconnaît, et publie un très pertinent *Essai sur la Littérature anglaise*. Et puisque son confesseur lui a demandé d'écrire une œuvre pieuse, il entreprend la composition d'une *Vie de Rancé*, établissant un pathétique et ahurissant parallèle entre lui-même et le réforma-

1. Etymologie controversée de la Cornouaille, en breton *Kerné*, qui vient plus probablement du nom du peuple breton insulaire des *Cornovi*. Sur le problème des Vénètes et leur rapport avec les Vénitiens, voir J. Markale, *le Druidisme*, Paris, Payot, 1985, pp. 180-185.

teur de la Grande-Trappe de Soligny au xvii^e siècle. Là encore, on y trouve Chateaubriand, *lui, toujours lui*. Mais avec quelle magnificence et avec quel génie ! Il semble qu'il se soit tout entier livré dans cet ouvrage prétendu d'édification et de pénitence : même dans ce qu'il est convenu d'appeler des œuvres de circonstance, M. de Chateaubriand ne peut déchoir : au contraire, il fait encore mieux. Parce qu'il a le sens de l'honneur et qu'il lui est impossible de présenter à la postérité ce qui pourrait paraître une faiblesse.

Cela ne l'empêche pas de régner sur le monde intellectuel de l'époque. Il voyait sa popularité intacte, et même plus vive que jamais, en dépit de l'échec infligé par les événements à sa foi monarchique. Son nom était prestigieux au milieu des partis les plus opposés, la gloire de ses écrits et de sa personnalité au plus haut. Des affections réelles adoucissaient sa vieillesse. Il sortait de sa retraite, malgré ses rhumatismes de plus en plus contraignants, pour se donner au monde, mais seulement au monde le plus choisi, le mieux apte à l'apprécier, dans le salon de M^{me} Récamier, ce temple du goût et de l'intelligence. Là, comme dans les cours brillantes où il avait été autrefois admis, il *régnait* littéralement, entouré d'hommages parfois délirants. L'élite des gloires nouvelles, surtout les talents naissants ou déjà célèbres de la nouvelle école poétique, se pressaient autour de lui comme des fils auprès d'un père illustre et quasiment divin. Plus que jamais il était l'*Enchanteur*.

Pour s'en convaincre, il suffit de lire ces lignes de Sophie d'Agoult, qui signait sous le nom de Daniel Sterne : « Je me sentis très émue à la pensée que j'allais voir tant de gloire... Je voyais dans mes rêves l'immense Atlantique, les savanes, les forêts du Nouveau Monde, les rives du Meschacébé, et surtout cette cellule solitaire sur les grèves de l'Armorique, où l'amour et la foi, la passion et l'honneur se livraient dans l'âme d'Amélie le combat mortel. Je me croyais moi aussi en proie au vague des passions, à cet ennui de source divine, dont Chateaubriand répandait, de sa coupe enchantée, sur toute ma génération, la dangereuse ivresse... J'appartenais à ce grand

fascinateur, à ce Jean-Jacques aristocratique, qui régnait alors sur la jeunesse, sur les femmes en particulier, d'un empire aussi absolu que celui du Jean-Jacques plébéen sur le siècle qui venait de finir. »

Toujours ce parallèle avec le citoyen de Genève ! On remarquera le terme employé par Daniel Sterne : Chateaubriand est un *fascinateur*. Et il exerce son empire sur les femmes. C'est parce que les femmes sont toutes des visages de la *démone* et qu'il y a un rapport étroit entre l'Enchanteur et la Fée : n'est-ce pas l'aventure légendaire de Merlin et de Viviane ? Le vieil enchanteur a tout appris à la jeune Viviane, et celle-ci a pu se saisir de l'enchanteur et l'enfermer dans un château invisible, un château d'air, quelque part dans une forêt de Brocéliande qui est partout et nulle part.

Et le vieil Enchanteur, dans sa retraite de la rue d'Enfer, évoque avec mélancolie les arbres qu'il avait plantés à la Vallée aux Loups. En fait, il en a planté d'autres rue d'Enfer, et ces arbres ne sont pas tellement différents de ceux qu'il voyait sur le mail de Combourg. Chateaubriand a toujours voulu se trouver au cœur de la forêt de Brocéliande : « Je tiens Bréchéliant pour Bécherel, près de Combourg », nous dit-il. Mais Brocéliande était aussi à la Vallée aux Loups, et encore rue d'Enfer. « Plus heureux que Wace, j'ai vu la fée Morgen et rencontré Tristan et Yseult ; j'ai puisé de l'eau avec ma main dans la fontaine (le bassin d'or m'a toujours manqué), et, en jetant cette eau en l'air, j'ai rassemblé les orages. » Cela prouve que Chateaubriand connaissait parfaitement bien la littérature arthurienne du Moyen Age. Il ne cite pas le nom de Merlin, mais en qui Merlin pourrait-il mieux s'incarner que dans François-René en train de contempler les arbres qui servent de barreaux à sa prison d'air ? « Mes arbres sont de mille sortes. J'ai planté vingt-trois cèdres de Salomon et deux chênes de druides. »

Alors apparaît un Chateaubriand inattendu : « J'ai pour compagnon un gros chat gris-roux à bandes noires transversales, né au Vatican dans la loge de Raphaël. » C'est le chat du

pape Léon XII. A la mort du souverain pontife, Chateaubriand, qui était alors ambassadeur à Rome, avait recueilli le chat et l'avait ramené en France. Chateaubriand aimait les chats, ces fantastiques animaux au pelage soyeux, ces animaux *féminins* qui se glissent dans l'ombre propice pour séduire, ces êtres à la fois angéliques et diaboliques qui sont comme l'émanation suprême d'une antique divinité féminine égarée dans le monde des guerriers. « On l'appelait *Micetto*, surnommé *le chat du pape*. Il jouit en cette qualité d'une extrême considération des âmes pieuses. Je cherche à lui faire oublier l'exil, la Chapelle Sixtine et le soleil de cette coupole de Michel-Ange sur laquelle il se promenait loin de la terre. »

Deux exilés. Le symbole est éloquent. Cette image de M. le vicomte de Chateaubriand et de son chat nous font plonger au fond du miroir. Et voici qu'en surgissent de nouvelles constellations : « Mon gîte fait face à l'occident. Le soir, la cime des arbres éclairés par-derrière grave sa silhouette noire et dentelée sur l'horizon d'or. » C'est la hantise du soleil couchant, la hantise de l'ouest du monde, ce mystérieux point de l'horizon qui indique la direction de l'île merveilleuse, au milieu de l'océan. « Ma jeunesse revient à cette heure ; elle ressuscite ces jours écoulés que le temps a réduits à l'inconsistance des fantômes. » Quelle différence y a-t-il avec l'horizon vu de Combourg ? « Chaque homme porte en lui un monde composé de tout ce qu'il a vu et aimé, et où il rentre sans cesse, alors même qu'il parcourt et semble habiter un monde étranger. »

Mais la Bretagne est sa *matrie*. Il sait que, lorsque ses yeux se seront fermés à la lumière du soleil des vivants, il devra affronter le Soleil Noir, celui qui brille dans les tertres, quelque part à l'ouest du monde. En mourant, il retournera dans le ventre maternel. Il reprendra sa place dans la *matrie*. Et quelle meilleure façon de se fondre dans la *matrie* que d'y reposer à tout jamais ? Dès 1823, Chateaubriand avait résolu de confier sa dépouille mortelle à sa ville natale. Ainsi la boucle serait-elle bouclée. En 1823, comme il était ministre, il avait aidé la ville de Saint-Malo dans son désir d'obtenir un bassin à flot. Ce

n'est qu'en 1836 que la ville eut satisfaction, mais en échange de l'appui de Chateaubriand, elle avait consenti à céder « une concession de quelques pieds de terre » à son illustre enfant. En 1831, le conseil municipal émit un vœu favorable à propos du Grand Bé, mais l'îlot était terrain militaire, et l'on sait que l'armée lâche très difficilement ce qu'elle détient, plus ou moins abusivement. Des personnalités diverses firent de nombreuses démarches. Une souscription fut ouverte pour couvrir les frais du tombeau. Finalement, après de multiples tergiversations, l'affaire fut réglée, en dépit de l'agacement de Chateaubriand qui pouvait lire dans la presse locale des écrits en vers et en prose glorifiant son tombeau. Par une lettre du 4 septembre 1838, jour de son soixante-dizième anniversaire, il manifeste sa mauvaise humeur devant l'intensité de ces pompes funèbres anticipées. Il a encore dix ans à vivre. « Je ne veux que quelques pieds de sable, une pierre du rivage sans ornement et sans inscription, une simple croix de fer et une petite grille pour empêcher les animaux de me déterrer. »

C'est cela l'orgueil, la *simplicité*.

Mais ce qui comptait le plus pour Chateaubriand, c'était de se trouver *face à l'occident*. Car le soleil se perd toujours, parmi les brouillards du crépuscule, dans les domaines interdits qui s'étendent au-delà du miroir...

5. TEL QU'EN LUI-MÊME

Chateaubriand prétend que de tous les écrivains français qui lui sont contemporains, il est le seul à ressembler à ses ouvrages. C'est évidemment une occasion rêvée pour lui d'en tirer sinon de la vanité, qui serait trop basse pour lui, du moins une grande bouffée d'orgueil, ce qui lui convient mieux. Pendant toute sa vie, il a recherché la singularité, et pour ce faire, il a tout mis en œuvre pour soigner son image de marque, pour apparaître tel qu'il voulait qu'on le vît. C'est pourquoi, à cette assertion de Chateaubriand, même si, dans un premier

temps, on est tenté, surtout un siècle et demi après sa disparition, d'y souscrire avec enthousiasme, il est bon d'opposer une prudente réserve.

Le problème est que, pour établir une ressemblance, il faut savoir ce qui est exactement à comparer. Or, si nous connaissons bien les ouvrages de Chateaubriand, il n'en est pas de même pour le personnage : une lecture patiente de tous ses textes le fait fuir davantage devant le regard de l'observateur. C'est peut-être paradoxal, mais qu'est-ce qui n'est pas paradoxal dans l'œuvre et dans la vie de l'Enchanteur ? Nulle part, même quand il s'exprime à la première personne directe, dans les *Mémoires* par exemple, ou par l'intermédiaire d'un Chactas, d'un René ou d'un Eudore, il ne s'arrête jamais suffisamment longtemps pour qu'on puisse se saisir de lui. On est donc bien obligé de se poser la question : qui est donc M. de Chateaubriand ?

On dira que c'est une question à poser généralement au début d'une étude, mais non à la fin. Mais dans le cas de Chateaubriand, on n'en sait pas plus à la fin qu'au début, *on en sait moins*. Le personnage est si vaste, si encombrant, si exaltant, si irritant, si complet, si obscur, si simple, si complexe, si fascinant, si déroutant, et finalement si discret dans son exhibitionnisme de mégalomane qu'il est impossible de tracer les contours exacts de son visage. Enfant de la lande bretonne, il décrit les rives de Meschacébé comme un Grec qui aurait entendu le mauvais doublage d'un western hollywoodien sans en avoir les images. Pur produit de la culture littéraire classique méditerranéenne, il décrit l'Acropole ou les ruines de Baalbeck comme un touriste parisien qui se retrouverait au Mont-Dol en croyant qu'il s'agit du Mont-Saint-Michel. Habitué des solitudes de Combours ou de son jardin de la Vallée aux Loups, il décrit la Forêt Noire comme un habitué du salon de Madame Récamier qui se serait égaré dans une tribu indienne. Et pourtant, avec quelle virtuosité a-t-il chanté les arbres de Combours en les transplantant dans l'étendue mélancolique de déserts qu'il avait à peine visités !

On l'a accusé de faux. On l'a traité de menteur. Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce qu'il peut y avoir de vrai ou de faux dans l'art ? En lui-même, l'art est artifice. C'est du trompe-l'œil. Et comme le disait Jean-Jacques Rousseau, « il n'y a rien de si beau que ce qui n'existe pas ». Que signifient tous ces procès intentés à François-René de Chateaubriand sous prétexte qu'il n'est pas allé sur les rives du Mississippi, qu'il n'a jamais mis les pieds en Ecosse, qu'il n'a jamais parcouru les alignements de Carnac, qu'il prend la forêt de Brocéliande pour les environs de Combourg et qu'il raconte en détail la vie de Bonaparte comme s'il avait été son valet de chambre ou son secrétaire particulier ?

C'est précisément tout cela, ce *faux*, ce *clinquant*, cette *énormité*, qui fait la grandeur de cet écrivain exceptionnel. Rarement on avait atteint un tel paroxysme, et il n'y a guère que Rabelais ou Victor Hugo à aller plus loin que lui dans la démesure. La littérature française est sage, habituellement. Elle n'a pas l'habitude de se répandre en flots incontrôlés. Chez Chateaubriand, les flots sont des torrents au milieu de la tempête. Mais le plus beau, c'est que l'auteur contrôle toujours ces flots et qu'il ne laisse passer que ce qu'il veut bien. Cela représente un incontestable équilibre de l'esprit en même temps qu'une redoutable force créatrice. Il semblerait qu'il soit l'exemple parfait de la synthèse harmonieuse entre l'esprit celtique, empreint de barbarité, modelé sur l'émotion et l'incantation, totalement analogique, paradoxal s'il en fût, et l'esprit méditerranéen qui veut toujours se rassurer en affirmant que ce qui est vrai n'est point faux et inversement.

Car ce qui est le plus remarquable dans le cas de Chateaubriand, c'est la formidable « puissance de créer des mondes ». On a vu que c'est une fonction de l'Enchanteur, du magicien, du démiurge. Mais tout cela est inquiétant, tout cela va à l'encontre du *ce qui va de soi*. Grâce à l'imagination, dont Pascal nous invitait à nous méfier, parce qu'elle recèle de dangereux secrets, on brise les parapets qui nous séparent de l'abîme. Cela évite d'avoir peur, mais cela nous prive d'un spectacle sans

aucun doute enivrant. Jean-Jacques Rousseau passait son temps, dans les montagnes, à se faire peur en se penchant au-dessus d'un profond précipice, imaginant qu'il y tombait. Délicieux vertige... « Sous couleur de civilisation, sous prétexte de progrès, on est parvenu à bannir de l'esprit tout ce qui peut se taxer à tort ou à raison de superstition, de chimère ; à proscrire tout mode de recherche de la vérité qui n'est pas conforme à l'usage¹. » Il y a les Vierges sages, et aussi les Vierges folles.

Alors, le Dragon n'est pas loin. En principe, d'après la légende dorée, c'est la Vierge qui écrase la tête du Dragon. Dans des traditions beaucoup plus anciennes, les choses ne sont pas si simples, et le Dragon beaucoup trop complexe pour signifier seulement le Mal. Chateaubriand a souvent traqué le Dragon jusqu'à la caverne profonde où il dort, gardant jalousement des trésors enfouis depuis des siècles. A-t-il réveillé le Dragon ? L'a-t-il obligé à le conduire jusqu'aux trésors ?

Au fait, que sont ces trésors que la légende place toujours dans l'ombre, et qui sont toujours surveillés par un monstre dont il convient de se méfier ? « Si les profondeurs de notre esprit recèlent d'étranges forces capables d'augmenter celles de la surface, ou de lutter victorieusement contre elles, il y a tout intérêt à les capter, à les capter d'abord, pour les soumettre ensuite, s'il y a lieu, au contrôle de notre raison². » C'est ce qu'a fait Chateaubriand. Serait-il donc surréaliste ?

Il l'est nécessairement dans la mesure où il cherche à briser les frontières d'un réel qui n'est que pure apparence pour pénétrer dans les domaines interdits, là où se trouve le monde des réalités pures. La Vierge qui écrase la tête du Dragon, c'est aussi la Dame qui presse contre sa poitrine la fabuleuse licorne de l'impossible. Il se produit alors de curieuses osmose entre

1. *Manifeste du Surréalisme*, 1924.

2. *Ibid.*

la maîtresse et l'animal soumis : la Vierge devient Dragon et le Dragon devient Vierge. Ainsi se réalise enfin l'acte par lequel on peut parvenir à la ténébreuse et profonde unité, au moment où l'être s'aperçoit qu'il est une dyade, et qu'on a trop longtemps voulu lui faire croire qu'il était double.

Chateaubriand est cela. « Dieu se lève derrière les hommes », dit-il dans son langage qui se veut toujours rester chrétien. Mais le visage qu'il aperçoit c'est son propre visage, aurolé cette fois de la lumière divine qui ne brille plus de ce côté-ci parce que les sociétés humaines, engluées dans la froideur du raisonnement aristotélicien, ont chassé cette lumière : elle émanait, soi-disant de Lucifer. Or Lucifer n'est autre que le Porte-Lumière. Il est vrai que les pauvres humains ont eu peur d'être aveuglés et de tomber dans l'immense embrasement de l'univers en gestation.

Dans les contes populaires de la tradition orale, qu'ils soient bretons ou non, on nous raconte souvent l'histoire d'un jeune garçon qui quitte sa famille trop pauvre pour aller chercher fortune dans le vaste monde. Au cours de ses errances, il lui arrive de rencontrer quelqu'un, un être humain ou surnaturel, un animal, qui, en échange d'un geste de bonté, lui remet un objet magique ou une parole à prononcer. Et voilà notre jeune garçon qui se lance à l'assaut des châteaux diaboliques, qui délivre les jeunes princesses prisonnières, qui tue des monstres, et qui, finalement, au terme d'aventures sans cesse renouvelées comme autant d'épreuves d'initiation, devient roi d'un pays enchanté. Il faut bien remarquer que c'est toujours le plus pauvre, le plus chétif, le moins préparé, le plus insignifiant qui réussit. Et cela parce qu'il a obtenu le *rameau d'or*.

On ne pénètre pas en effet impunément dans cet Autre Monde où brille la lumière chassée de ce monde-ci. Le *rameau d'or* est la clé qui ouvre les portes interdites, comme témoignage de la transgression opérée. « Lorsque, petit garçon, j'étais compagnon des pâtres sur les bruyères de Combourg, aurais-je pu croire qu'un temps viendrait où je marcherais entre les deux plus hautes puissances de la terre, puissances

abattues, donnant le bras d'un côté à la famille de Saint Louis, de l'autre à celle de Napoléon. »

Le voilà, le jeune garçon du conte populaire. Il a trouvé la clé, le rameau d'or sur les bruyères de Combourg, parmi les pâtres. Il a traversé le miroir. Il a transgressé les interdits. Il est devenu l'Enchanteur. Et il a obtenu « la puissance de créer des mondes ».

Aujourd'hui encore, alors que Victor Hugo, son rival dans la contemplation des abîmes, gît au cœur d'un sinistre monument où gisent d'autres gloires en état de décomposition, seul sur son rocher de granit qui défie le temps et l'espace, Chateaubriand nous défie de toute sa hauteur, de toute sa noblesse, de toute sa grandeur et de toute sa puissance.

Il a écrit : « Tout a changé en Bretagne, hormis les vagues qui changent toujours. » Mais lui, il est toujours là.

Bieuzy-Lanvaux, 1985-1986.

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

- 1768. Le 4 septembre, à Saint-Malo, naissance de François-René, dixième enfant du comte de Chateaubriand et d'Apolline de Bédée.
- 1777-1779. Enfance vagabonde à Saint-Malo, puis études au collège de Dol, où il se montre un élève très doué.
- 1780. Etudes au collège de Rennes.
- 1781. Séjour à Brest, puis retour au château familial de Combours où il passe deux années, en compagnie de sa sœur Lucile.
- 1786. Son frère aîné lui fait obtenir un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre en garnison à Cambrai. Premier séjour à Paris où il apprend, en septembre, la mort de son père.
- 1789. A Paris, dans la fièvre des premiers mois de la Révolution, il fréquente les écrivains alors en renom, La Harpe, Parny, Chamfort, Lebrun, Fontanes, et se montre très partisan des idées nouvelles.
- 1790. Il publie son poème *l'Amour de la campagne* dans *l'Almanach des Muses*.
- 1791. Il s'embarque le 8 avril pour l'Amérique du Nord. Passionné de géographie, il se donne pour but de découvrir le « passage du nord-ouest », un accès au Pacifique par les mers polaires. Il débarque à Baltimore le 10 juillet. Il visite Philadelphie, New York et Boston, fait une excursion jusqu'aux Chutes du Niagara et rencontre le président Washington. Le 10 décembre, il apprend l'arrestation du roi Louis XVI à Varennes et se rembarque immédiatement pour la France.
- 1792. Au mois de mars, il épouse Céleste Buisson de la Vigne. Le mariage, célébré une première fois par un prêtre réfractaire, doit avoir lieu une seconde fois devant un prêtre assermenté. A

peine marié, il emprunte de l'argent péniblement et s'enfuit pour rejoindre l'armée des Princes à Coblenz. Affecté à la 7^e compagnie bretonne, il est blessé lors du siège de Thionville. Laissé pour mort, il guérit et se met à errer à travers la Belgique.

- 1793. Il s'installe à Londres où se trouvent déjà bon nombre d'émigrés français. Il apprend la mort de son frère sur l'échafaud.
- 1794. Il passe des mois difficiles dans le plus complet dénuement.
- 1795. Il donne des leçons de français. Séjour à Bungay, chez le révérend Ives. Idylle avec Charlotte Ives. Il s'enfuit à Londres.
- 1796-1797. Rédige et publie à Londres l'*Essai sur les Révolutions*.
- 1798. Il apprend coup sur coup la mort de sa mère et de l'une de ses sœurs, M^{me} de Farcy. Il revient à la foi chrétienne.
- 1800. Il revient en France sous un nom d'emprunt.
- 1801. Protégé par M. de Fontanes, il fréquente les milieux intellectuels et les anciens émigrés. Première rencontre avec Juliette Récamier. Il publie *Atala* qui obtient un immense succès et il est rayé de la liste des émigrés. Début de sa liaison avec Pauline de Beaumont. Bonaparte signe un Concordat avec le Saint-Siège.
- 1802. Il publie *René* et le *Génie du Christianisme*. Il devient très célèbre et fréquente la bonne société du temps. Liaison avec Delphine de Custine.
- 1803. Rencontre avec Bonaparte. Il est nommé secrétaire d'ambassade à Rome, auprès du cardinal Fesch, oncle maternel du Premier Consul. Il fait venir à Rome Pauline de Beaumont dont la maladie empire. En novembre, mort de M^{me} de Beaumont.
- 1804. Il est nommé ministre de France dans le Valais. Il publie la *Lettre à M. de Fontanes sur la campagne romaine*. A la nouvelle de l'exécution du duc d'Enghien, il donne sa démission. C'est la rupture avec Bonaparte. En novembre, mort de sa sœur Lucile, devenue M^{me} de Caud.
- 1805. Edition définitive d'*Atala*, publiée avec *René*.
- 1806. Il part pour un voyage sur les côtes méditerranéennes jusqu'en Terre sainte. Au retour, il passe par l'Espagne et y rencontre Nathalie de Noailles, avec qui il aura une liaison tumultueuse.
- 1807. Il achète la propriété de la Vallée aux Loups, près de Paris et s'y retire. Il y écrit *les Martyrs*.
- 1809. Publication des *Martyrs*. Il commence la rédaction de ses *Mémoires*.

1811. Publication de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Il est élu à l'Académie Française au fauteuil de M.-J. Chénier. Il ne peut prononcer son discours de réception qui est censuré par Napoléon.
1814. Campagne de France. Déchéance et abdication de Napoléon. Retour de Louis XVIII et rétablissement de la monarchie. Publication du pamphlet *de Buonaparte et des Bourbons*. Charte octroyée par Louis XVIII. Chateaubriand ambassadeur en Suède. Amitié de Claire de Duras.
1815. Les Cent-Jours. Chateaubriand à Gand, dans l'entourage de Louis XVIII. Défaite de Waterloo. Seconde abdication de Napoléon. Retour du roi. Chateaubriand nommé pair de France. La « Chambre introuvable ».
1816. Il publie *la Monarchie selon la Charte*. Il fonde le *Conservateur* avec Félicité de Lamennais et de Bonald. Il défend la liberté de la presse.
1821. Chateaubriand ambassadeur à Berlin.
1822. Il est nommé ambassadeur à Londres et retrouve Charlotte Ives.
1823. Ministre plénipotentiaire au Congrès de Vérone, puis ministre des Affaires étrangères. Liaison avec Juliette Récamier.
1824. Guerre d'Espagne. Il est disgracié et passe à l'opposition libérale. Mort de Louis XVIII.
1826. Il publie *Les Natchez* et *Les Aventures du dernier Abencérage*.
1827. Publication du *Voyage en Amérique*.
1828. Il est nommé ambassadeur à Rome.
1829. Ministère Polignac. Chateaubriand proteste contre les Ordonnances et démissionne.
1830. Révolution et chute de Charles X. Louis-Philippe, roi des Français. Chateaubriand dénonce l'illégalité de la monarchie de Juillet et donne sa démission de la Chambre des Pairs. Il se consacre au parti légitimiste.
1832. Equipée de la duchesse de Berry. Chateaubriand est inquiété, puis emprisonné pendant quinze jours. Il publie les *Etudes historiques*.
1833. Il séjourne à Prague auprès de Charles X en exil. Après avoir vendu la Vallée aux Loups, il s'installe à Paris, rue d'Enfer.
1836. Il vend à une société d'actionnaires ses *Mémoires* qui ne devront paraître qu'après sa mort. Il publie son *Essai sur la littérature anglaise* et une traduction du *Paradis perdu* de Milton. Il fréquente assidûment le cénacle de M^{me} Récamier.
1838. Il publie *le Congrès de Vérone*.

1844. Publication de *La Vie de Rancé*.
1847. Mort de M^{me} de Chateaubriand.
1848. Publication d'une partie des *Mémoires* en feuilleton dans *la Presse*, contre la volonté de l'auteur. Le 4 juillet, François-René de Chateaubriand meurt au 110 rue du Bac (l'actuel 120), entouré de son neveu Christian de Chateaubriand et de Juliette Récamier. Il est enterré sur l'îlot du Grand-Bé, face à Saint-Malo. Seconde République.
1849. Publication incomplète et incorrecte des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Avertissement</i>	7
AVANT-PROPOS : INSAISSABLE RENÉ	9
I. UN ADOLESCENT PERVERS	21
1. LA DÉLECTATION MOROSE	24
2. TURBULENCES	33
3. SACRILÈGES	44
4. DÉLIRES	58
II. L'INCESTE ABSOLU	75
1. L'IMAGE DE LA SŒUR	82
2. CHARLOTTE IVES	92
3. ATALA	104
4. VELLÉDA	114
5. JULIETTE RÉCAMIER	126
III. LA PUISSANCE DE CRÉER DES MONDES.	139
1. L'ENCHANTEUR	142
2. LE PROPHÈTE DE DIEU	155
3. LE PROPHÈTE DES HOMMES	166
4. AU-DELÀ DU MIROIR	182
5. TEL QU'EN LUI-MÊME	196
<i>Repères biographiques.</i>	203

DÉJÀ PARUS
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Le Christianisme celtique
et ses survivances populaires*

Jean MARKALE

*Moi, de Gaulle
Du héros au vieux roi*
Michel CAZENAVE et Pierre SOLIÉ

LA SYMBOLOGIE DES RÊVES

1. *Le Corps humain*

2. *La Nature*

Jacques DE LA ROCHESTERIE

De la Culture populaire aux XVII^e et XVIII^e siècles

Robert MANDROU

Préface de Philippe JOUTARD

Le Retour de la comète

Jean-Marie HOMET

Préface de Michel VOVELLE

Introduction à la psychologie de Jung

Frieda FORDHAM

Préface de C.-G. JUNG

LE FOLKLORE DE FRANCE

Paul SÉBILLOT

1. *Le Ciel, la Nuit et les Esprits de l'air*

Préface de Gilbert DURAND

2. *La Terre et le Monde souterrain*

Préface de Claude METTRA

3. *La Mer*

Préface de Jean MARKALE

4. *Les Eaux douces*

Préface de Pierre JAKEZ HÉLIAS

5. *La Faune*

Préface de Robert DELORT

6. *La Flore*

Préface de Pascal DIBIE

7. *Les Monuments*

Préface de Jacques LACARRIÈRE

8. *Le Peuple et l'Histoire*

Préface de François LEBRUN

Lancelot et la Chevalerie arthurienne

Jean MARKALE

Psychanalysis entre chien et loup

Roger DADOUN

L'Homme et le Cosmos

M.-O. MONCHICOURT, F. TIPLER, J. BARROW

Postface de Hubert REEVES

Le Mythe de la psychanalyse

James HILLMAN

Pères et mères

Augusto VITALE, Patricia BERRY, James HILLMAN

Le Nouveau polythéisme

David L. MILLER

Pan et le cauchemar

James HILLMAN

Hermès et ses enfants dans la psychothérapie

Rafael LOPEZ-PEDRAZA

Psychanalyse et imaginal

Pierre SOLIÉ

Préface de Michel CAZENAVE

Les Empereurs fous

Michel CAZENAVE et Roland AUGUET

Préface de Claude METTRA

La Féodalité chinoise

Marcel GRANET

La Science et l'âme du monde

Michel CAZENAVE

La Psychanalyse aujourd'hui

M. MONTRELAY, P. FEDIDA, P. SOLIÉ, M. CAZENAVE

IMAGO-POCHE

L'Homme et l'invisible

Jean SERVIER

Imago/Petite Bibliothèque Payot n° 379

La Religion des Chinois

Marcel GRANET

Préface de Georges DUMÉZIL

Imago/Petite Bibliothèque Payot n° 384

COLLECTION POIESIS

Fragments de la Sophia suivis de

Métamorphoses du cygne

Michel CAZENAVE

Oasis d'Émeraude

Sohrâb SEPEHRI

Préface de Daryush SHAYEGAN

L'Amour, la vie

Michel CAZENAVE

Quatorze élégies pour l'Irlande

Seamus DEANE

Les Armes de la Mère

Michel CAZENAVE

Fin de citation

Henri PIQUEMAL

*Ouvrage réalisé en photocomposition
par l'imprimerie BUSSIÈRE
et imprimé sur presse CAMERON
dans les ateliers de la S.E.P.C.
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
le 4 mars 1986*

N° d'Édition : 38. — N° d'Impression : 321-149.

Dépôt légal : mars 1986.

Imprimé en France

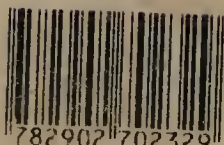
Chateaubriand, dans ses livres, composa de lui-même une image pour la postérité. Mais qui fut vraiment François-René ? Pouvons-nous encore, au-delà du miroir qu'il nous tend, porter sur lui un regard lucide ? En dépit des confidences de *René*, malgré les *Mémoires d'Outre-Tombe*, cet homme entraîné par la tourmente révolutionnaire et qui sera jusqu'en 1848 un témoin exceptionnel des événements de son temps, cet écrivain à qui le *Génie du christianisme* valut une renommée éclatante, reste pudique et secret.

Du château de Combourg au salon de Madame Récamier, évoquant les étapes affectives, littéraires et politiques d'une longue vie, Jean Markale s'attache à rendre présentes l'imagination ardente, la personnalité complexe de celui qui, surnommé *l'Enchanteur*, fut à l'origine du romantisme.



EDITIONS
IMAGO

DIFFUSION PAYOT



9 782902 702329

